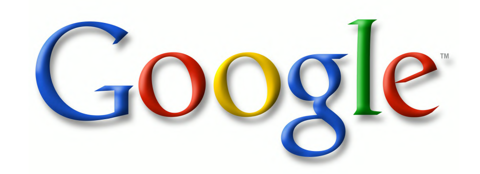
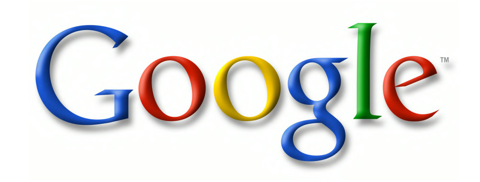






Cadeau fait par mon oncle

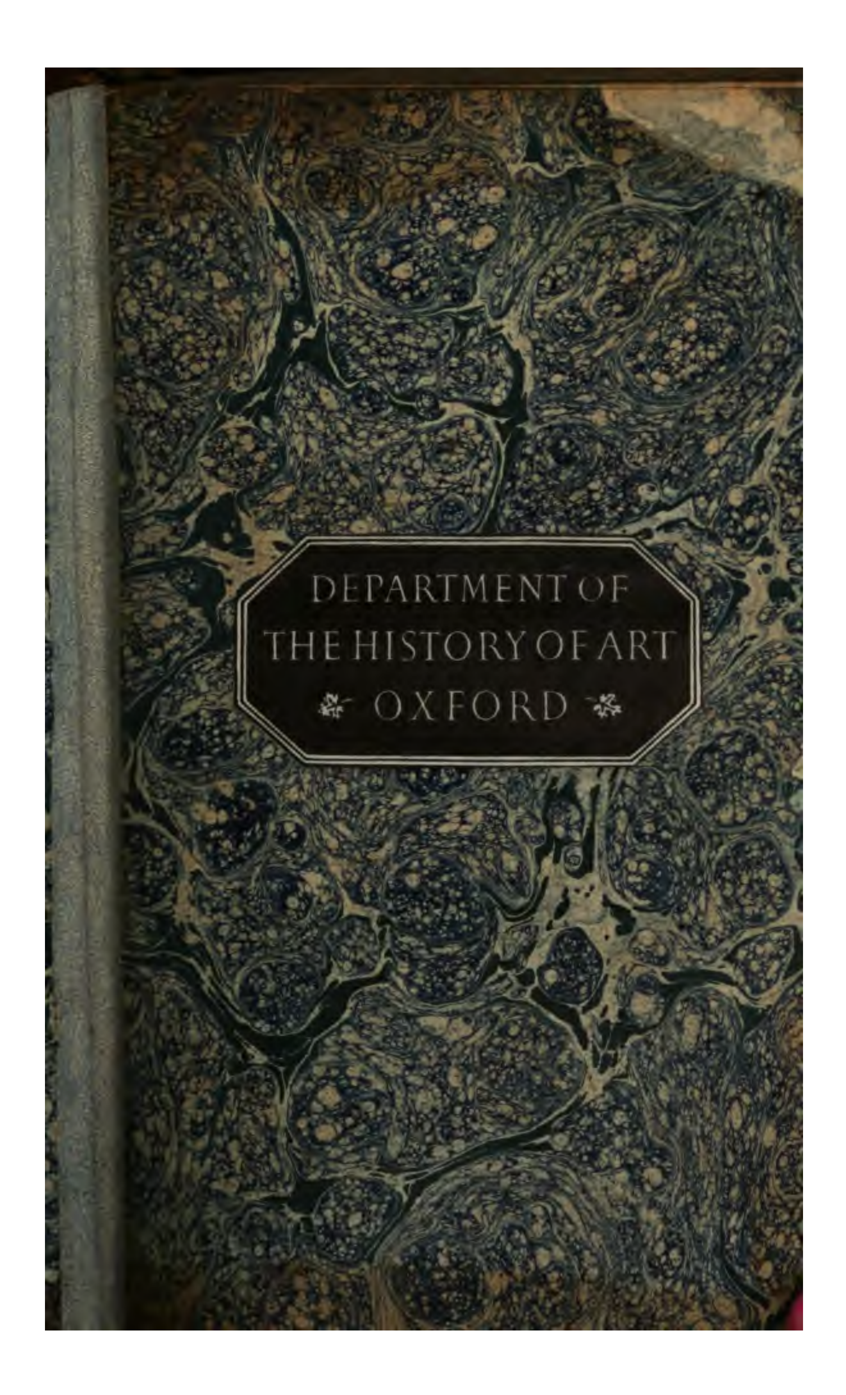
Cadiesson

a paris

Du premier jour de l'année

l'année 1839

Prad



DEPARTMENT OF
THE HISTORY OF ART
OXFORD

MYTHOLOGIE

ÉLÉMENTAIRE.

PARIS, IMPRIMERIE DE A. BELIN,
rue des Mathurins S.-J., n. 14.




Jupiter et Junon.



MYTHOLOGIE

ÉLÉMENTAIRE,

A L'USAGE

DES ÉCOLES ET DES PENSIONS.

NEUVIÈME ÉDITION,

ORNÉE DE SEIZE PLANCHES.

[BLANCHARD, Pierre]



A PARIS,

CHEZ LE PRIEUR, LIBRAIRE,

RUE DES MATHURINS SAINT-JACQUES, N°. 14.

1830.


DEPT. HISTORY
OXFORD
OF ART

PRÉFACE.

Quoiqu'il y ait déjà plusieurs ouvrages élémentaires sur la Mythologie, nous n'avons pas cru que celui-ci serait inutile. Nous ne chercherons pas cependant à déprécier le travail de ceux qui nous ont précédés, pour relever le nôtre; les éloges indirects que nous pourrions lui donner *ne le* rendraient ni meilleur ni plus utile : c'est aux instituteurs éclairés à le juger. Nous nous contenterons de dire que nous avons tâché de présenter avec clarté des fables presque toujours obscures, dont les parties sont souvent incohérentes, et varient d'un poëte à l'autre. Quand ces sortes de *variantes* ont été trop nombreuses, nous nous sommes arrêtés aux sentimens *les plus généralement* adoptés par les poëtes et les artistes.

Quoique resserrés dans des bornes très-étroites, nous n'avons rien omis d'important, et nous avons encore trouvé quelquefois le moyen de jeter des fleurs sur une matière qui, par elle-même, est très-susceptible d'agrément; et sous ce dernier

rapport, nous nous permettrons de dire que nous ne concevons pas comment des écrivains, d'ailleurs savans et estimables, ont pu rendre si aride, et même si rebutant, le récit des fables que les Grecs et les Romains nous ont transmises, accompagnées de tant de grâces. Ces écrivains ont oublié qu'ils travaillaient pour un âge qui a besoin de trouver quelque plaisir même dans ses études les plus sérieuses; et quand ce plaisir se présentera de lui-même avec l'instruction, faudra-t-il le lui enlever? Il y aurait dans ce projet autant de cruauté que de déraison. C'est même entendre bien peu l'intérêt de l'instruction qu'on donne, que de la montrer continuellement sévère et dénuée de toute grâce. Il faut emmieller les bords du vase où est la boisson salutaire, dit le sage Montaigne. C'est en effet le seul moyen de faire avaler la coupe tout entière, et sans exciter la répugnance. Qu'on nous pardonne ces réflexions qui ne peuvent offenser personne, et que tout le monde a pu faire comme nous.

MYTHOLOGIE

ÉLÉMENTAIRE.

De la Mythologie en général.

LA *Mythologie* est l'histoire et l'explication de la fable, ainsi que l'apprend son nom, composé de deux mots grecs qui, réunis, signifient *discours sur la fable*.

Les nombreuses aventures que nous allons voir ne sont en effet que des fables pour nous; nous ne les regardons que comme des inventions agréables, des jeux de l'esprit, qui servent quelquefois à expliquer, ou plutôt à voiler légèrement la morale : mais les Phéniciens et les Égyptiens, chez qui elles paraissent avoir pris naissance; les Grecs qui les reçurent, et les Romains qui les adoptèrent également, regardaient ces aventures comme des faits mystérieux qu'il n'était pas permis de révoquer en doute, et ne voyaient dans leur ensemble que le système religieux que les dieux leur avaient donné, et que les poëtes et les sages avaient conservé avec le plus grand soin.

Les savans se sont donné les plus grandes peines pour remonter à l'origine de ces fables : ils ont formé des conjectures plus ou moins satisfaisantes; ils ont bâti des systêmes qui sourient quelquefois à l'esprit; mais ils n'ont jamais pu dire : Voilà la vérité. Les uns ont vu dans les fables des allégories de l'univers, d'autres des explications cachées de la morale et de la philosophie; d'autres des traits de l'histoire défigurée par une imagination amie du mensonge, et d'autres encore des figures allégoriques des travaux de l'agriculture. Que peut-on adopter de toutes ces explications? On doit toujours craindre de se tromper dans le choix que l'on fait; il y a cependant des fables dont le voile est si clair, qu'il faudrait se refuser à l'évidence même pour n'y pas saisir le but que l'antiquité mystérieuse s'y est proposé.

Mais ces explications viendraient sans doute mal à propos dans un ouvrage qui n'est composé que pour donner des notions de la fable même, et elles viendraient plus mal à propos encore avant d'avoir exposé ces notions. Si nous en avons touché un mot, c'est pour faire pressentir aux enfans que les fables qu'ils vont lire ne sont pas que des inventions puériles, des

contes imaginés à plaisir, comme ils seraient tentés de le croire ; ces fables, respectées comme des vérités religieuses par les peuples anciens les plus éclairés, avaient certainement un but très-respectable, et ce but était l'instruction et le bonheur des hommes : on ne peut que s'en convaincre en lisant avec attention la *théogonie* d'Hésiode et les poëmes d'Homère.

De l'utilité de la Mythologie.

Mais, diront nos jeunes lecteurs, si Jupiter, *Junon, etc.*, ne sont plus des dieux pour nous; si l'explication de toutes ces fables est perdue, ou au moins incertaine, à quoi donc peut nous être utile la Mythologie?

Nous nous empressons de répondre. Sous le rapport de la morale, la mythologie ne peut être que d'une très-petite utilité; mais il est impossible de s'en passer pour bien entendre les ouvrages des anciens, pour lire les poëtes, et pour se rendre compte de l'intention qu'ont eue les peintres et les sculpteurs dans une infinité de leurs ouvrages. La mythologie, qui n'existe plus comme religion, a toujours son temple dans le domaine des arts; ses anciennes inventions sont toujours adoptées, et ont un charme qui les fait toujours trouver nouvelles.

Là, pour nous enchanter, tout est mis en usage;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage;
Chaque vertu devient une divinité:
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre;
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le poëte s'égaie en mille inventions,
Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.

BOILEAU.

Plan et division de cet Ouvrage.

Les poëtes s'étant très-souvent permis de faire des changemens aux fables reçues, ou d'y ajouter, il est impossible de mettre une exactitude bien rigoureuse dans le récit que l'on en fait: Homère n'est pas toujours d'accord avec Hésiode, et Ovide, qui vint long-temps après eux, a fort souvent des opinions qu'on ne retrouve pas dans les autres poëtes; ce qui nous apprend, en passant, que les anciens auteurs avaient le droit de faire parler et agir les dieux à peu près comme ils voulaient; et ils usaient quelquefois très-amplement de ce privilége.

S'il est difficile de concilier entre eux les auteurs mythographes (1), il serait bien plus difficile encore de dire quel était le nombre des dieux : ce nombre même ne pouvait être limité, puisqu'une crainte ou une merveille de plus suffisait pour donner l'entrée du ciel à une nouvelle divinité. Mais il est bon d'observer que tous ces dieux, la plupart ignorés, n'entrent pour rien, ou que pour peu de chose, dans le système mythologique.

La division de cet ouvrage donnera une idée de la mythologie en général.

Nous placerons d'abord les *grands dieux*, ceux dont le culte était le plus généralement répandu. On en comptait vingt ; mais il n'y en avait que douze d'admis au conseil céleste. Ces douze étaient *Jupiter*, *Junon*, *Neptune*, *Cérès*, *Mercure*, *Minerve*, *Vesta*, *Apollon*, *Diane*, *Vénus*, *Mars* et *Vulcain*. Les huit autres grands dieux étaient le *Destin*, *Saturne*, *Génius*, *Pluton*, *Bacchus*, l'*Amour*, *Cybèle* et *Proserpine*.

Viendront ensuite les *dieux du second ordre*, qui veillaient aux champs, aux fleurs,

(1) Auteur *mythographe*, qui a écrit en prose ou en vers sur la fable. On dit aussi *mythologiste* et *mythologue*.

aux fontaines, aux arbres, etc., tels que Pan, Pomone, Vertumne, et une multitude d'autres qu'Ovide appelle la *populace des dieux*.

La troisième classe sera composée des *demi-dieux*, ainsi nommés, parce qu'ils étaient nés d'un dieu et d'une mortelle, ou d'un homme et d'une déesse, tels qu'Hercule, Castor et Pollux, etc.

Nous parlerons ensuite des héros, c'est-à-dire des rois et des guerriers illustres que les anciens poëtes ont chantés, tels qu'Agamemnon, Ulysse, etc.

Il y a aussi une foule de fables que l'antiquité a jointes aux histoires des dieux, mais qui ne faisaient pas partie du système religieux : telles étaient les fables de Philémon et Baucis, de Pyrame et Thisbé, etc.

Enfin les hommes, sans doute entraînés par cette idée sublime et consolante qui leur montrait la puissance suprême partout, divinisèrent les vertus, les passions, et même les misères de l'humanité : ainsi la Concorde, la Fidélité, la Prudence, la Pauvreté, la Mort, la Fièvre, etc., eurent des temples et des offrandes. Ces divinités ne sont plus regardées par nous que comme des figures allégoriques.

DIVINITÉS

DU PREMIER ORDRE.

LE DESTIN.

Quoique nous commencions l'histoire des dieux par celle du Destin, il ne faut pas le regarder comme le dieu le plus grand, et celui qui avait les premiers vœux des hommes ; on ne lui faisait même aucune offrande, parce qu'il n'y avait rien à espérer de lui : ses arrêts étaient immuables, et sa volonté inflexible ; les dieux eux-mêmes y étaient soumis, et n'y pouvaient rien changer : c'est pour cette raison que nous le plaçons à la tête de toutes les divinités. Le Destin était fils de la Nuit ; on le représente avec un bandeau sur les yeux. C'est en effet un dieu aveugle, qui gouverne tout par une nécessité inévitable. Il a près de lui une urne qui renferme le sort des humains, et tient un livre où sont écrits les événemens futurs. Les dieux avaient le droit de consulter ce livre.

Très-souvent les poëtes ne présentent le Destin que comme une loi immuable, et non comme une divinité.

LE CHAOS.

Le Chaos est le plus ancien des dieux ; c'est celui qui présida au débrouillement de toutes les matières qui ont composé l'univers. On le représente au moment même où il assigne à chaque élément sa place ; planant dans un foyer de lumière, il semble repousser de tous côtés des nuages épais et obscurs, et les autres matériaux de l'univers ; un fragment du Zodiaque commence à se dessiner au-dessus de sa tête.

On donne aussi le nom de Chaos à l'amas confus que formaient tous les élémens avant qu'ils fussent débrouillés. Voici le magnifique morceau dans lequel Ovide peint ce débrouillement.

Avant la terre et l'onde, et l'océan des airs,
Et le ciel étoilé, voûte de l'univers,
La nature, sans vie, indigeste, uniforme,
N'était qu'un tout confus, où rien n'avait de forme.
On l'appela Chaos, mélange ténébreux
[illegible] ns discordans et mal unis entr'eux.
[illegible] d ont la clarté donne la vie au monde
[illegible] anchait point les feux de sa chaleur féconde ;

Et le cours de *Phœbé* ne réglait point les mois (1).
La terre, dans le vide où la soutient son poids,
N'était point suspendue; et, pressee autour d'elle,
Téthys n'embrassait point les longs flancs de Cybèle (2).
L'air et la terre, et l'onde, et les cieux confondus,
Dans un amas informe au hasard répandus,
Rassemblaient en désordre et le plein et le vide,
Le froid avec le chaud, le sec avec l'humide,
Les atomes pesans, les atomes légers,
L'un de l'autre ennemis, l'un à l'autre *étrangers*.
Un *Dieu*, de l'univers architecte suprême,
Ou la nature enfin se corrigeant *soi-même*,
Sépara dans les flancs du ténébreux Chaos,
Et les cieux de la terre, et la terre des eaux,
Et l'air moins épuré de la pure lumière.
Quand il eut débrouillé la confuse matière,
Entre les *élémens* séparés à jamais
Il établit les nœuds d'une éternelle paix.
Le feu brille et s'élève à la première place :
L'air, voile diaphane, enveloppe l'espace;
La terre au-dessous d'eux pose ses fondemens;
Elle entraîne l'amas des plus lourds élémens,
S'affermit par son poids; et l'onde qui l'embrasse
Entoure mollement sa solide surface.
Quand ce dieu, quel qu'il fût, en des lieux différens
Aux élémens divers eut assigné leurs rangs,

---

(1) Phœbé, *la lune*.

(2) Téthys, *déesse de la mer*; Cybèle, *déesse de la terre. Ce vers veut dire que la mer n'était point encore répandue sur une partie de la terre. On peut faire, en passant, remarquer aux enfans qu'un lecteur qui ne saurait point la mythologie serait hors d'état de comprendre le sens de ce vers.*

Il façonna la terre encor brute, inégale;
Et sa main l'arrondit en un immense ovale.
Autour d'elle à sa voix roulent les vastes mers;
Les vents soulèvent l'onde, ils épurent les airs.
Aux fleuves, aux ruisseaux entraînés par leur pente,
Il traça les détours où leur onde serpente:
Répandus sur la terre, ils fécondent son sein,
Courent au fond des mers se perdre en leur bassin,
Et, fiers de n'être plus resserrés dans des rives,
Roulent en liberté leurs eaux long-temps captives.
Il creuse encor les lacs, les étangs, les marais,
D'une immense verdure ombrage les forêts,
Abaisse les vallons, aplanit les campagnes,
Et des rocs sourcilleux couronne les montagnes.
Moins léger que le feu, mais plus léger que l'onde,
Le fluide des airs environne le monde.
C'est là qu'il suspendit les nuages mouvans,
La foudre, effroi de l'homme, et l'empire des vents.
Mais celui qui des airs leur a livré les plaines,
Asservit à des lois leurs brûlantes haleines;
Et, rendant leur discorde utile à l'univers,
Relégua chacun d'eux en des climats divers.
L'impétueux Borée envahit la Scythie;
L'Eurus oriental régna sur l'Arabie;
Les bords où le soleil éteint ses derniers feux
Echurent à Zéphyre; et l'Autan nébuleux
Souffla sur le midi la pluie et les orages.
Par-delà le séjour des vents et des nuages
S'étend dans l'empyrée un espace azuré,
Où nage de l'éther le fluide épuré.
Lorsque le grand arbitre eut prescrit ces limites,
A des astres sans nombre il traça leurs orbites;
Tout le ciel rayonna de flambeaux éclatans,

Dans la nuit du chaos obscurcis trop long-temps.
La région d'azur, de mille astres peuplée,
Fut des dieux immortels la demeure étoilée;
Et les hôtes des bois, les poissons, les oiseaux,
Peuplèrent et la terre, et les airs, et les eaux.
Mais la nature encore attend un nouvel être;
Plus noble, plus auguste, un roi digne de l'être:
L'homme naît, etc.

Traduct. de DE SAINT-ANGE.

Ce beau morceau, que nous avons voulu rapporter tout entier, fait connaître l'opinion que les anciens avaient sur la création : ils supposaient que la matière était éternelle, et qu'une puissance suprême l'avait seulement mise en œuvre pour en former l'univers.

URANUS.

Uranus ou *Cœlus* (mots qui signifient le *Ciel*) est le plus ancien des dieux. Il était fils du *Jour*, et il épousa sa sœur *Ghé* ou *Titéa*, ou *Tellus*, c'est-à-dire la *Terre*. Ils eurent un grand nombre d'enfans, qui de *Titéa* furent nommés *Titans* et *enfans de la Terre :* les principaux étaient Titan, l'Océan, Hypérion, Japet, Thia, Saturne, Rhée ou Cybèle, Thémis, Mnémosyne, Phœbé, Téthys, Brontès, Stéropè, Argé, Cottus, Briarée, Gygès. La Terre eut aussi du Tartare, Typhée,

géant épouvantable qui se distingua dans la guerre des dieux.

Uranus, qui craignait ses enfans, les renferma, à mesure qu'ils naquirent, dans un abîme où ils ne pouvaient voir le jour. Cette précaution lui devint funeste ; quand ils furent grands, ils se liguèrent contre leur père, à l'exception de l'Océan. Mais Uranus l'emporta sur eux, et les eût retenus dans des liens éternels, si Titéa n'eût mis en liberté Saturne, qu'elle chérissait beaucoup. Celui-ci, par esprit de vengeance, brisa les chaînes de ses frères et s'empara de l'empire ; il ajouta même le parricide à l'usurpation : il mutila son père avec une faux de fer, dont Titéa lui avait fait présent. Le sang qu'Uranus répandit en mourant féconda la terre, et il en naquit les Géans et les trois Furies; celui qui se mêla à l'écume de la mer fit naître *Vénus*, qu'on nomme aussi *Aphrodite*, c'est-à-dire née de l'écume.

SATURNE.

Titan, comme l'aîné, était l'héritier naturel d'Uranus; il réclama donc l'empire : mais Saturne le tenait, et ne voulut point le céder. Il acquiesça néanmoins à un accommodement que lui proposa Titan; ce fut de n'élever aucun



Pag. 21.



Saturne et Cybèle.

enfant mâle, afin que le gouvernement retournât aux enfans de son frère. Il consentit d'autant plus facilement à ce traité, qu'Uranus, en mourant, lui avait prédit qu'un de ses fils *le renverserait de dessus le trône*, comme il en avait renversé son père. Il dévora donc tous les enfans auxquels il donna le jour. Déjà *Vesta*, *Cérès*, *Pluton* et *Neptune* avaient subi ce triste sort, lorsque Cybèle, son épouse, se voyant encore enceinte, voulut cette fois-ci *sauver les enfans* dont elle allait accoucher. D'après l'avis que lui avait donné en secret Titéa, elle se retira dans un antre de l'île de *Crète*, appelée *Dicté*, pour y faire ses couches; elle y mit au monde *Jupiter* et *Junon*; confia le premier à deux nymphes, *Ida* et *Adresté*, qu'on nommait les *Mélisses*, le recommanda aux *Curètes* ou *Corybantes*, qui étaient des prêtres guerriers, et garda auprès d'elle *la seconde*, parce que le traité de Titan ne regardait que les enfans mâles (1). Cette précaution n'était cependant pas suffisante pour tromper le soupçonneux Saturne; il

(1) On pourrait croire qu'il y a ici de notre part inadvertance ou contradiction, puisque Saturne avait déjà dévoré Vesta et Cérès : la contradiction vient des poëtes, qui ne sont pas d'accord entr'eux, ni avec eux-mêmes.

fallait lui donner un enfant à dévorer : Cybèle lui présenta en place une pierre emmaillotée ; et ce dieu, qui sans doute n'avait pas coutume de regarder de trop près à ce qu'il mangeait, avala la pierre sans s'apercevoir de la supercherie.

Tout allait bien jusque là ; mais, par malheur, le petit Jupiter criait très-fort, et, malgré le bruit que faisaient les Corybantes en dansant autour de l'antre et en frappant leurs boucliers d'airain les uns contre les autres, les cris du fils de Saturne furent entendus des Titans. Ceux-ci accusèrent aussitôt leur oncle de mauvaise foi, saisirent ce prétexte pour se soulever contre lui, lui firent la guerre, le vainquirent et l'enfermèrent avec Cybèle dans une étroite prison, où ils le retinrent jusqu'à ce que Jupiter, devenu grand, vint briser ses liens.

Les Titans vaincus à leur tour, Saturne remonta sur le trône ; mais il n'y put rester paisible : la hardiesse et le courage de Jupiter troublèrent sa félicité : il craignit que ce fils, suivant l'oracle d'Uranus, n'entreprît en effet de le détrôner ; pour détourner ce malheur et prévenir l'oracle, il tenta de faire périr secrètement Jupiter. Celui-ci fut assez heureux

pour apprendre ce qui se tramait à son sujet; il se déclara alors contre son père, lui fit la guerre, et parvint à le chasser du ciel. Il fut aidé dans cette entreprise par ses frères, Neptune et Pluton..

Et comment? Saturne les avait dévorés, direz-vous. Cela est vrai; mais Jupiter, par les conseils de *Métis*, la Prévoyance, n'avait pas *plus* tôt eu arraché son père des mains des Titans, qu'il lui avait fait prendre un breuvage d'une vertu *très*-extraordinaire : car à peine *Saturne* l'avait-il eu avalé, qu'il avait rendu sains et saufs Vesta, Cérès, Pluton, Neptune, et même la pierre qui avait passé pour le petit Jupiter.

Saturne, détrôné et chassé de l'Olympe, se retira en Italie, où il fut accueilli par *Janus*, prince thessalien qui régnait alors dans le *Latium*. Par les conseils et les soins de ce dieu, Janus civilisa ses peuples, leur enseigna les divisions de l'année, l'agriculture, l'usage des monnaies, les règles de la justice, et à vivre heureux sous l'autorité des lois. Enfin le temps que Saturne passa sur la terre fut si heureux, qu'on l'appela l'*âge d'or*.

Janus partagea la reconnaissance que méritait le dieu; il fut mis au rang des dieux lati-

même ; c'était celui de la paix : son temple ne se fermait que quand la guerre avait cessé ; ce qui faisait dire allégoriquement d'un prince romain qui avait donné la paix à l'empire : *Il a fermé le temple de Janus*. On le représentait communément avec deux visages, soit parce que, présidant au mois de janvier, il regardait également l'année qui finissait et celle qui allait commencer ; soit parce que sa prudence a fait croire qu'il avait la connaissance du passé et de l'avenir ; soit enfin parce qu'il partagea le gouvernement avec Saturne, et qu'ils semblèrent ne former qu'un roi. On lui donnait quelquefois quatre faces ; alors il désignait les quatre saisons. On lui mettait aussi une baguette à la main, parce qu'il présidait aux chemins publics ; ou une clef, parce qu'il avait inventé l'usage des portes.

Saturne aurait pu vivre heureux près de cet homme sage ; mais on ne renonce pas facilement à l'empire : il se ligua de nouveau avec les Titans contre Jupiter, et fut encore vaincu. N'ayant plus aucun espoir, il passa en Sicile, et y mourut de chagrin.

« Telle est la fable de Saturne, une de celle dont l'allégorie est plus claire et plus facile à expliquer. Les Grecs l'appelaient

Chronos, mot qui veut dire *temps*, et il était assez naturel de le faire naître du *Ciel* (Uranus) et de *la Terre* (Ghé ou Titéa). Ses attributs annoncent ses fonctions : il est vieux, parce qu'il y a long-temps qu'il est créé; il est cependant toujours vert, parce qu'il conserve la même vigueur, et que les années, en le vieillissant, ne lui ôtent rien de sa force et de son activité : il a des ailes pour arriver promptement et fuir de même; il tient une faux pour *briser et moissonner* tout ce qu'il rencontre sur son passage; le sablier qu'on met près de lui désigne sa course mesurée et toujours égale; et le serpent qui se mord la queue, l'éternité, qui est comme un cercle sans commencement ni fin.

« Ses aventures, suivant les commentateurs, sont aussi des mystères. Il mutila Uranus, son père, parce que le monde et le temps créés, il ne devait rien y avoir de plus; il dévora ses enfans, parce que le temps engloutit tout; il les rejeta de son estomac, parce que le temps nous rend les jours et les années qu'il semble avoir dévorés. On nous donne une autre explication de ce dernier point : ce qui est créé journellement vit quelques instans, puis meurt, se corrompt, rend

ses principes à la nature, qui en recompose de nouveaux êtres, ét perpétue ainsi la création par une alternative de mort et de vie. Ainsi Saturne, dévorant ses enfans, et les rendant à la lumière, est un symbole de la nature et de ses opérations. Jupiter et Junon cependant ne subirent point le sort de leurs frères. La raison, répond-on, en est toute simple : Jupiter est souvent pris pour l'éther (région céleste, que les anciens croyaient composée de feu), et Junon pour l'air : or le temps, pensait-on, n'avait point de prise sur l'éther, ni sur l'air, comme sur les autres élémens. » (*Mythologie de la Jeunesse, par* PIERRE BLANCHARD.)

CYBÈLE.

Cybèle, fille d'Uranus, était la sœur et l'épouse de Saturne. Elle donna, comme nous l'avons vu, plusieurs enfans à son époux; cela ne l'empêcha pas cependant de prendre de l'amour pour un jeune berger du mont Ida, appelé *Atys;* mais elle ne put le rendre sensible à sa passion. Atys aimait *Sangaris*, fille de *Sangarus*, fleuve de Phrygie. La déesse, ayant découvert ce mystère, fit mourir Sangaris, en coupant un arbre

auquel ses jours étaient attachés. Cette barbarie, loin de changer le cœur du berger en sa faveur, ne fit qu'y jeter le désespoir : Atys se frappa d'un fér tranchant, pour ne point répondre à l'amour de Cybèle. La déesse alors, touchée de compassion, *métamorphosa*, *c'est-à-dire changea* le malheureux berger en pin, arbre qui depuis fut consacré à Cybèle.

On donne plusieurs noms à cette déesse. Celui de *Cybèle* lui vient d'une montagne de Phrygie; ceux de *Titéa* et *Tellus*, qui veulent dire *Terre*, parce qu'elle présidait à notre globe; celui de *Rhée*, formé d'un mot grec qui *signifie couler*, à cause des pluies et des fleuves qui la fécondent; celui d'*Ops*, parce qu'elle enrichit et secourt les humains; ceux d'*Idéenne*, de *Bérecyntienne*, etc., de différens lieux où elle était adorée; ceux de *bonne Déesse*, *grande Mère*, comme mère des principales divinités. On la nommait aussi *Vesta l'ancienne*, pour la distinguer de sa fille, appelée de même : on donnait également ce nom à Titéa, sa mère.

Cette déesse est ordinairement représentée sous la figure d'une femme robuste, couronnée de tours et de feuilles de chêne, tenant une clef et un tympanon, ayant un habit

parsemé de fleurs, et assise sur un char traîné par des lions. Quelquefois on la peint debout, quelquefois assise sur un lion. On la représente aussi ayant un pied sur la terre, et l'autre sur un éperon de navire, pour montrer qu'elle domine l'un et l'autre élément. Dans plusieurs temples anciens, les statues de Cybèle n'étaient qu'un cône de pierre, pour donner une idée de la stabilité de la terre.

JUPITER.

Jupiter était le plus grand et le plus puissant des dieux; c'était le roi du ciel et de la terre : le seul froncement de ses sourcils faisait trembler l'univers, et il n'y avait que le Destin qui fût au-dessus de sa volonté.

Après sa victoire sur Saturne, il partagea l'empire du monde avec ses frères : Neptune régna sur la mer, Pluton dans les enfers, et le ciel demeura à Jupiter. Les Cyclopes forgèrent un casque pour Pluton, un trident pour Neptune, et la foudre pour Jupiter : ils la composèrent de trois rayons de grêle, de trois de pluie, de trois de feu, et de trois de vent : ils y mêlèrent les éclats, le bruit, la frayeur et la colère.

Jupiter ne fut pas long-temps paisible possesseur de l'autorité suprême : les Titans, désespérés de voir leurs droits perdus, suscitèrent contre lui les *Géans*, comme eux enfans de la Terre. Ceux-ci, pour l'assiéger jusque dans l'Olympe, entassèrent montagnes sur montagnes. A cette vue, Jupiter, craignant de succomber, appela toutes les divinités à son secours. La déesse *Styx*, fille de l'Océan et de Thétys, et qui présidait au fleuve dont les eaux entouraient neuf fois les enfers, arriva la première avec ses enfans, la *Victoire*, la *Puissance*, l'*Émulation* et la *Force*. Satisfait de son zèle, Jupiter ordonna que le serment que l'on ferait en son nom serait si redoutable, que les dieux eux-mêmes n'auraient pas le droit de le violer. Le secours d'un mortel était de la dernière nécessité dans cette guerre, le Destin avait prédit qu'elle ne pouvait finir sans cela; Jupiter eut donc soin d'appeler Hercule auprès de lui.

Les Géans avaient de quoi effrayer : c'était des êtres d'une taille énorme, monstrueuse, et d'une force extraordinaire. Les uns avaient cent bras, et les autres avaient les jambes terminées en serpent. Ils lancèrent vers le ciel des rochers et des arbres enflammés. Les plus

redoutables d'entre eux étaient *Porphyrion* et *Alcyonée.* Hercule s'attacha principalement à ce dernier; il l'avait déjà atteint de plusieurs de ses flèches; mais quand le géant approchait de la terre, son corps reprenait de nouvelles forces. Minerve, remarquant cette propriété du monstre, le saisit par le milieu du corps, et le porta au-dessus du cercle de la lune, où il expira. Porphyrion périt sous les traits d'Hercule et la foudre de Jupiter. Chacun des autres dieux eut à combattre quelque autre géant : Vulcain terrassa *Clytius* avec un fer rougi au feu. Minerve ensevelit sous l'Etna *Encelade*, le plus terrible des ennemis; et c'est, disent les poëtes, depuis cette époque que cette montagne lance des flammes, ce qui arrive chaque fois que le géant fait des efforts pour se débarrasser du poids qui l'accable. Minerve terrassa encore le géant *Pallas*, lui arracha la peau, s'en couvrit, et en prit le nom, en souvenir de sa victoire. Mercure tua *Hippolytus;* Diane, *Gration;* et les Parques, *Argus* et *Thaon.* Neptune écrasa *Polybotès*, d'une partie de l'île de Cos où il s'était réfugié. Hercule assomma *Eurytus* avec une massue de chêne; il délivra Mars, conjointement avec Apollon, des deux frères *Ephialte*



et *Otys*. Enfin le plus terrible des géans, *Briarée*, qui avait cent bras, périt dans cette bataille mémorable ; et la guerre paraissait prête à finir, lorsqu'un nouvel ennemi, lui seul aussi redoutable que tous les autres ensemble, parut et porta l'effroi dans l'Olympe : il se nommait *Typhée*. La terre le vomit de son sein pour venger la mort de ses frères.

Ce monstre était terrible, et sa force surpassait encore la terreur qu'il inspirait. Il avait cent têtes de serpens, qui toutes dardaient des langues noires et empoisonnées, et proféraient des sons épouvantables; et chacun de ses yeux lançait des feux auxquels on ne pouvait résister. A cette vue, les dieux, épouvantés, prirent la fuite, et se cachèrent en Égypte, sous la forme de différens animaux; mais Jupiter, plus courageux, frappa de sa foudre cet effroyable adversaire, le renversa, et rendit le calme à l'Olympe.

Après cette victoire, qui augmenta beaucoup sa puissance, le souverain des dieux s'occupa paisiblement du gouvernement du monde, et plus encore de ses plaisirs; il s'y livra même d'une manière qui, non-seulement dégradait la majesté de son rang, mais qui eût encore perdu de réputation le dernier

des mortels. Nous aurons plusieurs occasions de parler de ses *métamorphoses*, c'est-à-dire des différentes figures d'hommes et d'animaux, sous lesquelles il se cacha pour séduire plus facilement les mortelles qui lui inspiraient des désirs.

Homère, celui des poëtes qui a donné une plus noble idée de Jupiter, le représente avec les sourcils noirs, le front couvert de nuages, la foudre à la main, et l'aigle près de lui. A ses pieds siégeaient le Respect et l'Équité; devant lui étaient les deux coupes du bien et du mal, qu'il répandait à son gré sur le monde. Quelquefois il est placé sur un char, et assez souvent il est porté sur l'aigle, que, pour cette raison, on nomme l'*oiseau de Jnpiter*.

L'arme défensive de ce dieu est l'*ægide* ou *égide;* c'est un bouclier ou une cuirasse formée de la peau de la chèvre *Amalthée*, ou tout simplement cette peau dont Jupiter entourait son bras gauche. Amalthée était la chèvre qui avait nourri Jupiter dans son enfance. Après sa mort, le dieu reconnaissant la plaça parmi les constellations, et se fit de sa peau l'*égide*, mot grec qui veut dire *chèvre*. Il donna dans la suite cette arme défensive à Minerve, qui y attacha la tête de Méduse, comme nous le verrons en son lieu.

*L'*aigle qui servait de monture à Jupiter rappelle un trait de l'injustice de ce dieu. Un roi d'Athènes, nommé *Périphas*, avait tant de vertus, que ses sujets ne le comparaient qu'au souverain des dieux. Jupiter, irrité de voir un mortel partager en quelque sorte sa gloire, levait déjà la foudre sur lui pour l'anéantir; mais à la prière d'Apollon il retint son bras, et se contenta de changer le bon roi en aigle pour traverser plus commodément les airs sur son dos.

On voit quelquefois Jupiter représenté avec une tête de bélier, ou seulement avec les cornes de cet animal : on le nomme alors *Jupiter Ammon*, c'est-à-dire, le *Jupiter des sables*. Une fable particulière lui valut ce singulier ornement. Bacchus s'était égaré dans les plaines sablonneuses de la Lybie, et mourait de soif sans pouvoir trouver d'eau : il implora Jupiter; aussitôt un superbe bélier lui apparut, et, frappant du pied la terre, lui découvrit une source d'eau vive. En reconnaissance de ce bienfait, Bacchus éleva un autel à Jupiter, sous le nom de *Jupiter Ammon* ou *Hammon*.

JUNON.

Junon était fille de Saturne et de Cybèle, sœur et épouse de Jupiter. Les dieux la reconnaissaient pour leur reine. Sa beauté répondait à la majesté de son rang ; mais son orgueil allait par-delà encore : on ne pouvait le supporter. *Moi*, disait-elle,

Moi, l'épouse et la sœur du maître du tonnerre !
Moi, la reine des dieux, du ciel et de la terre !
Ah ! périsse ma gloire, et faisons voir à tous
Que ces dieux si puissans ne sont rien près de nous.

J.-B. Rousseau.

Jupiter, pour la séduire, imagina de prendre la figure d'un coucou ; mais la déesse, qui était sur ses gardes, le reconnut facilement sous cette bizarre métamorphose ; elle lui fit promettre de l'épouser, ce qu'il exécuta bientôt avec la plus grande solennité. Tous les dieux, tous les hommes, tous les animaux furent invités à ces noces du souverain de la nature ; une seule nymphe, *Chéloné*, refusa d'y assister ; elle osa même tenir quelques propos qui revinrent aux oreilles des augustes époux, et qui provoquèrent leur vengeance : ils la précipitèrent dans la mer, où elle fut changée en tortue, et de

vint le symbole du silence, qu'elle n'avait pas su garder sous sa première forme.

L'hymen de Junon, quoique des plus glorieux, ne fut pas très-fortuné; son époux était volage, et elle était jalouse : aussi faisaient-ils souvent retentir l'Olympe de leurs plaintes réciproques. La déesse épiait continuellement les démarches de Jupiter, et accablait de tout le poids de sa haine ses rivales et les fruits de leurs amours. Elle avait un espion bien propre à servir sa jalouse inquiétude : c'était *Argus* aux cent yeux. Jupiter voulant dérober à la fureur de cette déesse implacable une nymphe qu'il aimait, *Io*, fille d'Inachus et d'Ismène, il la métamorphosa en vache; mais Junon, qui était défiante, demanda cette vache, et l'obtint. Cela ne lui suffit pas encore :

Peu contente de voir sa rivale en ses mains,
Junon, qui d'un époux craint encor les larcins,
A la garde d'Argus livre l'infortunée.
Ce monstre a de cent yeux la tête environnée;
Ces yeux toujours ouverts, assidus, surveillans,
Se ferment deux à deux, tour à tour sommeillans.
Ainsi toujours sa vue était en sentinelle;
Même en tournant le dos Argus a l'œil sur elle.

OVIDE, *Trad. de* SAINT-ANGE.

Jupiter, indigné de cette vengeance, donne

à Mercure l'ordre secret de tuer Argus. Mercure, sous l'habit d'un simple berger, vient jouer de la flûte près de l'espion, parvient à l'endormir, et lui coupe la tête. Junon, en reconnaissance du zèle d'Argus, attacha ses yeux sur la magnifique queue du paon, ou plutôt elle le changea en cet oiseau, et le garda près d'elle. Ce soin ne lui fit pas oublier de poursuivre sa vengeance : elle envoya un taon, qui, piquant continuellement Io, la rendit furieuse, la fit errer de tous côtés, et la poussa à se jeter dans la mer, qu'elle traversa à la nage, pour prendre terre en Égypte, où Jupiter lui rendit sa première forme, et eut d'elle *Epaphus*.

Junon poursuivit également les enfans de ses rivales; elle suscita une infinité de traverses à Hercule; elle punit même *Cadmus* dans sa postérité, quoiqu'il ne fût que le frère de la belle *Europe*, qui avait eu le malheur de plaire à Jupiter; elle fit périr *Sémelé*, mère de Bacchus, etc. Enfin trop indignée des infidélités de son époux, elle résolut de le quitter, et se retira à Samos, où elle était particulièrement adorée. Jupiter en fut fâché; il consulta Vénus sur les moyens de la faire revenir. Cette déesse, qui con-

naisssait le cœur des femmes, lui conseilla de faire richement habiller une statue de bois, de la placer sur son char, et de faire crier partout devant elle que c'était *Platée*, fille d'*Asope*, que le souverain des dieux allait épouser. Jupiter exécuta ce conseil. Junon, ayant entendu l'annonce que l'on faisait devant le char, sortit furieuse, se jeta sur la *statue*, et la brisa à l'instant; mais ayant reconnu son erreur, elle en rit, et se raccommoda avec son époux.

Junon eut trois enfans, *Vulcain*, *Hébé* et *Mars*. Les deux premiers étaient de Jupiter; Mars ne dut sa naissance qu'à elle seule. Piquée de ce que Jupiter avait, sans son secours, donné naissance à Minerve, elle voulut de son côté opérer un pareil prodige; elle confia son désir à *Flore*, qui lui indiqua une fleur que la déesse n'eut besoin que de toucher pour en faire naître Mars.

Hébé, toujours jolie, était la déesse de la eunesse: ses fonctions furent de verser le nectar (1) aux dieux, jusqu'au moment où, étant tombée, elle n'osa plus reparaître dans

---

(1) Le nectar était la boisson des dieux, et l'ambroisie leur nourriture.

leur assemblée. *Ganymède*, fils de Tros, que Jupiter, sous la forme d'un aigle, avait enlevé, succéda à Hébé dans la charge d'échanson.

Quant à *Vulcain*, il naquit si laid et si contrefait, que Jupiter, en ayant en quelque sorte horreur, le précipita, d'un coup de pied, du ciel sur la terre. Vulcain oublia ce premier traitement de son père, et ne put pardonner à sa mère de lui avoir donné tant de laideur; aussi s'en vengea-t-il dans une occasion éclatante.

Junon avait pris part à la révolte des dieux; Jupiter voulut l'en punir, et ce fut Vulcain qui infligea le châtiment. Il suspendit Junon en l'air par le moyen de deux pierres d'aimant, et lui attacha deux enclumes sous les pieds, après lui avoir lié les mains derrière le dos avec une chaîne d'or. Les dieux essayèrent en vain de la délivrer; Vulcain seul le pouvait, mais il n'y voulut consentir que lorsqu'on eut promis de lui faire épouser la belle Vénus.

Junon n'avait pas seulement un espion; elle avait aussi une messagère: on la nommait *Iris*. Elle était fille de Thaumas et d'Electre, et sœur des Harpies. Junon l'aimait

Pag. 39.



Cerès et Vesta.

beaucoup, parce qu'elle ne lui annonçait jamais de mauvaises nouvelles; et elle la métamorphosa en arc-en-ciel.

Junon est représentée superbement vêtue; montée sur un char traîné par deux paons, ou assise, tenant un sceptre à la main, et ayant toujours un paon auprès d'elle.

CÉRÈS.

Cérès, fille de Saturne et de Cybèle, était la déesse des moissons et de l'agriculture; ce fut elle *qui enseigna le* premier des arts aux hommes, qui, avant cette époque, se nourrissaient de glands, de racines, et d'animaux pris à la *chasse*.

Cette déesse bienfaisante eut de Jupiter *Proserpine*, qui fut la cause de ses plus cruels chagrins. Un jour que cette jeune déesse se promenait avec quelques nymphes, dans une prairie aux environs de la fontaine d'Enna en *Sicile*, Pluton, qui avait quitté les enfers pour visiter l'Etna, la rencontra, et conçut pour elle un violent amour; mais comme elle ne voulut pas y répondre, il la saisit, la plaça sur un char attelé de chevaux noirs, et l'emporta dans son empire souterrain, malgré les remontrances de *Minerve* et de *Cyané*; il

punit même cette dernière, qui était une nymphe des environs de Syracuse, en la changeant en fontaine.

Cérès ne se fut pas plus tôt aperçue de la disparition de sa fille, qu'elle se mit à parcourir la terre pour la chercher, ne s'arrêtant ni le jour ni la nuit, et éclairant sa marche dans les ténèbres avec deux flambeaux qu'elle avait allumés au volcan de l'Etna. Elle trouva sur le lac de Syracuse le voile que sa fille avait laissé tomber en se débattant : et la nymphe Aréthuse, qui faisait couler ses eaux dans les lieux voisins du Styx, lui apprit que c'était Pluton qui avait enlevé Proserpine. Cérès implore aussitôt Jupiter, et le supplie de lui faire rendre sa fille. Jupiter écouta sa prière ; mais l'arrêt du Destin portait que Proserpine ne pourrait quitter les enfers que dans le cas où elle n'y aurait pris aucune nourriture. *Ascalaphe* l'accusa d'avoir mangé quelques grains d'une grenade. Sa délation lui attira une punition ; il fut changé en hibou. Mais Proserpine ne put obtenir que de passer six mois avec sa mère, et six autres avec Pluton, qui l'avait épousée.

Cérès, l'esprit libre, se livra de nouveau à l'agriculture, en donna des leçons à *Tripto-*

léme, fils de Céléus, roi d'Eleusis, et lui ordonna de les transmettre aux hommes. Pour lui obéir, Triptolême parcourut l'Asie et l'Europe; mais lorsqu'il fut arrivé dans la Scythie, *Lyncus*, qui était roi dans cette contrée, jaloux de la préférence qu'il avait obtenue auprès de la déesse, tenta de le faire périr. Cérès changea ce prince perfide en *lynx*, et en fit le symbole de la cruauté.

Cérès a, comme les autres divinités, quelques traits injustes que l'on peut lui reprocher. *Dans le temps* qu'elle cherchait sa fille, elle s'arrêta un jour, excédée de fatigue et de faim, et demanda *l'*hospitalité à une vieille femme, appelée *Bécubo*. Celle-ci lui donna une bouillie que la déesse mangea avec tant d'avidité, qu'un jeune enfant nommé *Stellio*, qui la regardait, ne put s'empêcher de rire; Cérès, irritée, lui jeta le reste de la bouillie au visage, et le changea en lézard.

Sa vengeance s'exerça aussi sur *Erisichthon* ou *Eresichthon*, fils de Triopius, l'un des principaux habitans de la Thessalie. Pour le punir d'avoir abattu une forêt qui lui était consacrée, elle lui envoya une faim si horrible, qu'il consuma tout son bien sans pouvoir la satisfaire. Réduit à la plus cruelle mi-

sère, il n'eut d'autre ressource que de vendre sa fille, nommée *Métra.* Mais l'argent qu'il en tira ne pouvait aller loin : heureusement Neptune vint à son secours; ce dieu, qui avait aimé Métra, donna à cette jeune fille le pouvoir de prendre toutes les formes qu'il lui plairait. Elle échappa à son premier maître sous la figure d'un pêcheur. Son père la revendit ainsi plusieurs fois. Tous ces moyens, et les profits qu'il en retirait, ne purent encore suffire à lui acheter de quoi le rassasier; pressé par un besoin très-violent, il dévora ses membres, et mourut au milieu des tourmens les plus affreux.

On représente ordinairement Cérès couronnée d'épis de blé, tenant un flambleau d'une main, et une gerbe de blé de l'autre.

VESTA.

Vesta était aussi fille de Saturne et de Cybèle. Elle présidait au feu et à la virginité, et était toujours représentée avec un flambeau allumé à la main. Le culte qu'on lui rendait consistait à tenir sur son autel un feu continuellement allumé, et que l'on renouvelait au soleil, chaque année, aux kalendes de mars. Ses prêtresses, que l'on nommait *vestales*,



Apollon et Diane.

devaient être vierges ; et celle qui manquait au vœu de virginité qu'elle avait fait, ou qui laissait s'éteindre le feu dont la garde lui était confiée, était condamnée à être enterrée toute vive.

APOLLON.

Apollon est un des dieux les plus célèbres; c'est celui que tous les poëtes invoquent, comme le dieu de la poésie et le chef des Muses. Il était aussi le dieu de la musique, de l'éloquence, de la médecine et de tous les beaux-arts. On le regardait également comme le père du jour, la divinité de la lumière, le conducteur du char du soleil, comme le soleil même; on lui donnait alors le nom de *Phébus*, et on le représentait sur un char rayonnant de feu, et tiré par quatre chevaux fougueux.

O dieu de la clarté! vous réglez la mesure
Des jours, des saisons et des ans;
C'est vous qui produisez dans les fertiles champs
Les fruits, les fleurs et la verdure;
Et toute la nature
N'est riche que de vos présens.
La nuit, l'horreur et l'épouvante
S'emparent du séjour que vous abandonnez:
Tout brille, tout rit, tout enchante,
Dans les lieux où vous revenez.

QUINAULT.

C'est l'*Aurore*, fille de Titan et de la Terre, qui tous les matins ouvre les portes du ciel au char de Phébus. Ce char, attelé par les *Heures*, filles de Jupiter et de Thémis, met douze heures à faire sa route. Le soir, il descend dans la mer, et Phébus va se reposer près de *Téthys*.

Comme dieu des arts, Apollon est représenté avec une lyre à la main, et entouré des neuf Muses. Il habite avec ces jeunes déités les sommets du *Pinde*, du *Parnasse* et de l'*Hélicon*, les bords du *Permesse*, de la fontaine de *Castalie* ou d'*Hippocrène*, non loin de la délicieuse vallée de *Tempé* en Thessalie. Souvent il annonce aux mortels leurs destinées. L'oracle le plus célèbre de ce dieu était à Delphes. Enfin, quelquefois il suit Diane, sa sœur, au fond des forêts : alors on le représente comme un beau jeune homme ; ses cheveux flottent sur ses épaules nues, un carquois doré et rempli de flèches les couvre ; il tient à sa main un arc. C'est ainsi qu'on le voit dans la magnifique statue du *Belvédère* (actuellement à Rome) ; l'artiste lui a donné un air fier, et même de mépris : il vient de frapper à mort le serpent Python, et il est censé de regarder le monstre expirant. Racontons maintenant l'histoire de ce dieu.

Latone, sa mère, était fille de Cœlus et de Phébé. Jupiter en devint amoureux, et la rendit mère d'Apollon et de Diane. Malheureusement Junon apprit cette nouvelle intrigue de son époux : dans sa colère, elle chassa sa rivale du ciel; et, pour ne lui laisser de repos nulle part, elle fit jurer à la Terre de lui refuser un asyle sur son sein; elle fit même naître du limon produit par le déluge un serpent affreux, qu'on appela *Python*, et qui se mit aussitôt à poursuivre l'infortunée déesse. Les hommes eux-mêmes contribuèrent à ses malheurs. Un jour qu'excédée de fatigue, et pressée par la soif, elle s'arrêta près d'un étang pour y boire, des paysans qui y coupaient du jonc l'empêchèrent de se désaltérer. Jupiter, qui les aperçut du haut de l'Olympe, indigné de leur barbarie, et touché de la prière que lui adressait Latone, changea ces hommes durs en grenouilles, et les précipita dans le marais.

Malgré la puissance de Jupiter, Latone cependant n'aurait trouvé aucun lieu pour accoucher, si Neptune, excité par la compassion, n'eût d'un coup de trident fait sortir de dessous les eaux l'île de Délos. Cette île n'avait pu prendre aucune part au serment de la

Terre. Latone s'y réfugia, et accoucha sous un palmier d'Apollon et de Diane. Apollon, dans la suite, par reconnaissance, fixa l'île de Délos parmi les Cyclades; avant cette époque elle était errante sur les eaux. Pour venger sa mère, il donna, lorsqu'il fut grand et assez instruit dans l'art de lancer les flèches, la mort au serpent Python, qui avait si vivement poursuivi Latone. Ce monstre avait cent têtes, lançait des flammes, et poussait des hurlemens horribles. Son corps, dont la partie supérieure était couverte de plumes, et l'autre entortillée de serpens, touchait le ciel et la terre.

Apollon, beau, toujours jeune, et possédant tous les arts, eut beaucoup d'aventures: il aima plusieurs nymphes, mais il ne fut jamais heureux dans ses amours; c'était l'effet d'une vengeance de Vénus, dont il avait découvert les intrigues avec Mars. *Daphné*, fille du fleuve Pénée en Thessalie, fut le premier objet de ses désirs. Malgré toutes ses grâces, il ne put s'en faire aimer; elle le fuyait toujours. Un jour qu'il la poursuivait avec plus d'ardeur, dans la crainte de succomber, elle invoqua le fleuve son père, et fut changée en laurier. Le dieu, en souvenir de cette belle

nymphe, orna son front et sa lyre de ce nouveau feuillage; il voulut aussi qu'il devînt la récompense des poëtes et des guerriers.

Vénus ne lui fut pas plus favorable dans ses amours avec *Leucothoé*, fille d'Orchame, roi de Babylone. Pour échapper à la surveillance d'Orchame, il s'introduisit auprès de Leucothoé, sous la figure d'Eurinome, sa mère. *Clytie*, fille de l'Océan, qui aimait en vain Apollon, découvrit la ruse, et en avertit Orchame. Ce prince, furieux contre sa fille, la fit enterrer toute vive; et Apollon, qui ne put la soustraire à ce cruel châtiment, la changea en un arbre qui porte l'encens. Quant à la jalouse Clytie, la douleur d'avoir causé un pareil malheur la conduisit au tombeau, et elle fut changée après sa mort en *héliotrope*, plante qui se tourne toujours vers le soleil, comme si elle voulait lui marquer encore son amour malheureux.

Apollon aimait les travestissemens; il prit la figure et l'habit d'un berger pour rendre sensible *Issé*, fille de Macarée.

Son amour avec *Coronis*, fille de Phlégyas, roi des Lapithes, eut aussi les suites les plus funestes. Phlégyas, en étant instruit, fut mettre le feu au temple d'Apollon. Le dieu,

irrité de ce sacrilége, tua à coups de flèches le père de Coronis, et le précipita dans les enfers, où on le condamna à demeurer éternellement sous un grand rocher, qui, paraissant toujours prêt à tomber, lui causait une frayeur continuelle.

Coronis s'attira un châtiment non moins terrible. *Elle fut infidèle*, et le corbeau en avertit Apollon. Dans son indignation, le dieu perça le sein de son amante et la changea en corneille. Il ne tarda pas à s'en repentir, et, pour punir le corbeau de son rapport indiscret, il le rendit noir, de blanc qu'il était auparavant.

En mourant, Coronis apprit à Apollon qu'elle était enceinte. Il tira donc du sein de la nymphe l'enfant qui y était renfermé, et le donna à élever au centaure *Chiron*. Celui-ci instruisit dans la médecine le jeune *Esculape* (c'est ainsi qu'on nomma le fils d'Apollon), et lui fit connaître les propriétés des plantes pour la guérison des hommes. Esculape devint si habile dans la médecine, qu'il ressuscita même les morts ; il parvint à redonner la vie à *Hippolyte*, fils de Thésée. Un pouvoir aussi grand déplut à Jupiter : il frappa de la foudre celui qui en jouissait ; mais, par la suite, il le

plaça au Ciel, en fit la constellation *Ophiucus* ou le *Serpentaire*, et le mit au nombre des dieux, comme celui de la médecine. On représentait ordinairement Esculape sous la figure d'un homme grave, couvert d'un manteau, tenant d'une main un bâton entouré d'un serpent, et de l'autre une patère; un coq était à ses pieds. Son temple le plus célèbre était à Épidaure; ses prêtres prétendaient que ce dieu se manifestait souvent sous la forme d'un serpent.

La mort d'Esculape fut la cause d'une des plus grandes disgrâces d'Apollon. Ce dieu, n'osant la venger sur Jupiter, attaqua les Cyclopes qui avaient forgé la foudre, et les fit expirer sous ses flèches. Mais Jupiter, ne voyant dans cette vengeance qu'une injure qui lui était faite, priva pour un temps Apollon de la divinité, et le chassa de l'Olympe. Le plus beau, le plus savant des dieux, fut forcé de se faire berger chez Admète, roi de Thessalie, afin de ne pas mourir de faim; mais Mercure lui ayant volé ses troupeaux, il eut besoin d'une autre ressource pour gagner sa vie; il se fit alors maçon, et fut avec Neptune, privé comme lui de la divinité, offrir son travail au roi *Laomédon*, pour lui aider à bâtir

les murs de Troie. Le salaire fut convenu; mais Laomédon, qui ne se piquait pas de probité, le refusa quand les travaux furent achevés. Apollon, indigné, fut encore assez puissant pour frapper de la peste les états de ce prince parjure; Neptune les inonda, et y envoya un monstre pour accroître l'horreur de la dévastation. Dans cette triste calamité, l'oracle fut consulté, et sa réponse porta que Laomédon ne pouvait apaiser le courroux des dieux qu'en exposant au monstre sa fille *Hésione* même. Il fallut obéir : déjà la princesse était abandonnée, et elle eût péri, si Hercule ne fût venu bien à propos pour la sauver. Laomédon l'avait promise à ce héros; mais, de nouveau infidèle à sa parole, il refusa de tenir sa promesse. Hercule, furieux, assiégea Troie, prit Laomédon et le tua; il fit ensuite épouser Hésione à *Télamon*, fils d'Éaque, et roi de Salamine, pour récompenser le courage qu'il avait montré en montant le premier à l'assaut.

Enfin, Apollon étant rentré en grâce, reparut au ciel dans toute sa gloire. Si Esculape avait été la cause innocente de son exil, un autre de ses fils lui attira un nouveau chagrin. *Phaéton*, qu'il avait eu de *Climène*, fille de

l'Océan et de Téthys, eut un jour querelle avec *Epaphus*, fils de Jupiter et d'Io; ce dernier lui reprocha de n'être pas, comme il le pensait, fils d'Apollon. Phaéton fut aussitôt se plaindre de ce reproche à sa mère. Climène lui conseilla d'aller trouver son père pour s'en assurer. Le jeune homme se rendit à la demeure du dieu.

Sur cent colonnes d'or, circulaire portique,
S'élève du soleil le palais magnifique;
Le dôme est étoilé de saphirs éclatans,
Les portes font jaillir de leurs doubles battans
L'éclat d'un argent pur, rival de la lumière :
Mais le travail encor surpasse la matière;
Là, d'un savant burin l'artisan de Lemnos (1)
De l'Océan mobile a ciselé les flots,
Et l'orbe de la terre environné de l'onde,
Et le ciel radieux, voûte immense du monde.
L'onde a ses dieux marins, et Protée et Triton,
Triton la conque en main, et l'énorme Egéon
Qui presse entre ses mains une énorme baleine (2).
On voit au milieu d'eux, sur la liquide plaine,
Les filles de Doris former cent jeux divers,
Sécher leurs longs cheveux teints de l'azur des mers,
Sur le dos des poissons voguer, nager ensemble :
Leur figure diffère, et pourtant se ressemble,

(1) *Vulcain, qui avait ses forges dans l'île de Lemnos.*

(2) Égéon *ou* Briarée, *dieu marin, fils de Titan et de la Terre. C'était un géant d'une force extraordinaire, qui avait cent bras et cinquante têtes.*

Elle sied à des sœurs. La terre offre à la fois
Ses hameaux, ses cités, ses fleuves et ses bois,
Et les nymphes de l'onde et les dieux du bocage.
Au-dessus luit des cieux la rayonnante image;
Et le cercle des mois, sous des signes divers,
D'une ceinture oblique embrasse l'univers.
C'est là que Phaéton, par l'avis de sa mère,
Arrive, et veut d'abord s'avancer vers son père:
Mais, perdu dans l'éclat des rayons paternels,
Dont les éclairs trop vifs blessent ses yeux mortels,
Il s'arrête: vêtu de la pourpre royale,
Le soleil, sous un dais d'émeraude et d'opale,
Au milieu de sa cour, rassemble sous ses lois
Les siècles et les jours, et les ans et les mois,
Et les Heures aussi, ses légères suivantes,
L'une de l'autre en cercle également distantes.
Là paraît, couronné d'une tresse de fleurs,
Le printemps au front jeune, aux riantes couleurs:
L'été robuste et nu, ceint d'une gerbe mûre;
L'automne, qui de pampre orne sa chevelure,
Tout souillé des raisins que ses pieds ont pressés;
Et l'hiver, aux cheveux blanchis et hérissés.

Apollon se dépouilla de ses rayons, et jura par le Styx d'accorder à son fils tout ce qu'il exigerait de lui, pour gage de la tendresse paternelle.

Phaéton un seul jour, dans les champs étoilés,
Veut conduire son char et ses chevaux ailés.

Cette demande fait trembler Apollon, et il regrette beaucoup d'avoir fait le serment

que les dieux ne peuvent révoquer ; il veut dissuader son fils : mais vaine tentative ! le jeune téméraire presse l'exécution de la promesse.

......Il fallut céder, et le conduire enfin
Jusqu'au char immortel, chef-d'œuvre de Vulcain.
L'essieu du char est d'or, et d'espace en espace
Brille un rayon d'argent qu'un cercle d'or embrasse ;
Autour du timon d'or, du joug et du harnois,
La perle aux diamans se mélange avec choix,
Et du feu des rubis l'émeraude enrichie
Répète au loin du dieu l'image réfléchie.

Phaéton monte sur ce char éblouissant, et s'éloigne après avoir reçu les avis de son père. Mais les chevaux, ne reconnaissant ni la voix ni la main de leur maître, s'écartent de la route ordinaire, s'élancent tantôt vers le ciel, tantôt vers la terre, et y portent également le feu. Les montagnes s'embrasent, les plaines sont brûlées, les fleuves desséchés, les mers taries ; et la Terre, effrayée du danger qui la menace, adresse ses plaintes à Jupiter. Le souverain des dieux, touché de sa prière, saisit sa foudre, la lance, et précipite Phaéton du haut des cieux dans l'Éridan ou le Pô. Les *Héliades*, ou filles du Soleil, ses sœurs, qu'on nommait *Lampétuse*, *Lam-*

pétée, *Phaétuse*, conçurent le plus violent chagrin de sa mort, et furent métamorphosées en peupliers; leurs larmes devinrent des grains d'ambre. *Cycnus*, le parent et l'ami de Phaéton, mourut aussi de douleur, et fut changé en cygne.

Apollon, qui avait déjà vengé sa mère sur le serpent Python, la vengea encore de l'orgueil et du mépris de Niobé. Cette reine de Thèbes, fille de Tantale et épouse d'Amphion, trop vaine de ses sept fils et de ses sept filles, osa se préférer à Latone, qui n'avait que deux enfans; elle porta même l'impiété jusqu'à vouloir interrompre les fêtes de cette déesse. Latone chargea ses enfants du soin de sa vengeance. Apollon perça de ses traits les fils, qui s'exerçaient dans un cirque; et Diane fit tomber sous les siens les sept filles entourant le bûcher de leurs frères. Niobé,

Au milieu de leurs corps étendus et sanglans,
Veuve de son époux, veuve de ses enfans,
Par le mal endurcie, elle n'est plus sensible,
Ses longs cheveux épars n'ont plus rien de flexible:
On a vu se roidir et ses pieds et ses bras;
Son œil sans mouvement regarde et ne voit pas.
Son sang s'est refroidi, son coloris s'efface.
Sa lèvre est pâle et morte, et sa langue se glace.
Rien ne vit plus en elle. Au dedans, au dehors,

Un froid mortel en marbre a durci tout son corps,
On voit pleurer encor son image sans vie.

Quoique le dieu des talens, Apollon ne fut pas toujours apprécié à sa valeur; il eut même des envieux : Pan osa comparer sa flûte à la lyre du fils de Latone, et proposa un défi qu'Apollon accepta. *Tmolus*, roi de Lydie, pris pour juge, proclama vainqueur le dieu de la lyre. *Midas*, qui se trouvait présent, fut d'un avis contraire. Apollon, irrité de son audacieuse ignorance, lui donna, pour prix de son jugement, une paire d'oreilles d'âne. Le pauvre Midas, désolé d'un pareil présent, eut grand soin de le cacher sous un bonnet élevé. Malheureusement il avait un barbier babillard, qui, n'osant révéler le secret qu'il avait surpris, fit un trou en terre, et y déposa ce secret qui lui pesait. Dans ce trou même crûrent et s'élevèrent des roseaux; et ces roseaux répétèrent à tous les passans que le roi Midas avait des oreilles d'âne.

Apollon se vengea moins gaîment de *Marsyas*. C'était un satyre, fort habile musicien : il osa défier le dieu même des Muses; mais Apollon n'accepta le défi qu'à la condition que le vaincu serait à la discrétion du vainqueur.

Apollon, qui eut la palme, se saisit du malheureux satyre, le lia à un arbre, et l'écorcha tout vif. Les nymphes aimaient ses chansons, et elles le pleurèrent tant, qu'un fleuve de Phrygie fut grossi de leurs larmes, et appelé du nom de Marsyas.

Apollon eut pour amis *Hyacinthe* et *Cyparisse*. Le premier, qui était fils de Piérus et de Clio, fut tué par un palet qu'Apollon même lança en jouant avec lui. *Zéphyre*, qui aimait aussi Hyacinthe, mais qui était jaloux de l'amitié qu'il portait à Apollon, dirigea ce palet vers la tête du jeune homme. Apollon changea Hyacinthe en une fleur qui conserva son nom. Quant à Cyparisse, fils de Télèphe, il se donna la mort, dans la douleur qu'il ressentit d'avoir tué, par mégarde, un jeune cerf qu'il élevait et aimait beaucoup. Apollon, touché de pitié, le métamorphosa en cyprès, et voulut que cet arbre fût le symbole du deuil.

Tels sont les principaux événemens de l'histoire d'Apollon.

DIANE.

Diane, fille de Jupiter et de Latone, et sœur jumelle d'Apollon, avait trois principaux emplois qui la plaçaient en trois endroits

différens : au ciel, sur la terre et dans les enfers.

Au ciel, sous le nom de *Sélène* ou de *Phœbé*, elle conduisait, pendant la nuit, le char de la lune ; on la prenait aussi pour la lune même.

Sur la terre elle se livrait tout entière à la chasse : elle s'appelait alors *Diane*.

Dans les enfers on la nommait *Hécate*, et son pouvoir y était considérable ; les magiciens, les devins l'invoquaient sous ce nom. On l'appelait quelquefois *triple Hécate*, à cause des trois fonctions différentes que nous venons d'expliquer.

Elle était en outre la déesse de la chasteté et des accouchemens. Comme elle naquit quelques momens avant Apollon, elle n'eut pas plus tôt vu la lumière, qu'elle porta des secours à Latone; mais elle fut si frappée des douleurs qu'éprouvait sa mère, qu'elle fit serment de rester vierge.

Sa pudeur était si grande, qu'elle punit du plus cruel châtiment *Actéon*, qui avait eu le malheur de la voir, par hasard, au bain. C'était un très-habile chasseur, fils d'Aristée et petit-fils de Cadmus. La déesse, irritée de son crime involontaire, le changea en

cerf. Il voulut fuir ; mais ses chiens, ne le reconnaissant plus sous cette nouvelle forme, s'élancèrent sur lui et le déchirèrent.

Diane punissait aussi avec sévérité les fautes des nymphes qui l'accompagnaient. *Calisto*, fille de Lycaon, fut séduite par Jupiter, qui, pour la tromper plus facilement, avait pris la forme de Diane même. Diane s'étant aperçue de l'état de la nymphe, la chassa avec ignominie. Quelque temps après, Calisto accoucha d'*Arcas*. Junon apprit encore ces nouvelles amours de son époux, et ce fut sa rivale qui porta la faute de Jupiter ; la déesse implacable changea en ourse la malheureuse nymphe. Il y avait déjà quinze ans qu'elle conservait cette forme, lorsqu'elle fut rencontrée par son fils, qui était devenu un habile chasseur. Arcas, qui ne pouvait la reconnaître, allait la percer de ses traits, lorsque Jupiter, qui se hâta de lui épargner un parricide, enleva la mère et le fils, et les plaça tous deux au ciel parmi les constellations. Calisto devint la *grande Ourse*, et Arcas la *petite*, ou *Bootès*, *le Bouvier*.

Diane tenait beaucoup à ses droits : elle remplit de malheurs la maison d'*Œnus*, roi de Caliden, parce que, dans une cir-

constance où il fit des sacrifices à tous les dieux, il oublia cette déesse. Elle envoya dans ses états un sanglier énorme, qui y porta l'épouvante. Plusieurs princes grecs se réunirent pour lui faire la chasse; *Atalante*, fille de Jasius, roi d'Arcadie, fut la première qui le blessa. *Méléagre*, fils d'OEnéus, lui donna la mort, et, charmé du courage qu'avait montré cette jeune princesse, il lui offrit la hure du monstre. Les frères d'*Althée*, épouse d'OEnéus, prétendirent que cette partie de la dépouille leur appartenait. La querelle s'échauffa, on se battit, et Méléagre tua ses antagonistes; ensuite il épousa Atalante. Mais Althée ne put pardonner à son fils la mort de ses frères; elle jeta au feu un tison auquel la vie de Méléagre était attachée, et aussitôt ce prince, sentant un feu dévorant brûler ses entrailles, expira dans des tourmens affreux. Les Parques avaient appris à l'épouse d'OEnéus la propriété de ce tison : comme elle était sur le point d'accoucher, ces trois déesses étaient entrées dans l'appartement de la reine, et s'étaient arrêtées devant le foyer pour y mettre un tison, en disant : *L'enfant qui va naître vivra tant que ce tison durera.* Althée s'était empressée de retirer ce

tison, de l'éteindre, et l'avait conservé soigneusement jusqu'au jour où elle le jeta dans le feu. Mais son fils fut à peine mort, qu'elle se ressouvint qu'elle était mère, et se tua pour ne pas lui survivre. Les sœurs de Méléagre, qu'on nommait les *Méléagrides*, eurent aussi une douleur si vive, qu'elles furent changées en poules.

Malgré sa sévérité, et même son serment, Diane aima *Endymion*, jeune et beau berger de Carie, et petit-fils de Jupiter. Ce berger fut condamné à un sommeil éternel dans les enfers, pour avoir osé porter des vues criminelles sur Junon. Mais Diane, qui, sous le nom d'Hécate, avait une grande puissance dans l'empire de Pluton, en retira son amant, et le plaça dans une grotte du mont Lathmos en Carie, où elle le visita régulièrement toutes les nuits. On ajoute qu'elle en eut cinquante filles.

On représente ordinairement Diane dans son costume de chasse; elle a le carquois sur les épaules et l'arc à la main, sa robe est retroussée, et son chien s'élance auprès d'elle. Deux tresses nouées sur le haut de la tête forment sa coiffure. On lui place quelquefois, sur le sommet du front, un croissant dont

Pag. 61.



Clio, Euterpe, et Thalie.

les pointes sont tournées vers le ciel : cet ornement rappelle son emploi de conductrice du char de la lune. On la représente aussi dans un char traîné par deux cerfs; quelquefois on lui met à la main un flambeau, qui lui sert à faire sortir les bêtes fauves de leurs tannières.

LES MUSES.

On compte neuf muses; elles président aux sciences, aux arts, et à tous les talens : aussi leur donne-t-on pour père Jupiter, et pour mère *Mnémosyne* (ce mot veut dire *mémoire*). Leurs noms étaient *Clio*, *Euterpe*, *Thalie*, *Melpomène*, *Terpsichore*, *Erato*, *Polymnie*, *Calliope* et *Uranie*. Apollon était leur chef, et, pour cette raison, avait le surnom de *Musagète*, conducteur des muses.

Clio, dont le nom signifie *gloire*, immortalisait les héros par ses chants. On la représente sous les traits d'une jeune femme couronnée de laurier, tenant un rouleau de papyrus, ou un livre et un stylet.

Euterpe, nom qui veut dire *plaisir*, *comtentement*, présidait à la musique et à la poésie pastorale. On la représente entourée d'instrumens, et tenant la double flûte.

Thalie était la muse de la comédie. On lui

met sur la tête une couronne de lierre, et dans les mains un masque comique, et le *pedum*, ou bâton pastoral.

Melpomène, ornée d'une couronne royale, tenant d'une main un sceptre, et de l'autre un poignard ou une coupe empoisonnée, préside à la tragédie. Sa figure est noble et fière, sa taille majestueuse, et son pied chaussé du cothurne.

Terpsichore danse et joue de la lyre, ou frappe sur un tympanon; une coupe et un thyrse sont auprès d'elle : c'est la muse de la danse.

Erato préside à la composition des poésies amoureuses. Elle pince de la lyre, et est entourée de petits Amours.

Polymnie est la muse de la mémoire. On écrit aussi son nom de cette manière, *Polyhymnies*, et alors il signifie plusieurs *hymnes*, et apprend que plusieurs sujets sont du ressort de cette muse. Elle préside aussi au geste, à la pantomime.

Calliope préside à la poésie héroïque. D'une main elle tient un poëme et des couronnes de laurier, et de l'autre une trompette.

Uranie ne s'occupe que du ciel; c'est la muse de l'astronomie. On lui donne un dia-

Pag. 63.



Polymnie, Calliope et Uranie.

dème étoilé, un compas, un globe, des instrumens de mathématiques, et une baguette avec laquelle elle démontre ses leçons.

On a exprimé assez heureusement les différens emplois des Muses dans les vers suivans :

Dans son rapide essor, Uranie à nos yeux
Dévoile la nature et le secret des dieux.

Des empires divers Clio chante la gloire;
Des rois, des conquérans assure la mémoire.

Calliope, accordant sa lyre avec sa voix,
Éternise en ses vers d'héroïques exploits.

D'un spectacle agréable employant l'artifice,
Thalie, en badinant, sait démasquer le vice.

Melpomène, avec pompe étalant ses douleurs,
Nous charme en nous forçant de répandre des pleurs.

Érato, des amours célèbre les conquêtes,
Se couronne de myrthe et préside à leurs fêtes.

Euterpe a de la flûte animé les doux sons;
Aux plaisirs innocens consacré ses chansons.

Polymnie a du geste enseigné le langage,
Et l'art de s'exprimer des yeux et du visage.

Terpsichore, excitée au bruit des instrumens,
Joint à des pas légers de justes mouvemens.

De l'esprit d'Apollon une vive étincelle
Des filles de Mémoire anime les concerts;
Et, chef de leur troupe immortelle,
Il rassemble en lui seul tous les talens divers.

DANCHET.

VÉNUS,

DÉESSE DE LA BEAUTÉ.

Vénus était la déesse de la beauté et la reine des Amours. Elle naquit, comme nous l'avons dit, du sang que répandit dans la mer Uranus, quand il fut blessé par son fils Saturne. Zéphire la porta, aussitôt après sa naissance, dans l'île de Cypre, où les Heures prirent soin de son éducation : c'est de cette île qu'on l'appelle *Cypris*, comme c'est de *Cythère*, où elle régnait, qu'on la nomme *Cythérée*. Elle devint l'épouse de Vulcain, et eut plusieurs enfans, parmi lesquels on distingue *Cupidon*, *Priape*, *Hyménée*, dieu du mariage; *Enée* et les *trois Grâces*.

Sa conduite fut très-répréhensible : elle eut plusieurs amans; *Mars* et *Adonis* furent les principaux. Apollon l'aimait aussi; mais il fut moins heureux que le dieu de la guerre, dont il chercha à troubler les plaisirs. Un jour que Mars s'était rendu près de Vénus, Apollon, caché sous un nuage, put s'approcher, et voir ce qui se passait. Plein de jalousie, il se hâta d'aller apprendre à Vulcain les désordres de son épouse. Vulcain brûla d'en



Melpomene, Terpsichore et Erato.

tirer vengeance : il fabriqua aussitôt un filet si délié, qu'il était presque invisible; puis il en entoura le lit où devaient venir les deux amans, et les prit dans ses filets, comme on prend des oiseaux. Ce fut en vain qu'ils implorèrent sa clémence : sourd à leur prière, il ne leur rendit la liberté que lorsque tout l'Olympe eut été témoin de sa vengeance. Vénus s'enfuit en Chypre, et Mars dans la Thrace. Ce dieu, ne pouvant attaquer Apollon, fit tomber son courroux sur un de ses propres gardes, appelé *Alectryon* ou *Gallus*, qu'il avait placé à la porte pour veiller à ce que personne n'approchât sans qu'on le sût; il le changea en *coq* pour le punir de sa négligence; et c'est depuis cette époque, disent les poëtes, que le coq chante au retour de l'aurore, comme s'il voulait annoncer l'approche du soleil.

Vénus fut plus malheureuse encore dans ses amours avec *Adonis*. C'était un jeune et beau chasseur, dont l'histoire demande quelque détail. *Myrrha*, sa mère, fille de *Cyniras*, roi de Chypre, conçut une passion abominable pour son père, et se glissa dans son lit à la place d'une de ses épouses. Mais dès que Cyniras eut découvert cet affreux secret, il devint furieux, et poursuivit sa fille jusque chez les

Sabéens. Alors, rongée de remords, Myrrha supplia les dieux de lui ôter l'existence, sans cependant lui donner la mort : elle portait dans son sein le fruit de son infâme amour. Les dieux eurent pitié de son sort; ils la changèrent en un arbre qui donne la myrrhe, et qui porta son nom. Au terme ordinaire, Adonis sortit du sein de sa mère en ouvrant l'écorce qui l'entourait : les Naïades le reçurent et l'élevèrent. Lorsqu'il fut parvenu à un âge convenable, il se livra à la chasse, et ne vécut que dans les forêts. Sa beauté surpassait celle de tous les autres hommes. Vénus le vit, et ne put résister au plaisir de l'aimer: elle s'attacha entièrement à lui, et ne voulut plus le quitter. Mars, irrité de l'infidélité de la déesse, jura la perte de son rival, et suscita contre lui un sanglier énorme. Vénus alors était absente; le jeune chasseur, qui était aussi courageux que beau, s'élança sur le monstre, le frappa et l'abattit; mais malheureusement le sanglier, qui n'expira pas sur-le-champ, rassembla le reste de ses forces, saisit Adonis, lui fit une large plaie au flanc, et lui donna la mort. La douleur de Vénus fut extrême; mais ne pouvant éluder l'arrêt du Destin accompli, elle chercha quelque consolation en changeant son

amant en une fleur que l'on appelle anémone.

On représente ordinairement Vénus en la compagnie des Grâces ou de l'Amour, ou sur un char traîné par des cygnes ou par des colombes. Ces derniers oiseaux lui furent spécialement consacrés au sujet d'une petite aventure. La déesse un jour s'amusait à cueillir des fleurs dans un bocage : l'Amour se vanta d'être plus habile qu'elle ; et, allant avec rapidité d'une fleur à l'autre, à l'aide de ses ailes, il l'eût sans doute emporté, si une nymphe, appelée *Péristère*, n'eût aidé Vénus. L'Amour, fâché d'être vaincu, changea la nymphe en colombe.

La principale parure de Vénus était une ceinture qui avait la vertu de lui donner encore de nouveaux attraits. Junon, une fois, la lui emprunta pour paraître plus belle aux yeux de son époux.

On adorait Vénus principalement dans l'île de Chypre, à Amathonte, à Paphos, à Idalie, à Cythère.

CUPIDON ou L'AMOUR.

Cupidon ou l'Amour était fils de Vénus et de Mars. On ne le peint jamais que sous la

figure d'un enfant plein de grâce et de malice : il tient un arc à la main, et porte un carquois sur les épaules; ses petites ailes sont couleur d'azur, de pourpre et d'or. Les Ris, les Jeux, les Plaisirs et les Attraits sont représentés de même que lui sous la figure de petits Amours ailés.

Cupidon ne faisait que de naître, et l'on prévoyait déjà qu'il serait le plus malin des dieux. Jupiter voulut obliger Vénus à s'en défaire; mais, pour le dérober au courroux du souverain de l'Olympe, la déesse le cacha dans les bois, où il suça le lait des bêtes féroces. Aussitôt qu'il put manier l'arc, il s'en fit un de frêne, et prit des branches de cyprès pour faire des flèches. Il s'essaya à tirer sur les animaux, pour atteindre plus sûrement le cœur des hommes. Il aima *Psyché*, et la fit transporter par Zéphire dans un lieu de délices, où elle demeura long-temps avec lui sans le connaître. Vénus, désolée de voir son fils soumis à cette belle, la persécuta avec tant d'acharnement, que la pauvre Psyché en mourut. Mais Jupiter, en faveur de Cupidon, lui rendit la vie, et la donna pour épouse au fils de Vénus. Ils eurent de leur mariage la *Volupté*. On représente Psyché comme une jeune fille

Pag. 69.



Vénus et Vulcain.

pleine d'ingénuité, et avec des ailes de papillon.

VULCAIN,

DIEU DU FEU.

Nous avons dit que Vulcain vint au monde si laid, que Jupiter le jeta d'un coup de pied hors de l'Olympe. Le petit dieu roula longtemps dans les airs, et se serait immanquablement tué, sans le secours des habitans de Lemnos, qui le reçurent entre leurs bras. Il se cassa cependant la cuisse, et demeura boiteux. Comme il était inventif, ingénieux, il prit un état où il pouvait exercer ce rare talent; il se fit *forgeron*, et s'établit dans l'île de Lemnos, dans celle de Liparos, et, disent quelques poëtes, sous le mont Etna. Il avait pour compagnons de ses travaux, les *Cyclopes*, espèce de géans, enfans de la Terre, qui n'avaient qu'un œil au milieu du front. Les principaux étaient *Brontès*, *Stéropès* et *Pyracmon*. Vulcain fit sortir de ses forges une quantité de chefs-d'œuvre qui faisaient l'admiration des dieux et des hommes. C'était lui qui fabriquait les foudres de Jupiter et les traits de l'Amour. A la prière de Thétis, il fit des armes pour Achille. Vénus, son épouse, vint aussi le sup-

plier d'en faire pour Énée, son fils. Vulcain enfin était le dieu du *feu*, et l'on a coutume de le représenter avec une figure peu avantageuse, une jambe moins longue que l'autre, et tenant un marteau à la main. Il est souvent assis devant son enclume.

Malgré son sale métier, il avait dans l'Olympe un emploi qui, au contraire, exige beaucoup de propreté : il était chargé de verser le nectar aux dieux. Il est vrai que la mauvaise grâce avec laquelle il s'acquittait de ses fonctions fit qu'on lui retira son titre d'échanson pour le donner à Hébé. Cette jeune et jolie déesse, étant tombée en présence des dieux, abandonna son emploi, dont Jupiter alors revêtit son cher Ganymède.

MINERVE,

DÉESSE DE LA SAGESSE.

La naissance de Minerve est toute particulière. Jupiter, après la guerre des Tytans, épousa Métys; mais ayant appris d'Uranus qu'elle allait mettre au monde une fille d'une sagesse consommée, et un fils à qui les destinées réservaient l'empire du monde, il la dévora. Quelque temps après il éprouva un vio-

lent mal de tête, et eut recours à Vulcain, qui, d'un coup de hache, lui fendit le cerveau, d'où sur-le-champ sortit Minerve, déjà grande et tout armée. La déesse vit à peine le jour, qu'elle se mit à exécuter une danse qu'on nomme *la pyrique;* ce qui était s'annoncer beaucoup trop gaiement pour une divinité qui, tout le reste de sa vie, devait avoir l'air le plus grave.

Minerve eut ses aventures comme les autres déesses, et fut également jalouse de ses droits. Elle ne put pardonner à *Arachné*, fille d'Idimon, de la ville de Colophon, de broder aussi bien qu'elle; la sage déesse donna, de dépit, plusieurs coups de navette sur la tête de sa rivale. Désespérée de cet affront, la pauvre Arachné fut se pendre; mais, par pitié, les dieux la soutinrent en l'air, et la changèrent en araignée.

Son différend avec *Tirésias* fut aussi promptement terminé; comme il avait eu la témérité de la regarder pendant qu'elle se baignait, elle le priva de la vue.

Elle disputa avec Neptune le droit de donner à la ville d'Athènes le nom qu'elle devait porter. Les dieux décidèrent que celui des deux qui produirait la chose la plus utile à

la nouvelle ville aurait ce droit. Neptune frappa la terre de son trident, et il en sortit un cheval; Minerve fit croître l'olivier, et remporta la victoire. Depuis lors, cet arbre, symbole de la paix, lui fût consacré.

Minerve s'appelait encore *Pallas*. Sous le premier nom, elle était regardée comme la déesse de la sagesse, et présidait aux sciences, aux arts et à la paix; sous celui de Pallas, elle présidait à la guerre et protégeait les héros. On la représentait comme une femme d'une taille haute et noble; sa figure est belle et fière en même temps; elle a sur la tête un casque surmonté d'un hibou, son oiseau favori; à la main une pique, et au bras la fameuse *égide*. C'était un bouclier couvert de la peau d'un monstre, enfant de la Terre, et nommé *Egie*, qu'elle tua dans la guerre des géans. Elle avait fait graver sur ce bouclier la terrible tête de Méduse, qui avait pour cheveux des serpens. Quelques auteurs disent que l'*égide* était faite de la peau de la chèvre Amalthée, et que Jupiter l'avait donnée en présent à Minerve. On peut choisir entre ces deux versions.

Pag. 73



Minerve et Mars.

MARS,

DIEU DE LA GUERRE.

Junon, piquée de ce que Jupiter avait donné le jour à Minerve sans sa participation, voulut de son côté créer un dieu sans le secours de Jupiter. Dans ce dessein, elle consulta Flore, qui lui indiqua une fleur que Junon n'eut besoin que de toucher pour concevoir *Mars*. C'était là une origine bien riante pour un dieu aussi terrible que celui de la guerre. Cette fable vient des poëtes latins; les poëtes grecs donnent Mars, qu'ils nomment dans leur langue *Arès*, pour le fils de Jupiter et de Junon.

On représente Mars armé de pied en cap, et ayant près de lui un coq, symbole de la vigilance. Son char d'acier est conduit par *Bellone*, aussi déesse de la guerre; ses chevaux, nés de Borée et d'Érynnis, se nomment la Terreur et la Crainte; sur sa cuirasse sont peints plusieurs monstres; les figures de la Fureur et de la Colère ornent son casque; la Renommée le précède au loin, et la Terreur marche devant lui. Voici comment le peint un de nos poëtes :

Loin de lui la farouche Terreur,
D'un bras sanglant, d'une voix menaçante;

Chasse la Peur et la froide Epouvante.
Plus près du dieu l'intrépide Valeur,
Le glaive haut, l'œil fier, l'ame rassise,
Porte en tous lieux la mort qu'elle méprise;
Du char d'acier, chef-d'œuvre de Vulcain,
L'Activité tient les rênes en main;
Fiers tourbillons, ses chevaux indomptables
Sèment au loin des feux inévitables.
Ce dieu terrible, environné d'éclairs,
Brise, en passant, les sceptres, les couronnes,
Frappe les rois écrasés sous leurs trônes,
Lance la foudre, ébranle l'univers,
Et fait trembler la terre en peuplant les enfers.

DE LA NOUE.

MERCURE,

DIEU DU COMMERCE, ET MESSAGER DE L'OLYMPE.

Atlas, fils de Jupiter et de Clymène, eut sept filles, qu'on nommait les *Atlantides*. *Maïa*, qui était l'aînée, fut aimée de Jupiter, et donna le jour à Mercure. Il naquit le matin ; à midi il avait inventé la lyre, et le soir il avait déjà volé le sceptre de Jupiter, le marteau de Vulcain, le trident de Neptune, les flèches d'Apollon et la ceinture de Vénus. Il annonçait des dispositions pour l'escroquerie; aussi, parmi ses nombreux attributs, distingue-t-on celui de dieu des filous, des voleurs. Il n'était pas

encore très-âgé, lorsqu'il vola quelques bêtes du troupeau qu'Apollon gardait pour le roi Admète; il les conduisit dans les bois. Un berger, nommé *Battus*, fut le seul qui vit le larcin. Mercure, craignant qu'il ne le décelât, lui donna la plus belle des vaches qu'il avait prises; mais, ne se fiant pas trop à lui, il feignit de se retirer, et reparut sous une autre forme. Il lui offrit une vache et un bœuf, s'il voulait découvrir en quel lieu le larcin avait été caché. Battus, tenté par le gain, révéla ce qu'il savait; alors Mercure se fit connaître, et le métamorphosa en *pierre de touche*, pierre qui découvre de quelle nature est le métal qu'on lui fait toucher.

Mercure fut un des amans favorisés de Vénus; il en eut un fils qu'on nomma *Hermaphrodite*, des noms grecs de ses père et mère, *Hermès* et *Aphrodite*. Ce fils de Mercure eut un sort assez singulier : une nymphe, nommée *Salmacis*, le voyant qui se baignait dans une fontaine à elle consacrée, conçut pour lui une violente passion; et, s'élançant sur lui, elle l'embrassa étroitement, et supplia les dieux que leurs corps fussent réunis : elle fut exaucée, et l'on appela, depuis, ce couple *Androgyne*, c'est-à-dire *homme-femme*.

Mercure était le plus occupé des dieux; c'était le confident de tous les autres, de Jupiter en particulier, et le messager de l'Olympe; il s'entremettait de toutes les affaires, conduisait les intrigues, se mêlait de la guerre et de la paix; présidait aux jeux, aux assemblées, écoutait les harangues publiques, et y répondait: c'était le dieu de l'éloquence, du commerce, et, comme nous l'avons dit, des voleurs. On le rencontrait partout, au ciel, sur la terre et dans les enfers: aussi, pour suffire à tant de courses, il avait des ailes à la tête et aux pieds. Comme négociateur des affaires, il tient en main un *caducée*, c'est-à-dire une baguette autour de laquelle sont deux serpens entrelacés; comme protecteur du commerce, il porte en outre une bourse: quand on veut désigner l'emploi qu'il avait de conduire les ombres des morts aux enfers, on ne lui donne qu'une simple baguette.

BACCHUS,

DIEU DU VIN.

Bacchus est fils de Jupiter et de *Sémélé*, fille de Cadmus.

Junon, toujours fidèle à son plan de persé-



Mercure et Bacchus.

cution contre ses rivales, se rendit, sous les traits de la vieille *Béroé*, nourrice de Sémélé, auprès de cette princesse, dans le temps qu'elle était enceinte, et jeta dans ses esprits des soupçons sur la nature de son amant. « Il se donne pour Jupiter, dit-elle; et pourquoi ne paraît-il jamais devant vous que comme un mortel? S'il ne vous trompe point, s'il est en effet le souverain des dieux, qu'il se prétente tel qu'on le voit dans l'Olympe, avec toute la gloire dont il est revêtu quand il se rend auprès de Junon. » Ce discours perfide produisit son effet. Sémélé a conçu des soupçons, et, pour les dissiper, elle demande une grâce à son amant, et le fait jurer par le Styx qu'il la lui accordera ; ensuite elle exige qu'il vienne la visiter avec tout l'appareil céleste. Jupiter trembla pour Sémélé à cette proposition ; mais n'ayant pu la faire changer de résolution, il fut contraint d'accomplir son serment. Il remonta au ciel, et en descendit décoré de tous ses rayons et armé de la foudre. A son approche tout s'embrasa, et Sémélé elle-même fut dévorée par les flammes. Mercure, qui accompagnait le maître des dieux, eut le temps de sauver le petit Bacchus, qui était encore dans le sein de sa mère; mais comme le terme

qui devait l'amener au jour n'était pas encore arrivé, Jupiter ouvrit sa cuisse, et y plaça l'enfant. Lorsqu'il l'en eut retiré, il le remit à Mercure, qui le porta à *Nysus*. On l'éleva dans les antres du mont *Nisa* en Arabie. Les filles d'Atlas, et Silène, vieux satyre qui aimait beaucoup le vin, eurent soin de son enfance. Il leur en témoigna dans la suite sa reconnaissance, en changeant les filles d'Atlas en étoiles, nommées *Hyades*, de son surnom *Hyès*, et en gardant près de lui le joyeux Silène, qui le suivit sur un âne, où il avait quelquefois bien de la peine à se tenir, tant il était ivre.

Bacchus n'était pas encore sorti de l'enfance quand il signala sa puissance. Comme il jouait un jour sur le rivage de la mer, des pirates tyrrhéniens se saisirent de lui, le lièrent et l'emmenèrent, dans l'espoir de le vendre fort cher, chez les Egyptiens ou chez les Hyperboréens. Mais ils l'avaient à peine posé dans leur vaisseau, que ses liens tombèrent d'eux-mêmes. Ce prodige ne frappa point les pirates; le pilote seul, nommé *Acétès* ou *Médéides*, reconnut dans l'enfant un dieu qu'il fallait redouter : il conseilla de le remettre en liberté. Le capitaine, se moquant de ses avis, fit

lever l'ancre. Aussitôt un nouveau prodige s'opéra : le vin coula sur le navire, une vigne et un lierre l'entourèrent, et Bacchus lui-même parut sous la forme d'un lion terrible. Au milieu du vaisseau s'éleva un ours furieux qui fut s'arrêter devant le pilote. Le capitaine et les nautonniers, épouvantés, se jetèrent dans la mer, et furent changés en dauphins. Acétès seul eut un sort plus heureux.

Bacchus combattit avec courage dans la guerre des géans ; et ensuite, descendu sur la terre, il fit la conquête de l'Inde. Tout ce qui composait son armée, hommes et femmes, était armés de *thyrses*, c'est-à-dire de flèches environnées de pampre et de lierre qui en cachaient la pointe. On nomme souvent Bacchus, à cause de cette conquête, le *vainqueur de l'Inde* ou *du Gange*, fleuve qui traverse cette contrée.

Il était dangereux d'irriter ce dieu, et il tira de Penthée, de Lycurgue et des Minéides, une vengeance éclatante.

Comme *Penthée*, roi de Thèbes, empêchait ses sujets de célébrer les fêtes de Bacchus, ce dieu inspira à la mère de ce prince et aux Ménades un mouvement de fureur dans lequel elles le déchirèrent cruellement sans le reconnaître.

Lycurgue, roi de Thrace, qui avait osé se déclarer ennemi de ce dieu, se coupa les jambes en voulant détruire les vignes qui étaient dans ses états.

Les filles de *Minée*, ou les *Minéides*, affectèrent par mépris de travailler à la tapisserie, qui était leur occupation ordinaire, le jour destiné aux fêtes de Bacchus. Ce dieu, pour se venger, les changea en chauves-souris, et leur ouvrage en lierre.

On représente ordinairement Bacchus sous la figure d'un beau jeune homme sans barbe, ayant les cheveux blonds, bouclés, et couronnés de lierre ou de pampre. Il tient le thyrse d'une main, et de l'autre des grappes de raisin, ou un vase à boire. Ses épaules sont couvertes d'une peau de panthère. On le voit quelquefois assis sur un tonneau, et traîné par deux tigres.

NEPTUNE,

DIEU DES EAUX.

Neptune, fils de Saturne et de Cybèle, eut, comme nous l'avons dit, l'empire des eaux dans le partage du monde. C'était principalement sur les mers qu'il faisait sentir sa puis-



Neptune et Pluton.

sance. Il était le souverain de toutes les divinités des eaux. C'est sur les ondes mêmes que l'on a coutume de le représenter. Il est debout sur un char formé d'un large coquillage, et traîné par des chevaux marins : il tient en sa main le trident, avec lequel il commande aux flots de se soulever ou de rentrer dans le calme, et ordonne aux vents de parcourir la terre, ou de se renfermer dans leurs antres. Sa cour, formée de Tritons, qui font résonner l'air du son qu'ils tirent de leurs conques, et de dieux marins, l'environne, et suit en nageant son char, qui vole sur les eaux.

Nous avons déjà vu les principales aventures de Neptune ; il en eut plusieurs autres encore, mais il est assez inutile de les rapporter.

Devenu amoureux d'*Amphitrite*, fille de l'Océan et de Doris, et déesse des mers, il voulut en faire son épouse ; mais la déesse ne se fût point décidée en sa faveur, si un dauphin, qui s'entremit de cette affaire, ne lui eût apporté d'excellentes raisons. Pour le récompenser, Neptune plaça ce dauphin parmi les astres. Amphitrite et Neptune eurent *Triton*, qui habita au milieu des mers, dans le palais de son père et de sa mère.

PLUTON,

DIEU DES ENFERS.

Pluton, fils de Saturne et de Cybèle, et frère de Jupiter et de Neptune, eut en partage l'empire des morts, et établit son séjour aux enfers, qui étaient dans les entrailles de la terre. On le représente assis sur un trône d'ébène, tenant d'une main un sceptre à deux pointes, et de l'autre des clefs, pour marquer qu'on ne sortait plus de son empire une fois qu'on y était entré. Cerbère, ou le chien à trois têtes, était placé à ses pieds.

Nous avons vu comment il enleva la fille de Cérès, Proserpine, pour en faire son épouse. Ce dieu n'était pas beau ; sa demeure n'était pas riante non plus, et il eût difficilement trouvé une déesse qui, de son plein gré, eût associé son sort au sien.

Description des Enfers.

On regardait les enfers comme d'immenses lieux souterrains, éclairés par une lumière différente de celle qui brille sous la voûte des cieux. L'Averne était une des principales entrées par où l'on pouvait y pénétrer. A la

porte des enfers était une multitude d'êtres malfaisans, parmi lesquels on remarquait les Maladies, la Vieillesse, la Mort, la Peur, la Faim, la Guerre, la Discorde, etc.; mais ce n'était que de vains fantômes, et non des figures réelles.

Après ces monstres fantastiques, on trouvait l'*Achéron*, fleuve vaste et bourbeux, qui déchargeait son limon dans l'étang du *Cocyte*, après avoir entouré l'empire de Pluton. Il fallait nécessairement le traverser. Dès que Mercure, armé de sa baguette, avait amené les ombres nouvelles sur le bord de ce fleuve, *Caron*, fils de l'Erèbe et de la Nuit, les recevait dans sa barque moyennant une petite pièce de monnaie, et les conduisait au rivage opposé. Ce sévère nautonnier ne passait que les ombres de ceux qui avaient reçu les honneurs de la sépulture; il éloignait à coups de rames les autres, qui s'empressaient vainement sur le rivage. Son air hideux aurait suffi pour leur inspirer de la terreur : sa barbe était blanche et hérissée, ses yeux vifs et perçans : il était vieux, mais sa vieillesse était verte et vigoureuse. Il n'avait pour vêtement qu'une pièce d'étoffe sale, nouée sur une de ses épaules.

Sur l'autre rive de l'Achéron on trouvait *Cerbère*, chien énorme, qui avait trois têtes et trois gueules effrayantes; il habitait un antre, et veillait éternellement pour empêcher les ombres de sortir.

Les enfers étaient divisés en deux parties, le Tartare et les Champs-Elysées. Cinq fleuves y coulaient; savoir : l'*Achéron*, dont nous avons déjà parlé; le *Styx*, dont les ondes entouraient neuf fois ces lieux, et par lesquelles les dieux eux-mêmes ne pouvaient jurer vainement; le *Cocyte*, qui n'était formé que de larmes; le *Phlégéton*, qui, au lieu d'eau, roulait des flammes; et le *Léthé*, ou le fleuve d'*Oubli*, dont les eaux faisaient perdre la mémoire du passé.

Les *Champs-Elysées* étaient le séjour des ombres des héros et des justes. Elles s'y promenaient paisiblement dans des bosquets de toute beauté, s'ébattaient à mille jeux dans de vastes prairies, et jouissaient d'un bonheur que rien ne pouvait interrompre.

Le séjour du Ténare était bien différent; c'était là qu'on retenait les ombres des criminels, et qu'on les soumettait à une multitude de châtimens.

Cette séparation des ombres justes et des

ombres criminelles apprend que toutes étaient jugées à leur arrivée aux enfers. On les conduisait, au sortir de la barque, devant les trois juges, *Minos*, *Éaque* et *Rhadamante*, qui demeuraient continuellement assis à leur tribunal, et tenaient, pour marque de leur dignité, une baguette à la main.

Les *Furies* attendaient les ombres condamnées, pour les livrer aux supplices qui leur étaient infligés. Ces terribles exécutrices des arrêts des juges infernaux étaient au nombre de trois, et s'appelaient *Tysiphone*, *Mégère* et *Alecton*, mots qui signifient *rage*, *carnage* et *envie*. On les nommait aussi *Euménides* (*douces*), mais par antiphrase, pour exprimer le contraire. Leur aspect avait de quoi effrayer les plus intrépides ; elles étaient maigres, décharnées, ayant les mamelles pendantes et la figure pleine de férocité : leur coiffure était composée de couleuvres : elles tenaient d'une main une torche ardente, et de l'autre un fouet de serpens dont elles frappaient les ombres qui leur étaient remises.

Il y avait dans le Ténare différentes sortes de supplices. *Sysiphe*, qui pendant sa vie avait rempli la Grèce de ses brigandages, était condamné à rouler continuellement une énorme

pierre au haut d'une montagne, d'où, entraînée par son propre poids, elle retombait aussitôt.

Phlégias, qui avait brûlé le temple d'Apollon, était assis sous un rocher qui paraissait toujours prêt à l'écraser.

Le géant *Titye*, qui avait voulu attenter à l'honneur de Latone, sentait un vautour déchirer et dévorer continuellement ses entrailles, qui se renouvelaient à mesure.

Ixion était attaché à une roue qui ne cessait de tourner. Il avait osé aspirer à la possession de Junon; et Jupiter, pour se convaincre de son crime, lui avait livré une figure fantastique, formée avec des nuages, et qui ressemblait parfaitement à la déesse.

Tantale, ce roi cruel, qui, pour éprouver la divinité des dieux, leur servit son fils dans un festin, éprouve continuellement la soif et la faim, quoiqu'un arbre chargé de fruits ombrage sa tête, et qu'il soit jusqu'au menton plongé dans les eaux; quand il veut boire, les ondes fuient ses lèvres à mesure qu'il se baisse pour les atteindre; s'il lève la main pour cueillir un fruit, la branche se lève de même : supplice cruel, mais proportionné au crime.

Les *Danaïdes*, à qui, on avait promis le

repos quand elles auraient rempli d'eau un tonneau, s'empressaient de puiser et de vider; mais le tonneau n'avait point de fond, et la peine ne trouvait point de fin. Leur histoire demande quelque détail. Elles étaient au nombre de cinquante. Danaüs, roi d'Argos, leur père, les avait promises en mariage aux cinquante fils de son frère *Egyptus*, roi d'Égypte; mais en faisant cette promesse, il avait conçu un dessein horrible : comme l'oracle lui avait révélé qu'un des fils de son frère le détrônerait, il donna à chacune de ses filles un poignard, et leur ordonna de tuer leur époux pendant la première nuit de leurs noces. *Hypermnestre* seule n'obéit point; elle aimait *Lyncée*, son époux; elle le sauva, et ce fut lui qui accomplit l'oracle en détrônant Danaüs pour venger ses frères.

DIVINITÉS
DU SECOND ORDRE.

Les grands Dieux, ceux dont nous venons de lire l'histoire, se partageaient la nature réelle et la nature imaginée. Leur puissance était plus ou moins grande. Ils auraient sans doute pu suffire au gouvernement de l'univers; mais les aveugles humains, qui ne pouvaient concevoir des divinités qu'avec toutes les passions et presque la faiblesse des hommes, crurent qu'il était nécessaire de reconnaître encore des dieux secondaires pour s'occuper des détails qui devaient échapper aux grands dieux. En conséquence, ils reconnurent autant de dieux que leur imagination exaltée s'avisait d'en créer, ou que leurs besoins exigeaient de secours.



Pan et Chiron.

DIVINITÉS DES CHAMPS.

PAN.

Pan est le premier des dieux champêtres ; c'est surtout celui des bergers. Sa personne n'a rien de fort attrayant, et il devait être plus propre à effrayer les bergères qu'à attirer leurs adorations. On le représente moitié homme et moitié bouc, c'est-à-dire, qu'il avait des cornes à la tête, une face humaine, des cuisses velues, et des pieds de chèvre. La flûte, composée de plusieurs tuyaux, qu'il tient à la main, rappelle un des principaux événemens de sa vie. Ce dieu aima une des nymphes de Diane, appelée *Syrinx;* et comme elle ne voulait point l'écouter, il tenta d'employer la force; la nymphe se mit à fuir, et, vivement poursuivie, se réfugia dans les roseaux du fleuve *Ladon*, son père. Pan allait la saisir, elle implora le dieu son père, qui la mit à couvert des attentats de son persécuteur, en la changeant en roseau. Pour se consoler de sa perte, Pan imagina de couper quelques-uns de ses tuyaux, de les coller ensemble avec de la cire, et d'en faire un instrument qu'il appela *Syrinx*, du nom même de la nymphe.

On couronnait Pan de feuilles de pin, et c'était encore par suite d'une de ses aventures. Il avait aimé la nymphe *Pithys*, qu'aimait aussi Borée, mais inutilement. Ce dernier, apprenant le bonheur de son rival, enleva dans un tourbillon et précipita du haut d'un rocher la malheureuse Pithys, qui perdit aussitôt la vie. Les dieux, touchés de son triste sort, la métamorphosèrent en *pin*, arbre qui depuis fut consacré à Pan. C'était sous son ombrage qu'on plaçait ordinairement la statue de ce dieu.

FAUNE.

Faune, fils de *Picus*, roi des Latins, était aussi le dieu des bergers, et représenté sous la même forme que Pan. Picus, son père, n'ayant pas voulu répondre à la passion de Ciroé, fut changé en pivert.

SATYRES ET FAUNES.

On les représente les uns et les autres avec des cornes et des pieds de bouc, comme Faune et Pan.

SILÈNE.

Silène, fils d'une nymphe, avait été le nourricier de Bacchus, et passa sa vie à

s'enivrer; mais il avait le vin agréable. Bacchus l'aimait beaucoup, et l'emmena avec lui dans l'Inde. Un jour que le bonhomme voyageait dans la Lydie, il descendit de son âne, s'arrêta auprès d'une fontaine, et s'y endormit. Midas, qui le sut, et qui voulait le posséder un instant à sa cour, fit, pendant son sommeil, remplir la fontaine de vin, en place de l'eau qu'elle contenait. A son réveil, le joyeux vieillard, émerveillé de ce prodige, voulut en témoigner sa reconnaissance à sa manière, et s'enivra, suivant sa louable coutume. Midas le fit alors transporter à son palais, et le traita si bien, que Silène, revenu auprès de Bacchus, ne tarissait pas sur les louanges de ce roi. Bacchus, pour récompenser Midas du bon traitement qu'il avait fait à son cher Silène, lui dit de demander tout ce qu'il voudrait. Midas crut qu'il n'avait à demander rien de mieux que le pouvoir de convertir en or tout ce qu'il toucherait. Sa demande lui fut accordée; mais il s'aperçut bientôt qu'il n'avait obtenu qu'un don des plus funestes : quand il voulut manger, le mets qu'il porta à sa bouche se trouva sous ses dents changé en or. Il serait mort de faim au milieu de ses trésors, si Bacchus, qu'il implora de nouveau, ne lui eût conseillé d'aller

laver ses mains dans le Pactole, où elles perdirent la propriété qu'elles avaient reçue. C'est depuis cette époque que ce fleuve charrie de l'or avec ses ondes.

De retour de ses voyages, Silène se fixa dans l'Arcadie, s'y enivra régulièrement chaque jour, et se fit, par son heureux caractère, très aimer des jeunes bergers et des bergères. Il leur chantait des chansons. Un jour, deux nymphes et un berger le surprirent au fond d'une grotte où il s'était endormi; depuis long-temps il leur promettait des vers, et ne s'acquittait pas de sa promesse. Ils le lièrent avec des guirlandes : une des nymphes lui rougit même les tempes avec une mûre. Silène, en s'éveillant, sourit de se voir entre leurs mains; il leur demanda sa liberté, mais il ne l'obtint qu'après avoir dégagé sa parole.

SYLVAIN.

C'est un dieu des forêts que l'on confond quelquefois avec Pan, parce qu'il est représenté de la même manière. Les Satyres, les Faunes, les Sylvains se ressemblent entièrement.

LES CENTAURES.

Les Centaures étaient des monstres demi hommes et demi chevaux; la partie supérieure, jusqu'à l'origine des cuisses, appartenait à l'homme; le reste avait la forme du cheval. Ils habitaient la Thessalie. On prétend qu'on a imaginé ces êtres fabuleux pour désigner les premiers hommes qui domptèrent le cheval.

CHIRON.

Chiron, fils de Saturne et de *Philyre*, nymphe de l'Océan, était le plus sage et le plus instruit des Centaures. Il eut plusieurs disciples célèbres, parmi lesquels on distingue Esculape, Jason, Castor, Pollux et Achille. Il jouait parfaitement de la harpe, tirait très-bien de l'arc, connaissait les propriétés des simples, et savait la médecine. Comme fils de Saturne, il était immortel; mais ayant laissé tomber sur un de ses pieds une des flèches empoisonnées d'Hercule, il éprouva une douleur si cruelle, qu'il demanda aux dieux de pouvoir mourir; il fut exaucé, et, après sa mort, il occupa dans le zodiaque une place sous le nom de Sagittaire. *Ocyroé*, sa fille, instruite dans les sciences qu'il avait possé-

dées, savait encore prédire l'avenir; elle voulut annoncer les destins d'Esculape, et en fut punie en perdant sa forme; elle devint une jeune cavale.

PALÈS.

Palès est la déesse des pâturages, des bergers et des troupeaux. C'est une divinité romaine; les Grecs ne l'ont point connue.

FLORE.

Flore prit, comme Palès, naissance chez les Romains; elle était aussi inconnue aux Grecs. C'était la déesse des fleurs, et on lui donnait Zéphyre pour amant ou pour époux.

VERTUMNE ET POMONE.

Vertumne était le dieu de l'automne; il aima *Pomone*, la déesse des fruits, et n'en obtint aucun retour dans les commencemens. Comme il avait le pouvoir de prendre à son gré différentes figures, il vint auprès d'elle sous les traits d'une vieille femme, lui persuada qu'elle devait aimer se découvrit ensuite, gagna son cœur, et l'épousa. Lorsqu'ils furent dans un âge avancé, ils se rajeunirent, et ne

manquèrent jamais à la foi qu'ils s'étaient mutuellement promise.

On représentait Vertumne sous la figure d'un jeune homme couronné de diverses plantes, portant dans la main gauche des fruits, et dans la droite une corne d'abondance.

Une jeune fille, armée d'une serpe, et tenant un rameau chargé de fruits, figurait Pomone.

TERME.

Le dieu Terme, dont la statue n'était qu'une pierre ou un tronc d'arbre, veillait aux limites des biens ruraux.

Terme, qui que tu sois, ou de bois ou de pierre,
Tu n'es pas moins un dieu que le dieu du tonnerre :
Garde que mon voisin ne me dérobe rien !
Mais dans ton poste inébranlable,
Si son avide soc empiétait sur mon bien,
Crie aussitôt comme un beau diable :
Alte-là, mon voisin, voisin infatigable !
C'est là ton champ, et c'est ici le mien.

PRIAPE.

La statue de Priape se plaçait dans les jardins pour servir d'épouvantail : c'est dire assez que le dieu n'était pas beau ; il avait la figure d'un satyre. Cette statue ne présentait

que le haut du corps; le bas n'était que le reste du tronc d'arbre ou de la pierre qui avait servi à le former. Quelquefois on lui mettait une faucille à la main.

Ce dieu, quelque laid qu'il fût, était cependant le fils de Vénus et le frère de l'Amour. Junon, qui détestait Vénus, trouva le moyen, par ses enchantemens, de rendre monstrueux et tout contrefait le fils que cette déesse portait dans son sein; il eut en outre les inclinations si vicieuses, qu'on en fit le dieu du libertinage. On lui consacra l'âne.

LES FLEUVES.

Les fleuves, ou plutôt les génies qui veillent à la source et au cours des fleuves, étaient aussi des dieux. On les représentait comme des vieillards, ayant la chevelure et la barbe mouillées, et quelquefois même, au lieu de barbe et de chevelure, ayant des roseaux fort menus. Ils sont assis par terre, et s'appuient sur une urne renversée, d'où l'eau s'échappe en abondance : c'est la source du fleuve confié à leur surveillance. Souvent on leur donne des cornes de taureau, quelquefois la tête tout entière.

LES NYMPHES.

Nérée et *Doris*, enfans de l'Océan et de *Téthys*, donnèrent le jour à un grand nombre de filles, connues sous le nom général de *Nymphes*. Leurs attributs leur faisaient ensuite donner des noms particuliers. On nommait *Dryades* et *Hamadryades* celles qui présidaient aux forêts; *Napées*, celles des prairies et des bocages; *Naïades*, les nymphes qui veillaient aux sources des fleuves et des fontaines; *Oréades*, les nymphes des montagnes : celles qui commandaient sur les flots de la mer furent appelées *Néréides*, du nom de leur père.

ÉCHO.

Écho, fille de l'Air et de la Terre, était une nymphe qui se cachait dans les bois, les rochers et les montagnes, et répétait les dernières syllabes des phrases que l'on venait de dire. Elle habitait les bords du Céphyse. Elle avait eu la faculté de parler comme tout le monde; mais elle en avait abusé en faisant mille contes à Junon, pendant que Jupiter entreprenait quelque nouvelle aventure galante : la déesse,

qui s'aperçut de son intention perfide, la condamna à ne pouvoir répéter que les derniers mots de la conversation des autres.

Elle était réduite à cet état quand elle vit le beau Narcisse, fils du fleuve Céphyse et de la nymphe Liriope. Toutes les nymphes l'aimaient sans pouvoir le rendre sensible : Écho ne fut pas plus heureuse, et elle en eut tant de douleur, qu'elle se retira dans les lieux les plus solitaires, et y fut changée en rocher. Sa voix seule survécut pour répéter encore les derniers sons des discours de ceux qui l'interrogeaient.

NARCISSE.

Narcisse passait sa vie à la chasse. Un jour qu'il se reposait sur le bord d'une fontaine, il aperçut sa figure dans l'onde transparente, et fut si frappé de sa beauté, qu'il en devint amoureux; mais c'était en vain qu'il essayait d'atteindre à l'objet de ses vœux ; le cristal des eaux ne lui offrait qu'une vaine image. Il ne voulut cependant jamais la quitter; il se laissa mourir sur le bord de cette fontaine, et y fut métamorphosé en une fleur qui a conservé son nom.

DIVINITÉS DES MERS.

L'OCÉAN ET TÉTHYS.

Après Neptune, le plus grand dieu des eaux était l'*Océan*, fils d'Uranus et de Titéa ou la Terre. Il épousa *Téthys*, sa sœur, et en eut Nérée et Doris, qui se marièrent ensemble. Ceux-ci eurent, comme nous l'avons dit, les Nymphes et les Néréides. Parmi ces dernières il faut remarquer *Thétis*, qu'on ne doit pas confondre avec *Téthys*, sa mère. Jupiter en devint amoureux; mais ayant appris du Destin qu'elle donnerait le jour à un fils qui effacerait la gloire de son père, il la maria à Pélée, qui en eut Achille, le plus célèbre des héros de l'antiquité fabuleuse.

TRITON.

Triton, fils de Neptune et de la nymphe Solacia, d'autres disent d'Amphitrite, avait la figure d'un homme jusqu'à la ceinture, et le reste du corps terminé par une double queue de poisson. Son emploi était de sonner dans une conque devant le char de Neptune. Ses enfans s'appelaient, comme lui, Tritons.

PROTÉE.

Protée, fils de l'Océan et de Téthys, était le pasteur des troupeaux de Neptune. Ces troupeaux étaient composés de phoques et d'autres monstres marins. Protée avait le talent très-précieux de lire dans l'avenir; mais on avait toutes les peines du monde à lui arracher quelque réponse sur les événemens futurs; il fallait lui faire violence, et il échappait à chaque moment en prenant une nouvelle figure.

Virgile a peint ce dieu dans le quatrième livre de ses Géorgiques. *Aristée*, ayant perdu ses abeilles, fut trouver Cyrène sa mère, qui lui parla ainsi :

Protée, ô mon cher fils, peut seul finir tes maux.
C'est lui que nous voyons, sur ces mers qu'il habite,
Atteler à son char les monstres d'Amphitrite.
Pallène est sa patrie; et dans ce même jour
Vers ces bords fortunés il hâte son retour.
Les nymphes, les tritons, tous, jusqu'au vieux Nérée,
Respectent de ce dieu la science sacrée.
Ses regards pénétrans, son vaste souvenir,
Embrassent le présent, le passé, l'avenir;
Précieuse faveur du dieu puissant des ondes,
Dont il paît les troupeaux dans les plaines profondes.
Par lui tu connaîtras d'où naissent tes revers;

Mais il faut qu'on l'y force en le chargeant de fers.
On a beau l'implorer ; son cœur, sourd à la plainte,
Résiste à la prière et cède à la contrainte.

. . . .

Je guiderai tes pas vers une grotte sombre
Où sommeille ce dieu sorti du sein des flots.
Là, tu le surprendras dans les bras du repos.
Mais à peine on l'attaque, il fuit, il prend la forme
D'un tigre furieux, d'un sanglier énorme;
Serpent, il s'entrelace ; et lion, il rugit ;
C'est un feu qui pétille, un torrent qui mugit ;
Mais plus il t'éblouit par mille formes vaines,
Plus il faut resserrer l'étreinte de ses chaînes,
Redoubler tes assauts, épuiser ses secrets,
Et forcer ton captif à reprendre ses traits.

Traduct. de DELILLE.

PORTUMNUS ou MÉLICERTE.

Portumnus, ou le dieu qui veillait aux ports, s'appelait *Mélicerte* dans son enfance. *Ino*, sa mère, fille de Cadmus et d'Hermione, fut la troisième épouse d'*Athamas*, roi de Thèbes, et en eut Mélicerte. *Phryxus* et *Hellé*, les deux enfans qu'Athamas avait eus de ses autres mariages, devinrent les objets de la haine d'Ino, leur belle-mère ; ils la craignirent même ; et, pour se soustraire à son pouvoir, ils s'enfuirent, et emmenèrent avec eux un superbe belier dont la toison était

d'or. En traversant la mer sur ce magnifique belier, Hellé tomba dans les ondes, et s'y noya. L'endroit où elle périt prit de son nom celui d'Hellespont. Phryxus poursuivit son voyage, et aborda heureusement dans la Colchide, où il sacrifia à Mars son belier, qui depuis lors fut placé parmi les douze signes du zodiaque. Cette fuite troubla l'esprit d'Athamas; et, dans sa fureur, il voulut tuer Ino avec son fils Mélicerte : elle ne put lui échapper qu'en se précipitant avec cet enfant dans la mer. On les reçut au nombre des dieux marins. Ino prit le nom de *Leucotée* ou *Leucothée*, et Mélicerte celui de *Palémon*, que les Romains changèrent en celui de *Portumnus*.

GLAUCUS.

Glaucus était un célèbre pêcheur de la ville d'Anthénon, dans la Béotie. Un jour il remarqua que des poissons qu'il avait mis sur une certaine herbe reprirent une nouvelle vigueur et s'élancèrent dans l'eau. Il ne douta pas que cette herbe n'eût une vertu particulière; il en mangea, et sentit aussitôt le désir de sauter dans la mer. Les dieux marins le reçurent parmi eux, et le firent dieu lui-même.

ÉOLE,

DIEU DES VENTS.

Éole régnait dans les îles appelées *Vulcanies*, entre la Sicile et l'Italie, et dépendait de Neptune, qui lui ordonnait de donner la liberté aux vents, ou de les rappeler dans leurs cavernes.

Les poëtes ne connaissent que quatre vents principaux :

Borée, le plus impétueux, qui vient du septentrion. Il enleva *Orythie*, fille d'Érecthée, roi d'Athènes, et en eut *Zétès* et *Calaïs*, que l'on représente avec les épaules couvertes d'écailles dorées, et ayant des ailes aux pieds.

Auster, qui souffle du midi.

Eurus, qui vient de l'Orient.

Et *Zéphyre*, qui naît vers le couchant. C'est le plus léger et le plus agréable des vents, celui que les poëtes invoquent pendant les beaux jours : ils disent qu'il est l'un des compagnons de l'Amour, et le peignent comme un jeune adolescent avec des ailes de papillon.

LES SYRÈNES.

Les Syrènes étaient de jeunes nymphes très-belles, et qui possédaient des voix extrêmement agréables. Elles étaient au nombre de trois, et s'appelaient *Leucosie*, *Ligie*, et *Parthénope*. Lorsque Pluton enleva Proserpine, elles accompagnaient cette déesse, et demandèrent aux dieux des ailes pour l'aller chercher; mais, dans le désespoir où elles furent de n'en avoir pas appris de nouvelles, elles s'arrêtèrent sur des rochers, où leur occupation fut de faire périr ceux qu'elles y attirèrent par la beauté de leur chant. Le Destin leur avait permis d'exercer le meurtre jusqu'à ce que quelqu'un les eût trompées; ce fut Ulysse qui accomplit cet arrêt. Il évita leurs embûches en bouchant les oreilles de ses compagnons avec de la cire, et en se faisant attacher au mât de son vaisseau. De rage d'avoir été vaincues, elles se précipitèrent dans la mer, où elles furent changées en poissons, de la ceinture en bas.

LES HARPIES.

Les Harpies n'étaient point des divinités marines, quoiqu'elles fussent filles de Neptune et

de la Terre; c'étaient des monstres qui avaient un visage de femme, des ailes, des oreilles d'ours, et des griffes aux pieds et aux mains.

CARYBDE ET SCYLLA.

Carybde était une femme cruelle qui attaquait et pillait les voyageurs. Hercule, à qui elle avait volé quelques bœufs, lui donna la mort; elle fut changée en un monstre marin.

Scylla, fille de *Phorcys*, dieu marin, et d'Hécate ou de la Nuit, était un autre monstre de la mer. Elle avait été une très-belle nymphe. Glaucus l'avait aimée; mais *Cyrcé*, qui était sa rivale, empoisonna la fontaine où cette nymphe avait coutume de se baigner. A peine fut-elle descendue dans cette onde dangereuse, que tous ses attraits disparurent, que sa forme même changea; elle eut six têtes horribles, six gueules, trois rangées de dents, et douze bras armés de griffes. On dit qu'elle avalait des vaisseaux tout entiers, et qu'elle avait autour de sa ceinture des chiens sans cesse aboyant, qui dévoraient tous ceux qui tombaient en leur puissance.

Scylla et Carybde, dépouillées des ornémens de la fable, sont deux écueil dan-

gereux. Scylla est un gouffre entre Reggio et Messine, dont le bruit des eaux a quelque chose de l'aboiement des chiens. Carybde est un autre gouffre à l'opposite, et peu éloigné. Comme il arrivait souvent que l'on donnait dans l'un de ces écueils en voulant éviter l'autre, on a dit proverbialement d'une personne qui avait évité un malheur pour devenir victime d'un nouveau, qu'elle *tombait de Carybde en Scylla.*

DIVINITÉS DES ENFERS.

LES PARQUES.

Les Parques, filles de l'Érèbe et de la Nuit, étaient au nombre de trois. Elles habitaient un antre ténébreux dans le Tartare, symbole de l'obscurité qui couvre l'avenir, dont elles filaient le cours. Leurs noms étaient *Clotho*, *Lachésis* et *Atropos*. Elles réglaient les destinées des hommes, et ourdissaient la trame de leurs jours. Clotho, la plus jeune, présidait au moment de la naissance, et tenait la quenouille; Lachésis filait les événemens de la vie, et Atropos en coupait le fil avec des ciseaux. Sourdes aux prières des mortels, elles poursuivaient toujours leur travail et l'inter-

rompaient à l'heure marquée par le Destin. On les représente ordinairement fort vieilles : quelquefois Clotho et Lachésis sont jeunes; la première est couronnée d'étoiles, et revêtue d'une robe de plusieurs couleurs; la seconde a un vêtement parsemé d'étoiles; et Atropos, sous les traits d'une vieille femme et armée de ses ciseaux, est couverte d'une ample robe noire.

LA NUIT.

La Nuit, fille du Chaos, épouse de l'Érèbe, et mère du Sommeil et de la Mort, préside aux ténèbres : elle parcourt la surface de la terre en l'absence du Soleil, dans un char traîné par deux chevaux noirs. Son voile et sa robe de couleur noire sont parsemés d'étoiles. Elle tient quelquefois un flambeau prêt à s'éteindre, et le baisse vers la terre. Les anciens la représentaient aussi avec deux enfans dans ses bras, l'un noir et l'autre blanc : c'étaient ses deux fils, la Mort et le Sommeil; l'un paraît comme endormi, et l'autre dort en effet. On lui sacrifiait le coq, parce qu'il trouble son silence; et on lui avait consacré le hibou comme un oiseau ami des ténèbres.

LA MORT.

La Mort, fille de la Nuit, et sœur du Sommeil, est la divinité qui préside au dernier moment de la vie. On la peint comme un grand squelette, ayant des ailes, et portant une faux : c'est du moins ainsi que nos artistes la représentent ; les anciens la caractérisaient d'une manière moins hideuse.

LE SOMMEIL.

Le Sommeil habitait l'entrée des enfers, et c'est de ces lieux ténébreux qu'il sort pour parcourir tranquillement la terre. Ovide place son palais dans le pays des Cimmériens, contrée de la Scythie froide.

Près des Cimmériens, un mont se creuse en voûte,
Où le Sommeil repose au fond d'un antre frais,
De ce dieu nonchalant solitaire palais.
Jamais de cette grotte, au jour inaccessible,
Le soleil n'a percé l'obscurité paisible.
A peine un demi-jour, crépuscule douteux,
Y rend visible un air humide et nébuleux.
Jamais le chant du coq n'y réveille l'aurore ;
Ni le chien vigilant, ni, plus fidèle encore,
L'oiseau du Capitole*, odieux aux Gaulois,
N'y répandent jamais l'alarme de leur voix.
Jamais l'agneau bêlant, jamais le loup sauvage,
Ni l'homme et ses clameurs, ni le moindre ramage,

Ni l'aquilon qui siffle à travers les rameaux,
De ce désert muet n'ont troublé le repos.
Le Silence l'habite. Un ruisseau qui murmure,
Source d'oubli qui sort de la caverne obscure,
Glissant sur les cailloux de son lit sablonneux,
Endort au bruit naissant de son cours paresseux.
De pavots odorans une moisson féconde
S'élève autour de l'antre et se penche sur l'onde.
La nuit vient les cueillir, et répand dans les airs
Leur baume assoupissant, charme de l'univers......
Au *seuil* de la demeure aucun garde ne veille;
Mais au fond de la grotte, à l'ombre d'un vieux dais,
Sous le double contour de ses rideaux épais,
S'élève un lit d'ébène, où sur la plume oiseuse,
Plongeant dans le duvet sa langueur paresseuse,
Ce dieu silencieux, couronné de pavots,
Savoure les douceurs d'un éternel repos.
Imitant les objets par de savans mensonges,
Voltige autour de lui le peuple ailé des songes,
Essaim égal en nombre aux feuilles des forêts,
Aux sables du rivage, aux épis des guérets....

Morphée est le ministre du Sommeil, celui que ce dieu envoie ordinairement sur la terre pour y remplir ses fonctions.

Morphée, imitateur de l'homme et de ses traits;
Nul ne sait mieux que lui prendre l'air du visage,
La démarche, la voix, les habits, le langage.
Un autre imite mieux les divers animaux,
Les replis du serpent, la plume des oiseaux:
Au ciel c'est *Icélos*, *Phobetor* sur la terre.
Un autre imite encor le feu, l'onde, la pierre;

nous, et se retrouve encore parmi le peuple et les ignorans, dont la troupe est toujours fort nombreuse.

DE QUELQUES AUTRES DIVINITÉS DU SECOND ORDRE.

PLUTUS.

Plutus, fils de Cérès et de Jasion, est le dieu de la richesse. On le représente comme un vieillard boiteux, mais ayant des ailes. Sa tête est ornée d'une couronne d'or. Comme il a les yeux bandés, il répand au hasard, sur sa route, l'or et l'argent, qu'il puise dans une corne d'abondance.

LA FORTUNE.

La Fortune porte, comme Plutus, une corne d'abondance, et a de même un bandeau sur les yeux. Elle est debout sur une roue qui tourne avec vitesse, et tient un pied en l'air. C'est cette déesse aveugle et légère qui préside au bien et au mal qui arrivent comme par hasard aux hommes.



Plutus et la fortune.

HARPOCRATE.

C'était le dieu du silence. On le représentait comme un jeune homme ayant le bout de son doigt sur les lèvres.

THÉMIS.

Elle était déesse de la justice; on lui mettait une balance à la main et un bandeau sur les yeux: ses enfans sont la Loi, la Paix, et Astrée.

ASTRÉE.

Elle est aussi déesse de la justice. Lorsque l'âge d'or fut écoulé, effrayée des crimes qui se commettaient sur la terre, elle se réfugia dans le ciel.

COMUS.

Comus présidait aux plaisirs de la table: c'était le dieu de la bonne chère. On le représente couronné de fleurs, et tenant un flambeau à la main, sans doute parce que souvent on passe une partie des nuits à se réjouir.

MOMUS.

C'était le compagnon de Comus : le dieu de la joie et de la raillerie s'accommode très-bien avec celui de la table. Une des principales occupations de Momus était de critiquer les actions des dieux et des hommes. Neptune ayant fait un taureau, Vulcain un homme, et Minerve une maison, ce dieu trouva que les cornes du taureau devaient être plus près des yeux, pour frapper plus sûrement; que l'homme aurait dû avoir une petite fenêtre vis-à-vis du cœur, pour qu'on pût voir ce qui s'y passait; et que la maison était mal imaginée, puisqu'on ne pouvait la changer de place quand on avait un mauvais voisin.

L'origine de Momus ne semble guère convenir à son joyeux caractère, car on le dit fils du Sommeil et de la Nuit. On le représente avec un costume assez grotesque : il a une espèce de bonnet phrygien, orné de grelots, et porte d'une main un masque et de l'autre sa marotte.

HYMÉNÉE.

Hymen ou *Hyménée*, fils de Vénus et de Bacchus, est le dieu qui préside au mariage.

On le représente sous la figure d'un beau jeune homme, tenant un flambeau à la main, et ayant sa chevelure blonde ornée d'une couronne de roses.

LES GRACES.

Les Grâces sont filles de Jupiter et de Vénus; elles suivent ordinairement leur mère, et président à sa toilette. Elles sont au nombre de trois, et s'appellent *Aglaé*, *Thalie* et *Euphrosyne*. Les attraits qu'elles ont reçus de la nature suffisent à leur parure; elles sont nues et se tiennent par la main, comme de bonnes sœurs. Leur taille est petite, mais leur air riant et leur physionomie vive et charmante gagnent tous les cœurs.

DEMI-DIEUX ET HÉROS.

On appelle demi-dieux ceux qui, nés d'un dieu et d'une mortelle, ou d'un homme et d'une déesse, ont mérité de tenir un rang parmi les divinités; et l'on nomme *héros* les guerriers qui, par leurs actions éclatantes, ont captivé l'admiration de la terre et l'attention du ciel. Ainsi, dans la première classe, il faut ranger *Hercule*, *Persée*, *Cadmus*, *Castor* et *Pollux*, etc.; et dans la seconde, *Thésée*, *Agamemnon*, *Ulysse*, etc. On nomme le récit de leurs actions l'*Histoire fabuleuse*, parce qu'elle offre un mélange de faits véritables et de fables dont on les a ornés; et *Histoire héroïque*, parce que ce ne sont plus des dieux qui en sont les personnages, mais des héros divinisés.

Cette histoire peut commencer avec la naissance même du monde, à l'époque où Prométhée pétrit le premier homme, et l'anima avec le feu qu'il avait dérobé dans le ciel.

PROMÉTHÉE.

Prométhée, fils de Japet et de Clymène, était le plus industrieux des Titans. Il entreprit, pour égaler en quelque sorte la puissance de Jupiter, de créer l'homme. Il choisit pour ce dessein le limon le plus pur de la terre.

D'abord, pour affermir l'édifice fragile,
En solides appuis il façonne l'argile,
Du sang prêt à couler il creuse les canaux,
De la fibre mobile il unit les faisceaux :
Il les enchaîne entr'eux, entr'eux il les oppose;
Des mouvemens divers il assure la cause.
Au buste assujéti le bras s'étend soudain;
Les doigts en s'allongeant vont dessiner la main.
Bientôt de ce beau corps la taille simple et libre
Sur sa double colonne a pris son équilibre.
Le Titan s'applaudit, et poursuit son essor :
Avec plus de génie, avec plus d'art encor,
De ce noble édifice il embellit le faîte;
Du plus grand caractère il couronne la tête.
Superbe, et s'entourant de l'ombre des cheveux,
S'élève et s'aplanit le front majestueux.
Au fond de son orbite éclate la prunelle :
Un doux voile se ferme et s'entr'ouvre autour d'elle;
Un arc demi-courbé, qui s'abaisse sur l'œil,
Donne encore au regard plus d'audace et d'orgueil.
Le teint prend son éclat, la lèvre colorée
En deux filets de pourpre est déjà séparée.
Il semble en ce moment que le fils de Japet,
Rival de la nature, ait surpris son secret.

Comme aux tiges des fleurs une utile rosée
En émail, en verdure est métamorphosée;
Ainsi par le Titan le limon préparé,
En organes divers se transforme à son gré.
Lorsque sa main traça ces artères, ces veines,
Foyers toujours brûlans des passions humaines,
Il prit des animaux les diverses humeurs:
L'homme a tout leur instinct et trop souvent leurs mœurs.
Du tissu de la peau l'enveloppe légère,
Du jeu de ces ressorts nous voila le mystère:
Leur mobile à nos yeux fut toujours inconnu.......
L'art n'obtenait encor qu'un triomphe douteux:
L'automate est formé; mais ce corps immobile
N'est qu'une vaine image et qu'une froide argile.
Le souffle de la vie est le bienfait des dieux;
Prométhée osera dans le palais des cieux
Ravir aux immortels ce noble privilége.
Rien ne peut ralentir son essor sacrilége;
Il traverse des airs le fluide azuré,
Au foyer du soleil ravit le feu sacré,
S'enfuit, se précipite aux antres du Caucase,
Y revoit son ouvrage, et l'anime et l'embrase.
Le céleste rayon pénètre par degrés:
Déjà le sang circule en ruisseaux colorés,
Les yeux s'ouvrent au jour, les lèvres au sourire,
Le cœur bat, tout se meut, et l'homme enfin respire.

COLARDEAU.

Jupiter ne put voir sans colère l'ouvrage de Prométhée; il regarda comme un attentat à ses droits que ce Titan eût formé l'homme, dont la création n'appartenait qu'au souverain des dieux. Il ordonna à Mercure ou à

Vulcain d'enchaîner Prométhée sur un rocher du mont Caucase. Il condamna en outre cet infortuné Titan à avoir le foie dévoré par un aigle; et, pour que son supplice fût éternel, le foie devait renaître sans cesse sous le bec cruel de l'oiseau. Hercule le délivra de ce supplice horrible.

Les autres dieux ne purent voir sans jalousie que Jupiter possédât seul le droit de créer les hommes : ils se réunirent tous pour produire une femme. Vulcain la forma. Vénus lui donna la beauté, Minerve la sagesse, Mercure l'éloquence, Apollon de grands talens pour la *musique*; enfin elle reçut tous les dons, et fut, pour cette raison, nommée *Pandore* (comme qui dirait *douée de tous les dons.*). Jupiter lui fit aussi un présent; il lui remit une boîte qu'elle devait présenter à Prométhée (qui sans doute n'était pas encore attaché sur son rocher). Prométhée était fin et défiant : il refusa d'ouvrir la boîte. *Epiméthée*, son frère, fut plus curieux et moins prudent; il l'ouvrit, et il en sortit tous les maux qui se répandirent sur la terre. Il s'empressa de la renfermer; mais elle ne contenait plus que l'Espérance.

LYCAON.

Les hommes de Prométhée se multiplièrent rapidement. D'abord ils vécurent dans une innocence parfaite. Ce temps fut l'*âge d'or*. L'*âge d'argent* lui succéda, et fit voir des mœurs moins pures. Dans l'*âge d'airain*, on vit la guerre et le crime répandre le premier sang sur la terre. Enfin vint l'*âge de fer*, et les dieux alors ne purent plus tolérer les forfaits des humains. Jupiter résolut de punir cette race impie : cependant il ne voulut pas confondre l'innocent avec le coupable; il entreprit de visiter la terre.

Suivi de Mercure, il s'arrêta chez *Lycaon*, roi d'Arcadie. Il se fit connaître pour ce qu'il était; mais Lycaon, doutant de la divinité de ses hôtes, eut recours à une épreuve horrible pour s'en assurer; il fit égorger un ôtage qu'il retenait dans son palais, et en fit mettre une partie dans les mets qu'on présenta aux deux dieux. Jupiter, saisi d'horreur à ce crime affreux, fait aussitôt tomber sa foudre sur le palais de ce monstre, et l'embrase. Lycaon veut fuir; mais ce n'est déjà plus un homme, c'est un loup féroce qui va se cacher dans les forêts.

Ne croyant plus alors devoir aucune pitié

aux hommes, le souverain des dieux veut les anéantir tous, mais sans cependant endommager la terre, afin de pouvoir la recouvrir d'une nouvelle race, qui serait meilleure que la première. Il commande alors aux vents de rassembler les nuages, et fait tomber une si grande quantité d'eau, que tout est inondé et périt.

DEUCALION ET PYRRHA.

Au milieu de ce désastre général, deux mortels trouvèrent cependant grâce devant les dieux : ce furent *Deucalion* et *Pyrrha*, son épouse, qui n'avaient point partagé les crimes des autres hommes. Ils se sauvèrent dans une barque, qui s'arrêta au haut du mont Parnasse. A peine furent-ils sauvés, qu'ils remercièrent les dieux et leur firent des sacrifices.

Lorsque les eaux se furent écoulées, ils virent que la terre était déserte, et consultèrent l'oracle de Thémis sur la manière de la repeupler. L'oracle leur dit de déterrer les os de leur aïeule, et de les jeter derrière eux en se voilant la figure et en s'éloignant. Ils crurent d'abord qu'on leur proposait une espèce de sacrilége; mais, ayant réfléchi que la terre était leur mère, ils prirent des pierres, qui

sont ses os, et les jetèrent derrière eux; celles que lança Deucalion devinrent des hommes, et celles de Pyrrha, des femmes.

CÉCROPS.

Cécrops vint d'Egypte s'établir dans la Grèce, au lieu où fut Athènes par la suite. Il épousa la fille d'*Actéus*, roi du pays, et fonda avec sa colonie douze bourgs, qui commencèrent le royaume d'Athènes. Il établit avec les lois de son pays le culte des dieux qu'on y adorait; il y fit fleurir surtout celui de Minerve, celui de Jupiter et des autres dieux de l'Egypte. Ce fait est attesté par toute l'antiquité. Les ornemens de la fable se sont mêlés à ce que l'histoire nous apprend de ses trois filles, *Aglauré*, *Hersé* et *Pandrose*. Minerve leur avait remis Erichtonius pour soigner son enfance, mais avec la défense de ne point ouvrir la corbeille où il était renfermé. Aglaure ne put réprimer sa curiosité; elle ouvrit la corbeille, et vit que l'enfant avait des jambes en forme de serpent. Minerve se vengea de l'indiscrétion de cette princesse en la rendant jalouse d'*Hersé*, sa sœur, dont Mercure était amoureux; et un jour qu'elle voulut empêcher ce dieu d'entrer dans l'appartement de sa

maîtresse, il la frappa de son caducée et le changea en rocher. Pandrose qui n'avait point désobéi à Minerve, eut, après sa mort, un temple auprès de celui de la déesse.

CADMUS.

Agénor, roi de Phénicie, avait une fille extrêmement belle, qu'on nommait *Europe*. Jupiter en devint amoureux, et se présenta devant elle sous la forme d'un taureau, un jour qu'elle s'ébattait avec ses compagnes sur le bord de la mer. Remarquant la beauté et la douceur de l'animal, Europe le flatta de la main, et monta sur sa croupe. A peine y fut-elle, que le taureau s'élança dans la mer, nagea tant qu'il parvint avec sa précieuse charge jusque dans l'île de Crète, où il reprit sa forme naturelle, et déclara ses sentimens à la belle Europe.

Bientôt, instruit de cet enlèvement, Agénor ordonna à ses fils de chercher sa fille par toute la terre. Cadmus était un de ces fils : il s'empressa d'obéir; mais ayant fait beaucoup de recherches inutiles, et n'osant reparaître devant son père, il songea à former un établissement dans une contrée de la Grèce.

L'oracle lui dit de bâtir une ville dans l'endroit où il verrait un bœuf s'arrêter; ce fut pour cette raison qu'il donna le nom de *Béotie* à sa nouvelle patrie.

Avant de construire une ville, il voulut faire un sacrifice aux dieux; il envoya ses compagnons chercher de l'eau à une fontaine située dans un bois consacré à Mars. Un dragon qui avait la garde de ce lieu les dévora tous. Cadmus, ne les voyant point revenir, se rendit au même lieu, trouva le monstre, le combattit, et lui donna la mort. Par l'ordre de Minerve, il lui arracha les dents, qu'il sema sur la terre, où elles se transformèrent en soldats, qui se firent aussitôt la guerre et s'entretuèrent. Cinq seulement demeurèrent pour aider Cadmus à bâtir sa ville, qu'il nomma *Thèbes*.

Cadmus régna long-temps dans la Béotie avec Hermione, son épouse; mais ensuite une conjuration se forma contre lui, et il fut chassé. Il se retira en Illyrie, où les dieux, touchés de ses malheurs, le changèrent en serpent. Son épouse, qui l'avait suivi, éprouva le même sort.

PERSÉE.

Persée est un des héros qui eurent le plus d'aventures; sa naissance en est déjà une singulière.

Acrise, roi d'Argos, avait une fille fort belle, nommée *Danaé;* mais ayant appris de l'oracle que le fils qu'elle mettrait au monde donnerait la mort à son aïeul, il ne voulut jamais permettre qu'elle se mariât; il l'enferma même dans une tour d'airain, pour lui interdire jusqu'à la vue d'un homme. Mais que peut-on contre l'arrêt du Destin? Jupiter, apprenant l'emprisonnement de Danaé, brûla de la voir, et se changea en pluie d'or pour pénétrer dans la tour. Nul moyen ne pouvait mieux lui réussir : tandis que les gardes s'occupaient à ramasser la précieuse pluie, le dieu entra et parvint jusqu'à Danaé. Il lui fut facile de la rendre sensible, et elle devint mère de Persée.

Danaé cacha pendant quelque temps sa faute; mais Acrise l'ayant découverte, il fit mettre la mère et l'enfant dans une petite barque, d'autres disent dans un coffre, et les abandonna aux flots de la mer. Ils parvinrent, poussés par les vents, auprès de la petite

île de Sériphe, l'une des Cyclades dont *Polydecte* était roi. Ce prince reçut favorablement la mère et l'enfant, et prit grand soin de l'éducation du jeune prince. Mais dans la suite, étant devenu amoureux de Danaé, et craignant Persée, déjà grand, il chercha un prétexte pour l'éloigner. Celui qu'il prit est fort singulier. *Il feignit qu'il recherchait en mariage* une princesse de la Grèce, et pour rendre la célébration de ses noces plus solennelle, il voulait avoir pour le festin tout ce qu'il y avait de plus rare dans le monde. Pour rendre le voyage de Persée plus long et plus dangereux, il lui ordonna d'aller chercher la tête de *Méduse*, l'une des Gorgones.

Ces Gorgones, au nombre de trois, étaient filles de Phorcys, dieu marin, et régnaient dans les îles Gorgades : elles s'appelaient *Sténo*, *Euryale* et *Méduse*. Elles n'avaient à elles trois qu'un seul œil et qu'une seule dent, qu'elles se prêtaient tour à tour. Leur chevelure n'était composée que de serpens, qui se dressaient et sifflaient continuellement. Plusieurs poëtes ne donnent cette hideuse parure qu'à Méduse, et disent que ce fut Minerve qui, dans sa colère, la défigura si horriblement. Méduse avait été très-belle; et Neptune

l'aima; mais ce dieu, sans respect pour Minerve, osa témoigner son amour dans un temple de la déesse. Minerve se vengea sur Méduse, en changeant tous ses traits.

Cependant Persée, quoique chassé par son protecteur, ne fut pas entièrement abandonné; les dieux vinrent à son secours : Minerve lui donna son égide, Mercure ses ailes et un cimeterre forgé par Vulcain. Alors le héros s'éleva dans les airs, et d'un vol rapide arriva auprès des Gorgones. Caché sous l'égide qui le rendait invisible, il saisit l'œil unique au moment où une des sœurs le donnait à l'autre. Ensuite il cherche Méduse. Voici comment Ovide le fait parler lui-même :

Je marche dans des lieux sans cesse entrecoupés
De bois en précipice, et de rocs escarpés.
Partout dans ces forêts par l'aquilon battues,
Quadrupèdes, humains, transformés en statues,
Des regards de Méduse attestent les effets.
De la Gorgone enfin j'aborde le palais.
Je vis impunément son visage homicide
Réfléchi sur l'airain de l'immortelle égide.
Tandis qu'un long sommeil engourdit tous ses sens,
Je tranche d'un seul coup sa tête et ses serpens.
Pégase, de son sang né soudain à ma vue,
Coursier au dos ailé, s'envole dans la nue.

Persée reprit, après son expédition, sa route par les airs, en tenant la tête horrible

à sa main. Les gouttes de sang qui en tombèrent dans les sables de l'Afrique se changèrent en serpens.

Jouet des vents fougueux dans les plaines d'Eole,
Le héros, repoussé de l'un à l'autre pôle,
Comme un nuage errant dans le vague des airs,
Vole et revole encore au bout de l'univers.
Trois fois il se retrouve emporté dans sa course,
De l'aurore au couchant et du Cancer à l'Ourse.
Au retour de Vesper (1), menacé de la nuit,
Aux bords où règne Atlas son essor le conduit.
Le héros, las d'un vol qu'il doit reprendre encore,
Veut attendre en sa cour le réveil de l'Aurore.
Atlas, fils de Japet, colosse des humains,
Fier du sceptre qu'il tient en ses puissantes mains,
Asservit à ses lois l'extrémité du monde,
Et les bords où le Jour va se coucher dans l'onde.
Ce roi n'a pour voisin que Neptune et les mers,
Et de troupeaux féconds voit tous ses champs couverts.
Ses arbres dont la feuille en or léger voltige,
Sous des fruits pesans d'or courbent l'or de leur tige.

Persée demanda à passer la nuit chez ce prince; mais Atlas, qui sait d'un oracle qu'un fils de Jupiter doit enlever les pommes d'or de son jardin, lui refuse l'hospitalité. Persée, irrité de son refus, s'en venge aussitôt en tournant vers le roi la terrible tête de Méduse.

(1) *L'étoile du soir.*

A cet aspect hideux, d'horreur inanimé,
En un mont sourcilleux Atlas est transformé.
Sa taille s'agrandit; son front sombre et terrible
Est la cime d'un roc neigeux, inaccessible.
Sa barbe et ses cheveux se changent en forêts,
Ses épaules, ses flancs en coteaux, en sommets;
Ses vastes ossemens se durcissent en pierre :
Ses pieds sont des rochers affermis sur la terre.
Sa hauteur est immense, et, par l'ordre des dieux,
Ce colosse à jamais porte le poids des cieux.

Persée continua sa route toujours par les airs, et remarqua dans l'Ethiopie un spectacle qui attira vivement son attention : c'était une jeune et belle fille, entièrement nue, enchaînée à un rocher sur le bord de la mer. Il s'abattit aussitôt auprès d'elle, et, touché de compassion, il lui demanda le sujet de son malheur. La belle fille lui apprend qu'elle se nomme *Andromède*; qu'elle est fille de *Céphée*, roi d'Ethiopie, et de *Cassiope*. Sa mère est la cause de son infortune : elle a osé se croire plus belle que Junon. Cette déesse n'a pu lui pardonner cette vanité; elle a engagé Neptune à la venger. Le dieu des mers a aussitôt envoyé un monstre pour désoler les États de Céphée. L'oracle, consulté dans cette calamité effrayante, a répondu qu'il fallait enchaîner Andromède, fille aînée

de Cassiope, sur un rocher du rivage, et l'abandonner au monstre; et Céphée a été obligé d'obéir aux dieux. Tel est le récit d'Andromède; et elle le finit à peine, que le monstre soulève les flots, se montre et s'approche. Persée, sans perdre de temps, saisit son cimeterre, fond sur le monstre, le frappe, en tue une partie, et pétrifie le reste avec la tête de Méduse. Andromède devint l'épouse du héros qui l'avait délivrée, et la joie des noces succéda à la douleur de la mort.

Mais au milieu du festin, voici *Phinée* qui arrive avec une troupe de soldats poussant des cris de guerre. Ce Phinée était frère de Céphée, et Andromède lui avait été promise. Il la réclame pour épouse, veut combattre Persée. Le héros ne se le fait pas dire deux fois; un combat tumultueux s'engage aussitôt. Persée porte des coups terribles de tous côtés; mais, lassé de frapper, il dévoile la face de la Gorgone, et à l'instant tous ses ennemis sont changés en statues.

Notre héros, délivré de ses ennemis, emmena son épouse à Sériphe, où, ayant fait périr Polydecte, il prit sa mère et se rendit à Argos. Acrise, son aïeul, n'était plus sur

le trône, Prétus l'en avait chassé. Persée donna la mort à cet usurpateur, et chercha à se réconcilier avec son aïeul. Celui-ci le désirait vivement, et vint auprès de son petit-fils, qui était à Larisse. Des fêtes eurent lieu au sujet de ce rapprochement; mais, en jouant au palet, Persée eut le malheur de tuer Acrise, et l'ancien oracle se trouva ainsi accompli.

Le héros se rendit à Argos; et se reprochant ce parricide, quoique involontaire, il engagea Mégapenthes, fils de Prétus, à changer de royaume avec lui; ensuite il alla bâtir Mycènes, qui devint la capitale de ses Etats.

BELLÉROPHON.

Hypponoüs, fils de Glaucus, roi d'Épire, ayant tué son frère Belléros, fut nommé *Bellérophon*, comme qui dirait *meurtrier de Belléros*, et se retira à Argos, où Prétus l'accueillit très-bien. Il y eût vécu tranquille et heureux, si *Sténobée*, épouse de Prétus, ne se fût prise d'une passion criminelle pour lui. Il en eut horreur. La reine alors, humiliée et irritée, chercha à le noircir dans l'esprit de son époux, et l'accusa d'avoir voulu la séduire. Prétus, surpris d'une aussi étrange

nouvelle, aurait pris d'abord le parti de faire mourir Bellérophon; mais, n'osant violer les droits sacrés de l'hospitalité, il l'envoya vers *Iobatès*, roi de Lycie et père de Sténobée, en lui remettant un signe qui devait faire comprendre à Iobatès que Bellérophon avait mérité la mort.

Iobatès le reçut avec joie, et le retint pendant neuf jours, immolant chaque matin un taureau, pour remercier les dieux de l'heureuse arrivée du jeune homme. Le dixième jour, il lui demanda les signes que le roi son gendre lui envoyait. Dans ces temps reculés, on ne s'informait du sujet qui amenait un hôte qu'après l'avoir préalablement très-bien fêté. Iobatès, informé des désirs de Prétus, ordonna au jeune héros d'aller combattre *la Chimère*, dans l'espoir qu'il périrait. Cette Chimère était un monstre qui avait la tête d'un lion, le corps d'une chèvre, la queue d'un serpent, et qui vomissait des tourbillons de flammes.

Bellérophon songeait à terminer heureusement cette aventure, quand Minerve lui apparut et lui indiqua le moyen de surprendre le cheval ailé Pégase, qui venait boire à une source prochaine. Le héros suivit les conseils

de la déesse, saisit le cheval, lui mit un frein, sauta sur son dos et s'éleva dans les airs. Il lui fut ensuite facile de tuer le monstre. Dans la suite, il rendit encore de grands services à Iobatès, qui, pour récompense, lui fit épouser sa fille *Philomé*, et lui laissa le trône de la Lycie après sa mort.

MINOS.

Nous avons vu que la belle *Europe*, fille d'Agénor, enlevée par Jupiter sous la forme d'un taureau, vint aborder dans l'île de Crête, où elle accoucha de trois fils, parmi lesquels on distingue *Minos*, qui devint roi de cette île. Son règne fut regardé comme celui d'un roi juste et sage, et ses lois servirent de modèles aux autres princes. Il s'était rendu l'un des plus puissans rois de la Grèce, quand il envoya son fils *Androgée* aux fêtes d'Athènes, pour y disputer le prix des différens jeux. Le jeune prince s'y montra digne de son père; mais *Egée*, roi d'Athènes, redoutant sa réputation naissante, et voyant avec peine qu'il avait formé une liaison d'amitié avec les *Pallantides*, ses neveux, le fit assassiner secrètement. Minos ne fut pas plus tôt averti de ce

crime, qu'il mit sa flotte en mer, et se dirigea vers l'Attique pour se venger. La ville de Mégare sentit le premier effort de ses armes; Nisus y régnait, et le sort lui avait donné un cheveu couleur de pourpre, d'où dépendait la destinée des Mégariens, auxquels il devait commander tant qu'il conserverait ce cheveu précieux. *Scylla*, sa fille, ayant conçu une violente passion pour Minos, crut gagner le cœur de ce prince en lui portant le cheveu fatal : elle le coupa donc pendant le sommeil de son père, et passa dans le camp des Crétois; mais Minos repoussa avec horreur elle et son présent. Nisus fut métamorphosé en épervier en la poursuivant; et cette fille perfide devint une alouette.

Minos, ayant pris Mégare, s'avança jusque devant Athènes, et la força bientôt à accepter ses conditions, qui étaient de lui envoyer tous les neuf ans sept jeunes garçons et sept jeunes filles choisis dans les meilleures maisons. Ces infortunés étaient livrés au *Minotaure*, monstre horrible, moitié homme et moitié taureau.

Cette espèce d'animal était le fruit des amours de *Pasiphaé* et d'un taureau. Pasiphaé, l'épouse de Minos, avait conçu une

passion aussi abominable, par suite de la vengeance de Neptune, à qui Minos avait négligé de sacrifier un superbe taureau blanc, après l'avoir promis.

Comme le Minotaure désolait tout le pays et ne se nourrissait que de chair humaine, Minos le fit enfermer dans le *Labyrinthe*.

L'ingénieux Dédale, architecte fameux,
Traça les fondemens de ces murs sinueux,
Et dans de longs détours, sans terme et sans issue,
Par l'erreur des sentiers embarrassa la vue:
Tel qu'amoureux de suivre un tortueux chemin,
Le Méandre se joue en son cours incertain,
Et vingt fois sur ses pas ramené dans sa course,
Se rencontre lui-même et retrouve sa source,
De détours en détours, dans sa route égaré:
Tel fuit, vient et revient; de circuits entouré,
L'immense labyrinthe, et l'inventeur lui-même
Put à peine en sortir, tant son art est extrême!

De Saint-Ange.

Dédale, après avoir construit cet édifice *inextricable*, encourut la disgrâce de Minos, et y fut enfermé un des premiers avec son fils *Icare*. Mais son génie inventif sut lui trouver un moyen pour sortir de captivité : il fabriqua avec de la cire et des plumes des ailes pour lui et pour son fils. Avant de s'élancer dans les airs, il recommanda bien à Icare de ne

pas s'élever trop haut; mais le jeune homme se sentit à peine libre, qu'il oublia les leçons de son père, et il s'approcha si près du soleil, que la chaleur fondit la cire de ses ailes. Il tomba dans la mer, que de son nom on appela *Icarienne*.

Nous verrons, dans l'histoire de Thésée, comment ce héros tua le *Minotaure*, et délivra Athènes d'un tribut qui l'affligeait si vivement.

Minos eut trois fils, *Androgée*, *Glaucus* et *Deucalion*; et deux filles célèbres, *Phèdre* et *Ariane*.

THÉSÉE.

Égée, roi d'Athènes, passant à Trézène, dont Pithée était fondateur et roi, devint amoureux de la fille de ce prince, nommée Æthra, et la laissa enceinte. Avant son départ, il plaça en secret sous une pierre énorme une épée et des chaussures, et dit à Æthra que si elle accouchait d'un garçon, elle lui indiquât ce lieu lorsqu'il serait assez fort pour lever la pierre, et qu'elle lui remît l'épée qui servirait à le faire connaître. Æthra, ayant accouché de Thésée, suivit les conseils d'Égée, et remit l'épée à son fils, quand il fut en état de s'en

servir. Elle lui découvrit en même temps le secret de sa naissance. Le jeune homme, qui depuis long-temps brûlait du désir d'imiter Hercule, dont la gloire se répandait par tout le monde, voulut aussitôt partir pour aller trouver son père à Athènes. Son aïeul Pithée et sa mère l'engagèrent à s'embarquer, parce que la route par terre était infestée de monstres et de brigands : mais Thésée, qui se sentait l'âme d'un héros, n'y voulut jamais consentir; il choisit le chemin le plus dangereux, parce que c'était celui où l'on devait rencontrer la gloire.

Comme il passait par les terres d'Épidaure, *Périphète*, qui portait une massue d'airain, osa l'arrêter; Thésée le combattit, lui arracha la vie, et garda depuis la massue d'airain en signe de sa victoire. De là, traversant l'isthme de Corinthe, il punit *Synnis*, brigand d'une force prodigieuse, qui attachait ses malheureuses victimes à deux pins qu'il avait pliés, et qui, en se redressant, mettaient leurs corps en lambeaux; il le fit périr par le même supplice. Il tua à Crommyon une laie monstrueuse qu'on appelait la *Phaye*. Près des frontières de Mégare il précipita *Scyrron* du haut des rochers dans la mer. Ce brigand détroussait les passans. Par une insolence insup-

portable, il présentait ses pieds aux étrangers, leur ordonnait de les lui laver, et, pendant qu'ils le faisaient, il les poussait dans la mer. En passant par Eleusine, il vainquit à la lutte *Cercyon*; et de là, arrivant à Thermione, fit mourir le géant d'Ancaste, qu'on appelait *Procuste*. Ce scélérat faisait étendre les étrangers sur un *lit de fer, et leur coupait les parties* du corps qui excédaient. Thésée l'étendit à son tour sur ce lit épouvantable. Enfin, le héros arriva à Athènes.

Médée, qui pour ses crimes avait été chassée de Corinthe, était alors auprès du vieil Égée, et usait d'artifices pour engager ce prince à l'épouser. Instruite avant le roi de l'arrivée de Thésée, elle prévit combien la présence de ce héros pouvait nuire à ses desseins; elle chercha le moyen de le faire périr. Elle jeta à son sujet des soupçons dans l'esprit d'Égée, et porta ce faible vieillard à empoisonner son fils, qu'il ne prenait encore que pour un étranger. Thésée, placé à la table, et voulant que son père le reconnût lui-même, tira son épée comme pour couper les viandes. A la vue de cette arme, Égée, frappé tout à coup de l'idée que son hôte était son fils, s'empressa de renverser la coupe empoisonnée, et entra

ensuite en explications. Elle remplit toute l'attente qu'il avait formée sur-le-champ ; et il eut d'autant plus lieu de se réjouir, qu'il trouvait non-seulement un fils, mais un héros en état de le défendre contre les *Pallantides*, les cinquante fils de *Pallas*, qui voulaient lui ravir la couronne. Il arrivait fort à propos pour déjouer leur dessein, et apaiser une révolte qu'ils avaient élevée.

Tout rentré dans le calme, Thésée, qui ne pouvait souffrir l'oisiveté, et qui avait besoin de gagner l'amour du peuple, alla combattre le *taureau de Marathon*, et l'amena vivant dans la ville pour le sacrifier à Apollon.

Quelque temps après, les ambassadeurs de Minos vinrent pour la troisième fois demander le tribut que ce prince avait imposé aux Athéniens : Thésée voulut être du nombre des sept jeunes gens qu'il fallait livrer, et partit, malgré les larmes de son père. Son projet était de combattre le Minotaure, et de délivrer sa patrie d'un tribut odieux. Mais il eût sans doute péri dans cette entreprise glorieuse, sans l'avertissement que lui donna *Ariane*, fille de Minos, d'attacher un fil à l'entrée du labyrinthe où était renfermé le monstre. Thésée suivit son conseil ; et, ayant rencontré le Minotaure, il

l'attaqua et lui donna la mort; ensuite, à l'aide du fil d'Ariane, il revint sur ses pas jusqu'à la porte d'entrée.

Ariane l'aimait, et sa passion lui faisant oublier ses devoirs, elle le suivit; mais Thésée eut l'ingratitude et la cruauté d'abandonner celle qui lui avait sauvé la vie; il la laissa dans l'île de Naxos, où elle ne cessa de se livrer au désespoir qu'à l'arrivée de Bacchus, qui l'épousa.

Thésée, à son départ, avait promis à Égée que, s'il revenait vainqueur, il ferait arborer sur le vaisseau un pavillon blanc au lieu d'un noir qui y était. Malheureusement Thésée ni son pilote ne se souvinrent point de cette promesse; et Égée, qui attendait sur le rivage, persuadé, à la vue du pavillon noir, que son fils était mort, se jeta de désespoir dans la mer, qui, de son nom, fut appelée *Mer Egée*. Thésée lui succéda au trône d'Athènes, et fit des lois nouvelles qui donnaient au peuple plus de puissance qu'il n'en avait eu jusqu'alors.

Le reste de sa vie fut mêlé d'actions glorieuses et répréhensibles, de bonheur et de malheur; il se trouva partout où il put augmenter la grande réputation dont il jouissait déjà. Il fit avec Hercule la guerre aux Ama-

zones, qui étaient des femmes guerrières; et épousa la reine Antiope, dont il eut Hippolyte. Il fut du voyage des Argonautes, qui allaient conquérir la Toison d'Or; il accompagna Méléagre à la chasse du sanglier de Calydon; enfin, il multiplia tellement ses exploits, qu'on fit à son sujet un proverbe, qui portait : *Rien sans Thésée.*

Après la mort d'Antiope, il épousa *Phèdre*, fille de Minos, et sœur d'Ariane. Comme il savait que les secondes femmes voient rarement d'un bon œil les enfans du premier lit, il avait envoyé son fils Hippolyte chez Pithée, son aïeul. Phèdre eut le malheur de voir à Trézène ce jeune prince, et elle ne put résister à la violente passion qui s'alluma dans son sein. Elle garda long-temps le silence; elle eût voulu que le fils de Thésée devinât les sentimens qu'il avait fait naître; mais, n'ayant pas réussi à l'en instruire par ses actions, elle prit le parti de lui ouvrir son cœur. Le jeune homme, qui était vertueux, ne put l'entendre sans horreur. Phèdre, emportée par la passion et par la crainte qu'il ne dévoilât sa honte, se hâta de l'accuser auprès de Thésée, du crime dont elle seule était coupable. Dans le premier mouvement de colère,

Thésée supplia Neptune de le venger de ce fils criminel : ce dieu lui avait promis d'exaucer le premier de ses vœux ; et un jour qu'Hippolyte passait dans son char sur le rivage de la mer, Neptune fit sortir du sein des flots un monstre affreux, moitié taureau, moitié serpent, couvert d'écailles et vomissant des flammes. Les chevaux, épouvantés à cet horrrible aspect; prennent la fuite, et n'écoutent plus la main et la voix qui ont coutume de les guider; le char se brise parmi le rochers, et Hippolyte, mis en lambeaux, expire en attestant son innocence..

Phèdre, déchirée de remords, avoua son crime et se donna la mort.

Thésée contracta une amitié célèbre avec Pirithoüs, roi des Lapithes. Ce dernier, tourmenté par la réputation de notre héros, voulut éprouver si elle était méritée, il chercha le prétexte de combattre contre lui. Il n'eut pas beaucoup de peine à le trouver; mais les deux héros furent à peine en présence, qu'ils éprouvèrent de nouveaux sentimens; charmés l'un de l'autre, ils se donnèrent mutuellement la main, et se jurèrent une amitié à toute épreuve.

Quelque temps après, Pirithoüs se maria, et Thésée fut à ses noces. Au milieu du festin

les Centaures, que l'on avait invités, et qui s'étaient enivrés, élevèrent une querelle, et tentèrent d'enlever *Hippodamie*, la nouvelle épouse. Les Lapithes mirent aussitôt les armes à la main, et Thésée ne fut pas le dernier à saisir les siennes.

Pour reconnaître ce service, Pirithoüs, dans la suite, l'aida à enlever *Hélène*, fille de Tyndare et de Léda, que ce héros avait vu danser dans un temple. Cette action criminelle lui attira une guerre terrible ; les frères d'Hélène, *Castor* et *Pollux*, entrèrent en armes dans ses États ; et ses propres sujets, blâmant avec justice sa conduite, se révoltèrent, et le forcèrent de s'exiler.

Cette leçon, quoique forte, n'empêcha pas Thésée de faire une nouvelle faute. Pirithoüs, son ami, son frère d'armes, voulut à son tour enlever *Proserpine*, l'épouse de Pluton : Thésée fut aussitôt prêt à descendre aux enfers ; mais malheureusement pour les deux héros aventuriers, Pluton avait été averti ; il fit lâcher Cerbère, le chien à triple tête, qui se jeta sur Pirithoüs, et l'étrangla. Thésée fut pris vivant, et condamné à rester éternellement assis dans le Tartare. Hercule vint, par bonheur pour lui, abréger ce long châtiment.

De retour sur la terre, le héros tenta de rentrer dans ses Etats, mais inutilement : *Mnestée* s'était emparé du trône, et les habitans de l'Attique ne voulaient plus d'un roi qui leur attirait une foule de malheurs. Thésée, contraint de s'expatrier, se retira dans l'île de Scyros, dont Lycomède était roi; il y périt misérablement, et ce ne fut qu'à sa cendre qu'on rendit les honneurs qu'il avait mérités.

CASTOR ET POLLUX.

Jupiter aperçut un jour du haut de l'Olympe l'épouse de *Tyndare*, roi de Sparte, qui se promenait sur les bords de l'Eurotas : elle se nommait *Léda*. Épris de ses charmes, le maître des dieux engagea Vénus à prendre la figure d'un aigle, et se métamorphosa lui-même en cygne, qui, paraissant poursuivi par l'aigle, fut se réfugier dans les bras de Léda. Cette princesse était alors enceinte, et neuf mois après elle pondit deux œufs : de l'un sortirent *Pollux* et *Hélène*, et de l'autre *Castor* et *Clytemnestre*. Les deux premiers furent regardés comme les enfans de Jupiter, et les deux autres reconnurent pour leur père Tyndare, d'où vint le nom *Tyndarides*,

que l'on donne aux quatre enfans indifféremment.

Les deux frères se distinguèrent dès que leur âge le permit. Pollux tua le terrible *Amycus*, jusque là invincible au combat du ceste, et fut depuis regardé comme le patron des athlètes. Castor se distingua à la course et dans l'art de dompter les chevaux. Ces deux héros furent aussi de la conquête de la Toison-d'Or, et accrurent beaucoup leur gloire dans la guerre qu'ils firent à Thésée, pour venger l'injure faite à Hélène leur sœur : ils ne punirent que ceux qui avaient pris part à l'enlèvement; et cette modération leur mérita l'amour et l'admiration des Athéniens. Les soins qu'ils prirent de nettoyer l'Archipel des pirates qui l'infestaient leur furent aussi très-glorieux : on les regarda dans la suite comme des divinités favorables aux nautoniers. Pendant la tempête qui assaillit les Argonautes, on vit des flammes légères voltiger autour de la tête de ces deux frères, et le calme revint bientôt après. On regarda depuis les flammes de ce genre, qui paraissent à l'approche ou au milieu des orages, comme des signes heureux, et on les nomma *feux de Castor et Pollux*.

Les deux frères aimèrent en même temps

les deux sœurs *Phœbé* et *Talaïre*, ou *Ilaïre*, filles de Leucipe; mais elles étaient déjà fiancées à *Idas* et *Lyncée*, en sorte que Castor et Pollux prirent la résolution de les enlever. Il fallut ensuite se battre pour justifier ou plutôt soutenir cet outrage. Castor tua Lyncée; mais Idas le vengea, et ôta la vie au meurtrier de son frère. Pollux vengea de même Castor, et tua Idas.

Pollux, comme fils de Jupiter, était immortel; mais la vie lui parut insupportable après avoir perdu son frère; il supplia donc son père de le faire mourir lui-même, ou de partager son immortalité entre lui et Castor. Jupiter céda à ses vœux; et il fut décidé que les deux frères jouiraient alternativement de la vie: ainsi, ils passèrent tour à tour six mois aux enfers et six mois sur la terre. Dans la suite ils furent réunis au ciel, et devinrent un des signes du Zodiaque, sous le nom des *Jumeaux* ou *Gémeaux*.

JASON.

Eson régnait en Thessalie; mais, faible et incapable de défendre ses droits, il fut chassé du trône par *Pélias*, son frère. Celui-ci, voulant colorer son usurpation, promit de rendre

le royaume au fils de son frère, nommé *Jason*, quand il serait en état de régner. Ce n'était là qu'une vaine promesse : dès que Jason fut parvenu à un âge convenable, Pélias chercha les moyens de l'éloigner, et il lui proposa la conquête de la Toison d'Or. Le jeune héros, qui brûlait de s'illustrer, ne balança pas à prendre le parti qu'on lui présentait, malgré les nombreux périls qu'il y avait à craindre.

Il faut ici se rappeler ce que nous avons dit de Phryxus et d'Hellé, enfans d'Athamas, roi de Thèbes. Persécutés par leur belle-mère Ino, ils s'enfuirent sur un magnifique belier, dont la toison était d'or, et traversèrent un détroit de la mer Noire sur cet animal. Hellé tomba dans cette mer, qui de son nom fut appelée *Hellespont*. Phryxus, plus heureux, aborda l'autre rivage, poursuivit sa route, et s'arrêta dans la Colchide, où il sacrifia à Mars son beau belier et sa riche toison. Cette toison fut placée dans un champ consacré à Mars, et confiée à la garde d'un dragon terrible. Le dieu fut si satisfait de cette offrande, qu'il assura des richesses immenses à celui qui serait possesseur de la toison; et il permit à tous les héros d'en faire la conquête.

Jason, décidé à partir, invita tous les plus

vaillans Grecs à partager la gloire de son entreprise, et presque tous se rendirent auprès de lui. Un vaisseau appelé *Argo*, d'où l'on fit *Argonautes*, comme qui dirait les *nautoniers de l'Argo*, fut le bâtiment qui transporta cette élite de héros. Nous ne raconterons point les nombreuses aventures qu'ils essuyèrent avant d'arriver au terme de leur voyage; avec l'aide de Minerve et de Junon, qui s'étaient déclarées leurs protectrices, ils surmontèrent tous les obstacles.

Mais le voyage n'était qu'une des moindres difficultés de l'entreprise; la conquête de la Toison d'Or était bien plus difficile encore. Il fallait d'abord franchir une barrière gardée par deux taureaux, présent de Vulcain, qui avaient les cornes et les pieds d'airain, et vomissaient des tourbillons de flammes; puis assujétir au joug ces deux animaux, et labourer avec une charrue de diamant un champ de quatre arpens qui n'avait jamais été défriché, pour y semer les dents d'un dragon, d'où devaient sortir des hommes tout armés, qu'il fallait exterminer sans qu'il en restât un seul; enfin, tuer le monstre qui veillait à la conservation du précieux dépôt; et, ce qui était plus effrayant encore, il

fallait exécuter tous ces travaux en un jour.

Hercule lui-même ne l'eût pas fait, et Jason y eût perdu la vie, si Minerve et Junon n'eussent rendu *Médée* amoureuse de lui. Cette Médée, fille d'Æetès, roi de la Colchide, chez qui se trouvaient alors les héros, était une magicienne si puissante, que le ciel et les enfers semblaient lui être soumis. Elle promit son secours à Jason.

Le jour arrivé, on s'assembla hors des murs de *Colchos* : le roi, d'un côté, accompagné d'une foule innombrable; de l'autre, le chef des Argonautes avec tous ses compagnons, consternés à la vue des périls auxquels il allait s'exposer : on lâche les taureaux dont la vue seule fait frémir les spectateurs; Jason les apprivoise, les met sous le joug, laboure le champ, y sème les dents du dragon; et lorsqu'il en voit sortir des combattans, il lance au milieu d'eux une pierre qui les met si fort en fureur, qu'ils s'entretuent les uns et les autres; aussitôt il court chercher le monstre qui gardait la toison, l'assoupit avec les herbes enchantées et un breuvage préparé que son amante lui avait donnés, lui ôte la vie, enlève le précieux dépôt, et retourne victorieux à son vaisseau.

Il ne songea plus qu'à s'enfuir secrètement pendant l'obscurité de la nuit. De concert avec lui, Médée vint le trouver avec les trésors d'Æetès, son père, qu'elle avait dérobés. Æetès se mit aussitôt à sa poursuite, mais cette femme, accoutumée au crime, saisit Absyrte, son jeune frère, qu'elle avait emmené, le tue, et disperse ses membres de loin en loin, afin que son père, s'occupant à les recueillir et à leur faire des funérailles, lui laissât le temps de fuir plus sûrement.

Jason épousa Médée pendant le trajet. Toute la Thessalie se réjouit au retour des Argonautes : Eson seul ne vint point aux fêtes qu'on célébra en leur honneur; sa vieillesse l'en empêcha. Jason, affligé de son état, pria Médée d'employer son art pour rajeunir ce vieillard qui lui était si cher. La magicienne y consentit, et lui rendit la force et les agrémens du bel âge.

Pélias, le frère d'Eson et l'usurpateur de sa couronne, était fort vieux aussi; ses filles, frappées du prodige qui s'était opéré en faveur de leur oncle, supplièrent Médée de rendre de même la jeunesse à leur père. Médée feignit de consentir à leurs vœux; mais elle forma au contraire le dessein de venger Eson, et de

punir Pélias par la main même de ses filles. Elle fait croire à ces sœurs crédules qu'elles doivent verser le vieux sang de Pélias, afin que la magicienne puisse le remplacer par un nouveau. Ces jeunes princesses s'arment aussitôt de poignards, et vont surprendre leur père au milieu de son sommeil.

A force de pitié, ces filles inhumaines
De leur père endormi vont épuiser les veines.
Leur tendresse crédule, à grands coups de couteau,
Prodigue ce vieux sang et fait place au nouveau.
Le coup le plus mortel s'impute à grand service :
On nomme piété ce cruel sacrifice;
Et l'amour paternel, qui fait agir leurs bras,
Croirait commettre un crime à n'en commettre pas.
Médée est éloquente à leur donner courage.
Chacune toutefois tourne ailleurs le visage.
Une secrète horreur condamne leur dessein,
Et refuse leurs yeux à conduire leur main.

CORNEILLE.

Le malheureux, percé de cent coups de poignard,
S'écrie, étend les bras, sur son lit se soulève,
Et voyant dans leurs mains étinceler le glaive :
Mes filles, leur dit-il, hélas! que faites-vous?
Quel dessein contre un père a pu tourner vos coups?
De leurs mains à ces mots le fer échappe et tombe;
Glacé par la pitié, leur courage succombe.
Pour étouffer ses cris, Médée, au même instant,
L'achève, et dans l'airain le jette palpitant.

OVIDE.

Cette cruelle magicienne le laissa dans la chaudière se consumer entièrement; elle monta sur son char attelé de dragons, s'éleva dans les airs, et échappa à la fureur des filles de Pélias. Elle se retira à Corinthe. Jason l'y suivit. Ils vécurent en bonne intelligence pendant quelque temps, et eurent deux enfans. Mais l'infidélité de Jason changea leur sort : il rechercha la main de *Créuse*, fille de *Créon*, roi de Corinthe, et l'obtint. Médée, méprisée et abandonnée, ne se livra pas à de vaines plaintes; elle se vengea. Sous prétexte de féliciter la nouvelle épouse de Jason, elle lui envoya une robe empoisonnée, mais couverte de diamans. Créuse n'en fut pas plus tôt revêtue, qu'elle sentit un feu dévorant par tout son corps; ce feu gagna jusqu'au palais, et le consuma entièrement. Cette terrible vengeance ne suffit pas à l'implacable Médée; elle saisit ses propres enfans, ceux qu'elle avait eus de Jason, et leur donna la mort aux yeux même de leur père; puis, s'élevant sur son char, elle disparut, et se retira à Athènes, où elle tâcha de séduire le vieil Egée.

Quant à Jason, il mena dans la suite une vie errante. Il revint en Thessalie; et un jour qu'il se reposait sur le bord de la mer, à

Pag. 153.



Hercule et Orphée.

l'abri du navire Argo, qu'on avait tiré sur le rivage, il fut écrasé par la chute d'une poutre qui s'en était détachée.

HERCULE.

Amphitryon, fils d'Alcée et petit-fils de Persée, s'empara de Thèbes et épousa *Alcmène*, fille d'Electrion, roi de Mycènes. En formant ce mariage, il s'engagea à venger le frère de son épouse, que les Thélébéens ou Téléboens avaient fait mourir. Ils leur déclara donc la guerre, et les défit par le moyen de Cométho, fille de Ptérélas, leur roi, à qui cette princesse coupa un cheveu d'or, dont dépendaient les destinées de ce prince. Ce trait, comme on peut le remarquer, rappelle naturellement le cheveu de pourpre de Nisus. C'était pendant qu'Amphitryon était occupé à cette guerre que Jupiter trompa Alcmène, en paraissant devant elle sous la figure de son époux. Le dieu la laissa enceinte d'*Hercule*. Comme le terme de sa grossesse approchait, Jupiter, qui se réjouissait d'avoir un fils, dit, au milieu de l'assemblée des dieux, que l'enfant qui allait naître serait un héros, et régnerait sur ses voisins. Junon, qui voulait le trom-

per, lui fit faire serment que les choses arriveraient ainsi qu'il l'avait dit; et, sans perdre de temps, elle descendit sur la terre, pour retarder la naissance d'Hercule et avancer celle d'*Erysthée* son frère, fils d'Amphitryon et d'Alcmène; d'autres le font son cousin. Elle prit la figure d'une vieille femme, et vint s'accroupir devant la *porte* du palais d'Alcmène, qui ne put accoucher tant que la déesse resta dans cette posture. Une servante nommée *Galanthis*, s'étant doutée que la présence de cette vieille femme prolongeait les souffrances de sa maîtresse, sortit en affectant un air joyeux, et annonça l'heureux accouchement d'Alcmène. Junon, irritée à cette nouvelle, se leva, et Alcmène effectivement accoucha aussitôt; mais Galanthis paya cher sa ruse; elle fut changée en belette.

Hercule cependant était venu assez tard au jour pour que l'arrêt du Destin le condamnât à être sous les ordres d'Eurysthée, qui, après son père, fut roi de Mycènes. Junon ajouta à ce malheur tous ceux qu'elle put susciter au fils de Jupiter. Il etait encore au berceau quand elle envoya deux serpens qui devaient l'étouffer. Hercule fit en cette occasion connaître qu'il était le fils du maître des dieux;

Il prit dans ses mains les deux serpens, et les pressa si fort qu'ils en moururent.

Créon, roi de Thèbes, l'éleva dans son palais, et le fit instruire dans tous les arts qui convenaient à un héros. Hercule ne fut pas ingrat : il n'avait guère plus de dix ans, qu'il délivra Thèbes de la servitude des Myniens, tua leur roi *Ergine*, et saccagea *Orchomène*, sa capitale. Créon lui fit épouser sa fille *Mégare*.

Ces exploits n'étaient que le prélude des travaux que lui réservaient la colère de Junon et la jalousie d'Eurysthée. Quand il apprit qu'il devait être soumis à ce dernier, il devint si furieux, que, dans le délire de sa colère, il tua ses propres enfans. Revenu de ce transport, il eut tant de chagrin de ses crimes, qu'il se fit expier à Athènes, et qu'il se tint long-temps caché. Enfin il céda à son sort, et se présenta à Eurysthée, bien décidé à lui obéir, quelque injustes que fussent les ordres qu'il lui donnerait. Parmi ses travaux on en compte douze, qui lui méritèrent une place dans l'Olympe, à côté des Dieux.

Le premier fut de tuer un *lion* énorme qu ravageait les environs de la forêt de *Némée*. Il étrangla ce monstre, et en porta dès lors

la dépouille comme un monument de sa victoire.

Le second fut contre l'*hydre* du marais de *Lerne*, près d'Argos. C'était un serpent qui avait cent cous (d'autres ne disent que sept ou dix), terminés par autant de têtes affreuses, qui renaissaient d'elles-mêmes à mesure qu'elles étaient coupées. Il ne put le vaincre et l'anéantir qu'en ordonnant à *Iolas*, son cousin, qui l'acompagnait, de brûler ces têtes aussitôt qu'elles étaient abattues. Il se servit d'une faux d'or dans ce combat. Après sa victoire, il trempa ses flèches dans le sang de l'hydre, qui était un poison des plus redoutables.

Son troisième exploit fut de détruire les oiseaux extraordinaires du lac de Stymphale, en Arcadie. Ils avaient la tête et le bec de fer, et pouvaient lancer des traits du même métal. Leur nombre était si grand, qu'ils obscurcissaient l'air. Ce ne fut que par le moyen des tymbales d'airain, dont Minerve lui avait fait présent, qu'Hercule put chasser ces monstres dangereux.

Le quatrième exploit du héros fut d'attraper à la course et d'amener vivante la biche du mont Ménale, dont les pieds étaient

d'airain et les cornes d'or. Il la poursuivit pendant une année entière.

Par le cinquième, Hercule s'empara du sanglier de la forêt d'Erymanthe, et le mit vivant sur ses épaules. Cet animal était si grand et si épouvantable, qu'Eurysthée, à l'arrivée du héros qui le portait, fut se cacher dans un tonneau d'airain.

Les étables d'*Augias*, roi d'Argos, étaient si sales, que le héros, pour les nettoyer, fut obligé de détourner le fleuve Alphée; ce fut son sixième travail.

Un taureau, qui soufflait des flammes par les narines, désolait l'île de Crète; Neptune l'avait envoyé, parce que Minos ne lui avait pas sacrifié un bœuf superbe, comme il l'avait promis. Hercule se saisit encore de ce nouveau monstre.

Son huitième exploit consista à punir *Busiris* et *Diomède*. Le premier sacrifiait à Neptune tous les étrangers qui entraient dans ses Etats; l'autre nourrissait ses chevaux de chair humaine. Hercule le fit périr par les supplices qu'ils avaient inventés.

Il fut ensuite faire la guerre aux Amazones, et fit épouser Thésée à leur reine.

La mort de Géryon, qui avait trois corps, fut son dixième travail.

S'étant fait ensuite initier aux mystères de Cérès à Eleusine, il descendit aux enfers, où il délivra son ami Thésée, et contraignit Cerbère à voir, pour la première fois, la lumière du jour, en l'entraînant avec lui sur la terre.

Enfin, son douzième travail fut la conquête des pommes d'or du jardin des *Hespérides.*

Les *Hespérides*, qu'on nommait *Eglé, Aréthuse* et *Hespéruse*, étaient filles d'*Hesper*, frère d'Atlas. Elles possédaient un jardin rempli de pommes d'or; un dragon, qui avait cent têtes et cent voix différentes, veillait auprès de ces fruits précieux. Hercule tua le monstre et emporta les fruits.

Il faut dire, en passant, qu'Hesper, le père des Hespérides, fut changé en une étoile qui porte le nom d'*Hespérus* ou *Hesper*, en paraissant au coucher du soleil, et de *Lucifer*, au soleil levant qu'elle précède. Nous avons vu ailleurs que son frère *Atlas* avait été changé en une montagne qui porta le ciel; ces quatorze filles furent métamorphosées en étoiles, qui sont les *Pléiades* et les *Hyades*. Hercule ayant compassion de la peine d'Atlas, le soulagea un

peu en soutenant pendant quelque temps le ciel sur ses vastes épaules.

Outre les douze travaux, le héros fit plusieurs autres actions brillantes, qui seules eussent suffi pour l'illustrer.

Il donna la mort à *Cacus*, fameux brigand, fils de Vulcain, qui lançait le feu par la bouche et les narines; il faisait sa demeure dans un antre du mont Aventin. Un jour il osa voler les bœufs d'Hercule; mais, prudent comme un larron, il eut soin de tirer ces bœufs par la queue, pour qu'on se trompât sur la route qu'on leur avait fait prendre. Hercule n'eut point recouvré sa perte, si ces animaux n'eussent poussé des gémissemens, en sentant passer le reste du troupeau près de la caverne. Le héros courut aussitôt au repaire, assomma le brigand, et reprit ses bœufs.

Il y avait dans les sables de la Libye un fameux géant, appelé *Antée*, qui combattait tous ceux qui passaient dans ses Etats; il avait promis à Neptune, son père, de lui bâtir un temple avec des crânes humains. Hercule fut le trouver, l'attaqua, et le terrassa plusieurs fois; mais le monstre n'avait pas plus tôt touché la Terre, sa mère, qu'il reprenait toute sa vigueur. Hercule, qui s'en aperçut, le tint

long-temps en l'air, et l'étouffa dans ses bras.

Quelque temps après, le héros, se reposant dans les sables de la Libye, fut fort étonné de voir une fourmillière de petits hommes autour de lui : c'étaient les *Pygmées* qui voulaient venger la mort d'Antée, leur roi. Hercule ne fit que rire de leur dessein; il les prit tous et les mit dans sa peau de lion.

Le héros descendit deux fois aux enfers : la première pour en retirer Thésée, et la seconde pour ramener *Alceste*, épouse d'*Admète*, roi de Thessalie. Cette princesse était fille de Pélias et d'Anaxabie. Son père, pour se débarrasser des amans qui la courtisaient, annonça que, pour l'obtenir, il fallait atteler à son char deux bêtes féroces de différentes espèces, et promener Alceste dessus. Admète reçut d'Apollon un lion et un sanglier qui le mirent en état de remplir les conditions imposées par Pélias. Il emmena donc Alceste dans ses Etats. Bientôt les Destins, jaloux du bonheur de ces époux, allaient terminer la vie d'Admète, quand Alceste, qui l'aimait plus qu'elle-même, s'offrit pour mourir à sa place. Les Parques (et ce fut l'unique fois) se laissèrent attendrir, et coupèrent le fil des

jours de l'épouse, au lieu de celui des jours de l'époux. On venait de faire les funérailles de cette héroïne de l'amour conjugal, quand Hercule arriva à la cour d'Admète. Touché du récit qu'on lui fit de ce qui venait de se passer, il voulut qu'un si beau dévouement ne fût pas sans récompense; il descendit aux enfers, combattit la Mort, la vainquit, et ramena au jour la tendre Alceste, malgré Pluton lui-même.

Hercule, désirant de se remarier, demanda la main d'*Iole*, fille d'Euryte, roi d'Œchalie; mais Euryte, qui craignait que sa fille ne fût pas heureuse avec un homme qui avait tué ses enfans de sa propre main, demanda du temps pour réfléchir. Le héros, qui ne comptait pas la patience au nombre de ses vertus, prit cette réponse pour un refus, et s'en vengea en emmenant les chevaux d'Euryte. *Iphytus*, qui fut à Tyrinthe réclamer les chevaux de son père, éprouva la fureur d'Hercule, qui le massacra.

Le repentir ayant porté le héros à consulter l'oracle, il lui fut répondu que le meurtrier ne pouvait expier son crime qu'en se laissant vendre publiquement. Hercule y consentit, et devint l'esclave d'Omphale, reine de Lydie; d'esclave il devint amant, et se montra

si soumis, que, pour plaire à la reine, il prit une quenouille, et fila parmi ses femmes.

Enfin, ayant repris sa liberté et son courage, il se rendit auprès de Méléagre, pour être de la chasse qu'on allait faire au sanglier de Calydon. Il vit *Déjanire*, sœur de Méléagre, à la cour d'Œnée, son père, et en devint amoureux; il la demanda en mariage. *Achéloüs*, fils de l'Océan et de Téthys, avait fait avant lui la même demande, et voulut soutenir ses droits; il fallut se battre. Achéloüs, se sentant vivement pressé, prit la forme d'un serpent, et ensuite celle d'un taureau. Hercule lui arracha une corne, qui devint, comme celle de la chèvre Amalthée, une corne d'abondance. Le vaincu fut cacher sa honte parmi les roseaux du fleuve Toas, qui, depuis, s'appela Achélaüs. Hercule, resté seul poursuivant de Déjanire, l'épousa et retourna à Thèbes avec elle. Sur sa route il trouva l'Evenus, fleuve de l'Etolie, qui lui opposa un obstacle.

Sûr pour lui du passage, il craint pour son amante.
Le centaure *Nessus* a vu son embarras.
Que le trajet, dit-il, ne vous alarme pas!
Confiez à mes soins une épouse craintive:
Et vous, hardi nageur, regagnez l'autre rive.

Hercule accepta l'offre, et passa le premier. Déjà il était sur l'autre rive.

Il relevait son arc : un cri soudain l'attire.
L'infidèle Nessus enlève Déjanire.
Arrête, crie Hercule ; arrête, écoute-moi...
Centaure agile, en vain tu prétends m'échapper;
Et plus prompt que mes pieds mon arc va te frapper.
Il dit : l'arc en sifflant a suivi la parole;
Le ravisseur fuyait; une flèche qui vole
Atteint son dos, le perce et traverse son flanc.
Nessus avec effort la retire; et son sang,
Où se mêle déjà le fiel de l'hydre impure,
A flots empoisonnés jaillit de sa blessure.
Je mourrai, dit Nessus, mais je serai vengé.
Et dépouillant son dos où le fer s'est plongé,
Il remet sa tunique à la nouvelle épouse,
Comme un don précieux à sa flamme jalouse.

Cela signifie qu'il fit entendre à Déjanire que cette tunique serait un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule toutes les fois qu'il paraîtrait la négliger pour en aimer quelque autre. Son conseil perfide ne fut que trop bien suivi. Cette princesse, voulant détacher entièrement son époux de l'amour qu'il avait encore pour Iole, lui envoya cette fatale tunique, un jour qu'il allait faire un sacrifice sur le mont Œta. *Lychas*, l'ami d'Hercule, se chargea de la lui porter.

Ignorant le danger du tissu qu'il déploie,
Le héros du poison se revêt avec joie.
Mais à peine sa main sur les autels ardens
Verse avec la prière et le vin et l'encens,
Le venin échauffé dans ses veines circule.
Endurcie aux tourmens, l'âme du grand Hercule,
Quelque temps sans gémir, souffre un mal si cruel.
Vaincu par la douleur, il repousse l'autel,
Et remplit tout l'OEta d'un hurlement terrible.
Il veut se dépouiller de ce supplice horrible;
Mais sa chair se déchire et suit le vêtement.
Ses efforts redoublés redoublent son tourment.
A ses membres nerveux la tunique attachée,
Unie avec son corps, n'en peut être arrachée,
Ou collée à sa peau dépouille et laisse nus
Et ses grands ossemens et ses muscles tendus.....
Son sang fume et frémit comme l'onde bruyante;
Où le noir forgeron plonge une lame ardente.
La flamme qui le brûle au dedans, au dehors,
En livide sueur s'exhale de son corps;
Et ses nerfs pétillans que ce feu lent dévore,
Alimens du poison, le rallument encore.
Levant au ciel ses bras, roidis par la douleur,
Il s'écrie : O Junon ! jouis de mon malheur;
Barbare, vois du ciel ce supplice effroyable !
Repais de mes tourmens ton cœur impitoyable :
Ou si le triste objet de ton inimitié
Est enfin pour toi-même un objet de pitié,
Achève, arrache-moi cette odieuse vie,
Toujours par toi maudite et toujours poursuivie...
Hélas ! que m'ont servi ma force et ma valeur ?
Un mal dont rien ne peut modérer la douleur,
S'allume dans mon sang, bouillonne dans mes veines.

Contre lui cette main et ces armes son vaines.
Je meurs ; et cependant Eurysthée est heureux !
Le ciel le voit, le souffre, et le ciel a vos vœux !
Il dit, et de l'Œta parcourt le bois sauvage,
Tel qu'un tigre écumant de douleur et de rage,
Qui, percé d'une flèche attachée à son flanc,
Cherche en vain le chasseur qui fit couler son sang.
Tantôt vous l'eussiez vu, dans ces tourmens horribles,
Frémir, grincer des dents, pousser des cris terribles ;
Tantôt vous l'eussiez vu se roidir les deux mains,
Reprendre, déchirer ces tissus inhumains ;
Tantôt briser les troncs offerts à sa colère ;
Tantôt, les bras au ciel, y réclamer son père.
Sous le creux d'une roche il aperçoit Lychas :
Il le voit, il s'écrie : Ah ! traître, tu mourras.
C'est de toi que je tiens ce présent homicide ;
C'est toi seul qui me perds. Il tremble aux pieds d'Alcide(1),
S'excuse...... Le héros le saisit, et dans l'air
Le tourne, et furieux le jette dans la mer.
La puissante baliste, instrument de la guerre,
Avec moins de roideur élance au loin la pierre.
Lychas tournoie en l'air, et par l'effroi transi,
Au milieu de sa chute en roc s'est endurci.
Telle une pluie épaisse, en neige condensée,
Se durcit, devient grêle, et retombe glacée.
Dans la profonde mer il trouve son cercueil ;
Et sur les flots d'Eubée on distingue un écueil
Qui s'élève au milieu de l'orageuse plaine,
Et garde encor les traits de la figure humaine.

Hercule, ne pouvant plus supporter la vie,

---

(1) *Hercule est souvent appelé* Alcide, *à cause d'Alcée, père d'Amphitryon.*

rassembla les arbres qu'il avait arrachés dans sa fureur, et en forma un bûcher. Il pria ensuite *Philoctète*, son ami, d'y mettre le feu, lui laissa son carquois et les flèches qu'il avait trempées dans le venin de l'hydre.

Couché sur les longs crins du lion de Némée,
Sur sa lourde massue, avec un air serein,
Il repose sa tête, ainsi qu'en un festin
Un convive penché sur la rose odorante (1).
Déjà de tous côtés la flamme dévorante
S'anime, se déploie, attaque le héros,
Qui la voit, la méprise, et la souffre en repos.

Le feu consuma bientôt ce qu'il y avait de terrestre et de mortel en lui; il ne lui resta rien de ce qu'il avait reçu dans sa naissance de sa mère Alcmène; mais la partie divine, son âme, fut reçue dans l'Olympe, et, depuis ce jour, Hercule fut admis au rang des dieux.

PHILOCTÈTE.

Philoctète, fils de Pœan, dut sa plus grande gloire à l'amitié qui le lia avec Hercule. Nous avons vu qu'il assista à la mort de ce héros. Il avait juré de ne point découvrir le lieu de sa

---

(1) *Ce vers fait allusion à la manière dont les anciens se mettaient à table; ils ne s'asseyaient point comme nous, mais se couchaient.*

tombe; mais les Grecs, qui, pour prendre Troie, avaient besoin des flèches qui y étaient renfermées, lui firent manquer à ce serment: il crut cependant éluder cette promesse sacrée en frappant du pied la terre qui couvrait les restes d'Hercule; mais les dieux, qui ne prirent point le change, le punirent aussi sévèrement que si sa voix eût révélé le secret. Comme il s'embarquait avec les Grecs pour se rendre devant Troie, il laissa tomber sur son pied, sur celui même qui avait frappé la terre du tombeau, un des traits empoisonnés qu'il avait reçus de son ami: le venin se mêla aussitôt à son sang, et sa blessure devint une plaie qu'aucun remède ne pouvait guérir. L'infection qu'elle exhalait était si insupportable, que les Grecs abandonnèrent Philoctète dans l'île de Lemnos, où il traîna une existence fort misérable. Cependant comme les traits qu'il possédait étaient nécessaires pour la prise de Troie, les Grecs se virent contraints, après la mort d'Achille, d'avoir recours à ce héros, qu'ils avaient si indignement trahi. Il ne voulut pas d'abord entendre ceux qu'on lui envoya; mais Ulysse, qui était aussi adroit qu'éloquent, apaisa sa colère, et le persuada de se rendre devant Troie. Il partit donc, et

arriva dans le camp des Grecs, où *Machaon*, fils d'Esculape, trouva moyen de le guérir.

ORPHÉE.

L'antiquité n'a pas honoré que ses illustres guerriers ; elle a rendu le même hommage aux rois vertueux, aux sages législateurs et aux grands poëtes. *Orphée* eut ces trois qualités, et sa gloire fut presque égale à celle des divinités dont il établit le culte dans la Grèce. Il était fils d'*Œagre*, roi de Thrace, et de la muse Calliope. Apollon, remarquant son rare talent pour la musique, lui fit présent de la lyre, à laquelle il ajouta deux cordes. Il n'était pas seulement habile musicien, il était encore excellent poëte. On a dit de lui que, lorsqu'il chantait en s'accompagnant de sa lyre, il attirait les bêtes féroces, les arbres, et même les rochers qu'il savait rendre sensibles.

Après avoir voyagé dans la Grèce et en Égypte, où il s'était instruit dans la science qui apprend à rendre hommage aux dieux, il revint dans la Thrace, et choisit bientôt la nymphe Eurydice, pour en faire son épouse. Mais le jour même de ses noces, la jeune épouse, en cueillant des fleurs dans une prairie, fut piquée au talon par un ser-

pent, et mourut un instant après. Orphée, inconsolable de cette perte, osa descendre dans les enfers pour l'aller redemander à l'inflexible Pluton. Il fondait son espoir sur son grand talent.

Il chante, et, sous ses doigts, sa lyre frémissante
Se marie aux accens de sa voix gémissante.
Autour de lui pleuraient, étonnés, attentifs,
Et les spectres muets et les mânes plaintifs...
Ni la reine des morts, ni son époux farouche,
Ne peuvent résister au charme qui les touche.
Dans le bois habité par les mânes récens,
Eurydice blessée errait à pas tremblans.
On l'appelle, on la rend à son époux fidèle :
Mais s'il jette un regard, un seul regard sur elle,
Avant d'être sorti du ténébreux séjour,
Sa grâce est révoquée, il la perd sans retour.
Par les détours obscurs d'une sombre caverne
Tous deux ils remontaient le chemin de l'Averne.
Aux portes du Ténare, aux approches du jour,
Orphée, impatient et de crainte et d'amour,
Se retourne, regarde.... Eurydice, rendue,
S'échappe comme une ombre, un coup d'œil l'a perdue.
Il la rappelle en vain du geste et de la voix :
Elle meurt, sans se plaindre, une seconde fois.
Et quelle plainte encore aurait-elle formée ?
Est-ce un crime pour lui de l'avoir trop aimée ?
D'un ton faible qu'Orphée entend à peine.... Hélas !
Adieu, dit-elle, et rentre aux gouffres du trépas.

De Saint-Ange.

Orphée en vain l'appelle, en vain la suit encore,
Il n'embrasse qu'une ombre, et l'horrible nocher
De ces bords désormais lui défend d'approcher.
Alors privé deux fois d'une épouse si chère,
Où porter sa douleur? où traîner sa misère?
Par quels sons, par quels pleurs fléchir le dieu des morts?
Déjà cette ombre froide arrive aux sombres bords.
Près du Strimon glacé, dans les antres de Thrace,
Durant sept *mois entiers il pleura sa disgrâce* :
Sa voix adoucissait les tigres des déserts,
Et les chênes émus s'inclinaient dans les airs.
Telle, sur un rameau, durant la nuit obscure,
Philomèle plaintive attendrit la nature,
Accuse, en gémissant, l'oiseleur inhumain
Qui, glissant dans son nid une furtive main,
Ravit ses tendres fruits que l'amour fit éclore,
Et qu'un léger duvet ne couvrait pas encore.
Pour lui plus de plaisir, plus d'hymen, plus d'amour,
Seul, parmi les horreurs d'un sauvage séjour,
Dans ces noires forêts du soleil ignorées,
Sur les sommets déserts des monts Hyperborées,
Il pleurait Eurydice, et, plein de ses regrets,
Reprochait à Pluton ses perfides bienfaits.
En vain mille beautés s'efforçaient de lui plaire,
Il dédaigna leur feu; et leur main sanguinaire,
La nuit, à la faveur des mystères sacrés,
Dispersa dans les champs ses membres déchirés.
L'Ebre roula sa tête encor toute sanglante :
Là, sa langue glacée et sa voix expirante,
Jusqu'au dernier soupir formant un faible son,
D'Eurydice, en flottant, murmurait le doux nom,
Eurydice! ô douleur!.... Touchés de son supplice,
Les échos répétaient : Eurydice! Eurydice! DELILLE.

OEDIPE.

Laïus, roi de Thèbes, avait épousé *Jocaste*, fille de *Créon*, qui avait régné dans Thèbes avant lui : mais un oracle lui apprit que l'enfant qui naîtrait de cette union donnerait la mort à son père : il ordonna en conséquence à un serviteur, lorsque la reine fut accouchée, d'aller exposer l'enfant dans un lieu désert. Le serviteur, au lieu de l'abandonner aux bêtes féroces, l'attacha par les pieds à un arbre; ce qui lui fit donner le nom d'*OEdipe*, mot grec composé de deux autres qui signifient *pieds enflés*. *Phorbas*, intendant des troupeaux de Polybe, roi de Corinthe, le trouva, et eut pitié de son triste sort; il le détacha et le porta à son maître, qui le fit élever avec beaucoup de soin et l'adopta.

Parvenu à l'adolescence, OEdipe, ayant appris que Polybe n'était point son père, consulta l'oracle pour connaître l'auteur de ses jours; et il eut pour réponse qu'il se donnât bien de garde de retourner dans son pays, parce qu'il devait y tuer son père et épouser sa mère. Comme il prenait Corinthe pour sa patrie, il s'en bannit, et tourna ses pas vers la Phocide. Dans un passage du mont Cythéron,

il eut le malheur de rencontrer Laïus, qu'il ne connaissait pas : celui-ci lui ordonna avec hauteur de se ranger. OEdipe, se croyant offensé, mit l'épée à la main, se battit, tua Laïus, et l'oracle fut accompli.

Cette mort fut l'origine des malheurs qui fondirent sur Thèbes par la suite. Un monstre vint désoler les campagnes; c'était un horrible composé de plusieurs espèces : il avait la tête et les mains d'une femme, le corps d'un chien, les griffes d'un lion, et des ailes comme les oiseaux; on le nommait *Sphinx*. Il se retirait sur le mont Phicée, d'où il tombait sur les passans, leur proposait des énigmes difficiles, et déchirait ceux qui ne pouvaient les expliquer.

Créon, qui, après le meurtre de Laïus, avait repris la couronne, fit publier que celui qui ferait périr le Sphinx, épouserait Jocaste, et deviendrait l'héritier du trône. La vie du monstre était attachée à l'explication de l'énigme qu'il proposait; il devait mourir aussitôt qu'on aurait dit le mot.

OEdipe, hardi, entreprenant, osa se présenter à la suite d'une quantité d'autres qui avaient péri. Le Sphinx lui demanda quel était l'animal qui marchait le matin sur quatre pieds, sur deux dans le milieu du jour, et le

soir sur trois. OEdipe répondit que c'était l'homme, qui, dans son enfance, se traîne sur ses pieds et ses mains; dans le midi de son âge marche sur ses deux pieds, et sur le déclin de sa vie soutient sa vieillesse d'un bâton qui lui sert comme d'un troisième pied. A peine cette explication fut-elle donnée, que le Sphinx se précipita du haut du rocher, et expira. Ainsi Thèbes fut délivrée, et OEdipe épousa Jocaste, sa mère, et devint roi. De cette union incestueuse naquirent deux fils, *Etéocle* et *Polynice*, et deux filles, *Antigone* et *Ismène*.

Plusieurs fléaux suivirent ces crimes involontaires. On consulta l'oracle; et, après bien des recherches pour remonter à l'origine de ces malheurs, OEdipe apprit avec horreur tout ce que les circonstances avaient tenu caché jusqu'alors. Dans son désespoir, il s'arracha les yeux, ne se jugeant plus digne de voir la lumière du soleil; et, abandonnant le trône et la fortune, il s'éloigna d'un lieu où il s'était rendu si coupable. Guidé par sa fille Antigone, il vint à Athènes. Un jour qu'il s'arrêta près d'un bourg de l'Attique nommé Colonne, dans un bois consacré aux Euménides, quelques Athéniens, saisis d'effroi à la vue d'un

homme dans un lieu où il n'était permis à aucun profane de mettre le pied, encore moins lorsque cet homme était poursuivi par la colère des dieux, voulurent l'en chasser; mais Antigone intercéda si vivement pour lui, qu'ils ne lui firent aucun mal; ils se contentèrent de le conduire à Athènes, où Thésée le reçut favorablement, et où il acheva ses jours.

Quant à Jocaste, épouvantée de sa terrible position, elle se donna la mort.

ÉTÉOCLE ET POLYNICE.

Le crime d'OEdipe attira la malédiction sur toute sa famille, et elle se détruisit en partie de ses propres mains. Ses fils *Etéocle* ou *Ethéocle* et *Polynice*, après sa retraite, convinrent de régner tour à tour chacun une année. Comme l'aîné, Étéocle exerça le premier l'autorité souveraine; mais il trouva tant de charmes, que, l'année expirée, il ne voulut point céder le trône à son frère. Polynice, indigné, se retira à Argos, chez *Adraste* qui y régnait, et qui l'accueillit si bien, qu'il lui donna sa fille pour épouse. Adraste essaya d'accommoder le différend des deux frères; il envoya *Tydée*, son autre gendre, vers Étéocle; mais celui-ci,

au lieu d'attendre l'ambassadeur, fut lui dresser une embuscade et l'attaqua à l'improviste sur son passage. Tydée eut le bonheur de sortir avec gloire de ce pas dangereux. Adraste, au récit de cette trahison, se prépara à la guerre, et engagea plusieurs princes puissans dans ses intérêts. Une armée nombreuse marcha bientôt sur Thèbes ; Etéocle n'en fut pas effrayé, et il refusa à la force ce qu'il n'avait pas voulu accorder à la raison et à la justice. Les armés eurent différens succès ; et, ennuyés de la longueur de la guerre, les deux frères résolurent de la terminer par un combat particulier. Ils s'attaquèrent tous deux avec la fureur que leur inspirait une haine mutuelle, et se portèrent des coups si terribles, qu'ils se tuèrent en même temps, et tombèrent l'un près de l'autre. La haine leur survécut, et se manifesta encore lorsqu'ils n'étaient plus : on ne put réunir leurs cendres dans le même tombeau ; et lorsqu'on les brûla sur le même bûcher, les flammes se separèrent et épouvantèrent les assistans, témoins de cette dernière division.

Les chefs devant Thèbes.

La guerre de Thèbes fut une des plus

considérables qui eurent lieu dans les temps héroïques ; plusieurs poëtes l'ont chantée, comme Homère a chanté celle de Troie. Parmi les chefs qui commandaient les troupes qui assiégeaient la ville, on en distinguait sept; savoir : *Adraste*, *Polynice*, *Tydée*, *Amphiaraüs*, *Capanée*, *Hippomédon* et *Parthénopée*.

Adraste, roi d'Argos, fut l'ame de cette guerre. Nous avons dit que Polynice, s'étant retiré chez lui, devint son gendre.

Tydée, fils d'OEnée, roi de Calydon, ayant tué ses oncles, se réfugia à Argos, dans le même temps que Polynice; Adraste lui fit le même accueil, et lui donna également une de ses filles en mariage. Tydée était brave et habile guerrier ; il défia plusieurs fois Etéocle, et le vainquit toujours ; il trouva cependant la mort devant Thèbes. Il fut père du vaillant *Diomède*, qui se distingua dans la guerre de Troie.

Amphiaraüs, fils d'Oïclès et d'Hypermnestre, eut une destinée assez singulière. C'était un des plus habiles devins de son temps : comme il avait épousé *Eriphyle*, sœur d'Adraste, celui-ci le pressa de s'armer aussi; mais ayant, par l'effet de son art, appris qu'il devait périr dans cette guerre, il pré-

féra à la gloire le soin de sa conservation; il se retira de la cour de son beau-frère, et se cacha avec tant de soin, qu'on ne pouvait le trouver. Son épouse seule connaissait le lieu de sa retraite; et, gagnée par un superbe collier dont Polynice lui avait fait présent, elle le dccouvrit. Amphiaraüs fut alors obligé de partir; mais il ne s'éloigna qu'avec l'espoir d'être vengé : il ordonna à son fils *Alcméon* de donner la mort à Eriphyle dès qu'il aurait appris que son père avait perdu la vie. Il trouva la mort ainsi qu'il l'avait prévu : Jupiter d'un coup de foudre le précipita avec son char daus les entrailles de la terre. Alcméon eut à peine reçu cette triste nouvelle, qu'il exécuta sa promesse, et tua sa mère; mais bientôt le sang d'Eriphyle s'éleva contre lui, et il fut livré à tous les tourmens des Furies. Il se retira à Psophis, en Arcadie, pour y faire des expiations, afin de recouvrer sa première tranquillité. *Phégée*, roi du pays, le reçut à sa cour, et lui donna sa fille *Alphésibée* en mariage. Alcméon fit présent à son épouse du fatal collier qui avait aidé à séduire sa mère; mais l'ayant ensuite répudiée pour épouser *Callirhoé*, fille d'Achéloüs, il redemanda le collier à ses beaux-

frères. Ceux-ci, pour venger l'affront fait à leur sœur, donnèrent la mort à ce perfide. A cette nouvelle, Callirhoé, qui avait déjà deux fils, pria les dieux de les faire passer en un instant de l'état d'enfance à celui d'homme ; sa prière fut exaucée, et les deux jeunes gens partirent aussitôt pour venger la mort de leur père. Non-seulement ils tuèrent ses meurtriers, mais ils firent encore tomber sous leurs coups Alphésibée et Phégée son père ; ensuite ils sacrifièrent à Apollon le collier qui avait été l'origine et la cause de tant de malheurs.

Capanée est le héros du poëme de *Stace*, intitulé la *Thébaïde*. Ce prince, fils d'Hipponoüs et d'Astinome, était rempli de courage, mais d'un courage féroce, et que la sagesse ne guidait point : son impiété égalait sa témérité aveugle ; il bravait sans cesse la foudre, et disait qu'elle n'avait pas plus de force que la chaleur du midi. Jupiter punit ces blasphèmes en l'écrasant sous cette même foudre, sur les remparts de Thèbes, où il était monté le premier. Son épouse, *Evadné*, fille d'Iphis, offrait au contraire un modèle de douceur, et pouvait servir d'exemple aux épouses. Elle ne put survivre à son époux, et tandis qu'on

brûlait son corps, elle se présenta parée de ses plus beaux habits, et se jeta dans le bûcher pour mêler ses cendres avec celles d'un époux qu'elle chérissait trop pour ne point partager son sort.

Hippomédon est peu célèbre ; il périt aussi devant Thèbes, ainsi que *Parthénopée*.

Adraste fut le seul des principaux chefs qui revint dans sa patrie ; en général, cette guerre devint funeste à tous ceux qui l'entreprirent.

Parmi les personnages qui se distinguèrent à cette célèbre époque, il ne faut pas oublier *Tirésias*. C'était un devin qui eut de particulier que, après avoir été homme, il devint femme. Ce changement si surprenant fut l'effet d'une bien petite cause : un jour il rencontra deux serpens entrelacés, les frappa de son bâton, et s'aperçut qu'il n'était plus qu'une femme. Sept ans après il trouva encore les deux serpens entrelacés, il les frappa de nouveau, et recouvra les attributs de l'homme. Il fut juge entre Jupiter et Junon, qui discutaient sur les avantages des deux sexes ; il prétendit que les femmes étaient mieux partagées. Junon, à qui cette décision déplut le rendit aveugle, mais Jupiter le dédom-

magea de ce malheur en lui donnant la lumière de l'esprit, et lui permettant de lire dans l'avenir. Il eut aussi l'avantage de vivre cinq âges d'homme.

Après la mort des deux fils d'OEdipe, *Créon*, frère de Jocaste, s'empara du trône de Thèbes, et son premier soin fut de défendre que l'on donnât la sépulture aux cendres de Polynice, parce qu'il avait amené des étrangers contre sa patrie; mais Antigone ne pouvant souffrir cette dernière injure faite à son frère, sortit pendant la nuit, et lui rendit les devoirs funèbres. Le roi, ayant appris cette infraction à ses ordres, condamna Antigone à être enterrée toute vive. Cette princesse prévint son supplice en se donnant la mort. Sa perte ne fut pas seule : *Hémon*, fils de Créon, qui l'aimait, se tua de désespoir, et la mère de ce jeune prince, ne pouvant lui survivre, le suivit volontairement dans le tombeau. Créon ne vécut plus long-temps que pour sentir plus vivement ses malheurs. Ce prince, quoique gouvernant avec un pouvoir absolu, n'était cependant regardé que comme le tuteur du jeune *Léodamas*, fils d'Etéocle.

Ce fut lorsque ce dernier prince eut atteint l'âge de raison, que l'on vit renaître la guerre

contre Thèbes. Adraste la ralluma en inspirant aux fils des Grecs qui étaient morts devant cette ville, le désir de venger leurs pères. Cette seconde guerre s'appela celle des *Epigones*. Léodamas fut dépossédé, et l'on mit sur le trône *Thersandre*, fils de Polynice.

TANTALE.

Remontons maintenant aux temps les plus fabuleux pour y chercher l'origine d'une famille qui joua un des plus grands rôles pendant l'époque héroïque; c'est celle des *Pélopides*. *Tantale*, fils de Jupiter et de la nymphe Plota, en fut le chef; il était roi de la Phrygie. N'ayant point été appelé à la première solennité que *Tros* fit célébrer dans la ville de Troie, il se vengea de cet oubli en enlevant *Ganymède*, jeune fils du prince troyen. Ce fut comme la première étincelle de la guerre qui perdit Troie.

Quoique issu de Jupiter, Tantale n'en était pas plus religieux: ayant donné un jour l'hospitalité aux dieux dans son palais, il voulut éprouver leur divinité, en leur servant, dans un festin, les membres mêmes de son fils *Pélops*. Les dieux frémirent d'horreur à ce

crime ; Cérès seule, préoccupée par le chagrin que lui causait l'enlèvement de Proserpine, se jeta sur ce mets odieux, et mangea une épaule du jeune homme. Jupiter foudroya le palais, et ordonna à Mercure d'enfoncer Tantale dans un lac des enfers, et de l'y enchaîner de manière que, quoique pressé par une soif et une faim continuelles, il ne pût jamais atteindre les eaux qui touchaient à son menton, ni les fruits qui pendaient au-dessus de sa tête.

PÉLOPS.

Pélops fut ressuscité par les dieux, qui lui donnèrent une épaule d'ivoire en place de celle que Cérès avait mangée.

Son père lui laissa sur les bras une guerre fort onéreuse, née au sujet de l'enlèvement de Ganymède. Il se vit contraint de quitter la Phrygie, et d'aller chercher une retraite chez *Œnomaüs*, roi de l'Élide et de Pise. Ce prince avait une fille nommée *Hippodamie*, qu'il ne voulait pas marier; il recevait cependant ceux qui demandaient sa main, mais il ajoutait une condition à son consentement ; il fallait le vaincre à la course des chars : il se fiait sur la légèreté extraordinaire de ses chevaux, qui avaient le Vent pour père. Les vaincus éprou-

vaient le sort le plus cruel; il les perçait de sa lance au moment même qu'il les atteignait. Pélops, qui désirait épouser Hippodamie, s'entendit avec *Myrtile*, le conducteur du char d'*Œnomaüs*, qui lui promit d'ôter l'essieu de fer qui retenait les roues, à la condition cependant que Pélops lui abandonnerait Hippodamie pendant un seul jour. Tout ainsi disposé, Œnomaüs se tua au milieu de sa course, et Pélops épousa Hippodamie, se mit en possession des états de son beau-père, et fit jeter Myrtile dans la mer, sous prétexte de venger la mort du roi; mais, dans le fait, pour ne pas être obligé de lui tenir parole.

Pélops conquit la contrée, qui depuis fut appelée *Péloponèse* (île de Pélops).

ATRÉE ET THYESTE.

Atrée et *Thyeste* furent les deux plus célèbres enfans de Pélops. Par le conseil d'Hippodamie, il tuèrent leur frère *Chrysippe*, que Pélops avait eu de sa maîtresse *Astioché*. Ce prince les chassa de sa cour avec Hippodamie leur mère. Ils se retirèrent chez Eurysthée, roi d'Argos, dont Atrée épousa la fille, nommée *Ærope*. Quelque temps après

Eurysthée ayant été tué dans l'Attique, par les Héraclides, Atrée fut reconnu roi d'Argos. Thyeste, qu'il garda à sa cour, paya ce bienfait par un crime : il corrompit le cœur d'Ærope, et en eut deux enfans. Atrée, ayant découvert ce commerce incestueux, se contenta d'abord de le chasser; mais ne se croyant point assez vengé, il feignit de vouloir se réconcilier avec son frère, et le rappela près de lui. Alors il massacra les enfans de Thyeste, et en fit préparer un festin pour leur père et pour Ærope. Le soleil, disent les poëtes, se cacha pour ne pas éclairer un repas si horrible.

Thyeste n'eut pas qu'un crime à se reprocher : ayant un jour rencontré une jeune fille dans un bois consacré à Minerve, il lui fit violence; c'était *Pélopée*, sa fille, qu'il avait perdue de vue depuis long-temps. Elle lui arracha son épée et la garda. L'enfant qui naquit de cette violence fut exposé par sa mère, recueilli par des bergers, et nommé *Egisthe*. Atrée, après la mort d'Ærope, ayant épousé Pélopée, qu'il ne connaissait point non plus pour sa nièce, éleva dans sa cour Egisthe avec ses deux fils, Ménélas et Agamemnon. Toute cette complication d'horreurs finit par se découvrir. Atrée, plein d'un nouveau désir de

vengeance, envoya Ménélas, Agamemnon et Egisthe pour prendre Thyeste. Ils le surprirent dans le temple de Delphes. Mais à la vue de l'épée qu'Egisthe portait, et qui était celle même que Pélopée lui avait arrachée, Thyeste reconnut son fils. Pélopée étant survenue, apprit par une explication son crime involontaire, et se donna la mort avec cette arme même. Egisthe la ramassa et la porta toute sanglante à Atrée, qui, persuadé qu'elle était teinte du sang de son frère, rendit des actions de grâces aux dieux. Egisthe le détrompa bientôt en lui donnant la mort. Il fit ensuite monter Thyeste sur le trône d'Argos; mais il n'y resta pas long-temps.

AGAMEMNON ET MÉNÉLAS.

Ces deux jeunes princes, chassés de leur patrie après le meurtre de leur père, se retirèrent chez Polyphide, roi de Sycione, qui les envoya ensuite à OEnée, roi d'Echalie. Mariés, par l'entremise de ce prince généreux, aux deux filles de Tyndare, *Clytemnestre* et *Hélène*, ils résolurent de venger la mort d'Atrée, et poursuivirent vivement Thyeste, à qui cependant ils laissèrent la vie.

Alors Agamemnon monta sur le trône d'Argos, qu'il transféra à Mycènes. Dans le même temps, Ménélas succéda à Tyndare, son beau-père, et devint roi de Sparte.

Ils régnaient l'un et l'autre paisiblement, lorsque *Pâris*, fils de *Priam*, roi de Troie, vint en Grèce pour réclamer Hésione, sa tante, que Télamon avait autrefois emmenée, sous le règne de Laomédon. Le jeune ambassadeur, qui était beau et galant, fit sa cour à l'épouse de Ménélas, la séduisit, et l'enleva. On envoya aussitôt des ambassadeurs à Priam; mais le vieux roi, au lieu de rendre Hélène, rappela les anciens griefs de Tantale, qui avait, de son côté, enlevé Ganymède, fils de Tros. Une guerre terrible naquit de ce différend de famille : la Grèce entière se souleva contre Troie. Agamemnon fut déclaré chef de tous les princes qui partirent pour venger l'injure de son frère. Ce roi, avant son départ, se réconcilia sincèrement avec Egisthe, et eut même l'imprudence de lui confier Clytemnestre et ses enfans. Le perfide Egisthe, loin de répondre aux sentimens d'Agamemnon, séduisit son épouse, et fit périr un *rapsode* (1)

(1) C'est ainsi qu'on nommait ceux qui recueillaient et chantaient les vers des grands poëtes.

que le prince avait laissé pour l'instruire de ce qui se passerait dans son palais; ensuite il garda si peu de mesure dans sa conduite scandaleuse, qu'Agamemnon en apprit la triste nouvelle sur la fin de la guerre de Troie. Il revint avec la résolution de se venger; mais Clytemnestre le prévint en le faisant assassiner au milieu d'un festin, le jour même qu'il rentra dans son palais.

ORESTE ET PYLADE.

Clytemnestre n'ayant plus rien à redouter d'Agamemnon, mit la couronne sur la tête d'Egisthe, et devint son épouse. *Oreste* aurait aussi été victime du forfait de sa mère, si sa sœur *Electre*, plus âgée que lui, ne l'eût fait cacher et secrètement partir pour la Phocide, où régnait *Strophius*, qui avait épousé la sœur d'Agamemnon. Ce fut à la cour de ce prince qu'il trouva Pylade, qui était son cousin, et que ces deux princes formèrent leur amitié si célèbre. Quelques années après, Oreste entreprit de venger la mort de son père; il leva quelques troupes, partit de la cour de Strophius avec son cher Pylade. Electre le fit entrer secrètement dans Mycènes; en même temps elle sema avec adresse le faux bruit de

sa mort. Egysthe et Clytemnestre, qui donnèrent dans le piége, se rendirent aussitôt au temple d'Apollon pour y rendre grâces aux dieux. Oreste y entra un instant après avec ses soldats, et tua de sa propre main Egysthe et Clytemnestre. Mais à peine eut-il consommé sa vengeance, que les Furies s'emparèrent de lui, et ne lui laissèrent plus de repos. Il s'en alla à *Athènes* pour y faire *ses expiations*; mais n'ayant pu recouvrer la tranquillité, il se rendit chez les Trézéniens, pour y expier de nouveau son crime. Les Furies ne l'abandonnèrent qu'après qu'il eut été délivrer sa sœur *Iphigénie*, qui gémissait sous la tyrannie de Thoas. Pylade ne l'avait point abandonné, et dans cette occasion ils se montrèrent dignes amis, en voulant se sacrifier l'un pour l'autre. Oreste, ayant recouvré le trône qu'avait occupé son père, fit épouser Electre à son cher Pylade; et il vécut ensuite jusqu'à sa quatre-vingt-dixième année; il mourut de la morsure d'un serpent.

Tout ceci se passa après la guerre de Troie. Nous allons remonter maintenant à cette célèbre époque.

ORIGINE DE LA GUERRE DE TROIE.

Pour prouver l'origine de cette guerre, il faut, suivant les poëtes, l'aller chercher jusque dans l'Olympe même. Jupiter, toujours infidèle à Junon, aimait *Thétis*, fille de Nérée et de Doris, qu'il ne faut pas confondre avec *Téthys*, déesse de la mer; mais le souverain des dieux ayant appris, par un oracle de Thémis, que le fils que cette nymphe mettrait au monde serait plus grand que son père, il renonça à son amour, et maria Thétis avec *Pélée*, fils d'Eaque, et roi de la Phthiotique en Thessalie. *Achille*, qui effaça la gloire de son père, naquit de cette union.

Par une *fête*, avec pompe ordonnée,
Des vastes mers le despote orgueilleux,
Pour célèbrer cet heureux hyménée,
Hors la *Discorde*, assembla tous les dieux.
Mais tout à coup la farouche déesse,
Pour se venger de ce cruel mépris,
Vole au banquet, et d'un malin souris
Accompagnant sa perfide largesse,
Lançe une pomme avec ces mots écrits :
A la plus belle. O pomme trop fatale!
Les doigts y sont à peine reposés,
Que la vapeur du venin qu'elle exhale
Trouble soudain les esprits divisés :
Dans tous les yeux la fureur étincelle,
Chaque déesse a disputé le prix.

Il est à moi ; voyez : *A la plus belle*.
On se partage, et bientôt, à grands cris,
Chaque immortel protége une immortelle.
L'un voit la pomme et l'arrête en volant ;
Une autre main, plus agile et plus forte,
Saisit le fruit, qu'une troisième emporte
Pour le reperdre ; et, toujours circulant,
De main en main la pomme va roulant.
On voit déjà les tables renversées,
Et de *Thétis les roses dispersées*,
Nageant au sein du nectar ruisselant.
Le roi des cieux au milieu d'eux s'élance ;
Parle, et s'écrie : Arrêtez ! A sa voix,
Parmi les dieux descendent à la fois
Et la Terreur et le morne Silence.
La paix renaît et finit leurs débats :
On délibère ; et le sénat, plus sage,
D'abord exclut les vulgaires appas,
Choisit encore et bientôt se partage,
Entre *Junon* et *Vénus* et *Pallas*.
Quand Jupiter : Ma volonté suprême
Pourrait, dit-il, nommer l'une des trois ;
Mais, immortels, dois-je donner ma voix
Contre une épouse ou deux filles que j'aime (1) ?
Pour prononcer avec plus d'équité,
Portons la cause au tribunal d'un homme.

IMBERT, *Jugement de Pâris.*

On choisit pour juge PARIS (qu'on nomme quelquefois *Alexandre*), fils de Priam, roi

(1) Le poëte se trompe, Minerve seule était fille de Jupiter, et non Vénus.

de Troie, et d'Hécube. Il était alors occupé à garder ses troupeaux sur le mont Ida en Phrygie (1). Mercure conduisit les trois déesses auprès de cet heureux berger. Chacune d'elles tenta de corrompre le juge : Junon promit des honneurs; Minerve, la sagesse; Vénus lui promit la plus belle des femmes, et Vénus eut la pomme : les deux autres déesses jurèrent de se venger de cette préférence, et ne tinrent que trop fidèlement leur serment.

Vénus s'acquitta aussi de sa promesse. Pâris, ayant été envoyé en Grèce par son père, eut occasion de voir *Hélène*, qui passait alors pour la plus belle femme du monde, il l'aima; et,

(1) Lorsque Hécube était enceinte de Pâris, l'oracle lui apprit que l'enfant qu'elle aurait serait un jour cause de la ruine de sa patrie. Priam pour éviter ce malheur, ordonna à un de ses officiers, nommé Archélaüs, de faire mourir l'enfant aussitôt qu'il serait né. Archélaüs, par ordre d'Hécube, se contenta de le donner à des bergers, qui l'élevèrent parmi eux. Il devint parfaitement beau, et ajouta aux grâces de la nature les talens qui lui donnèrent un nouveau prix. Il venait souvent disputer le prix des jeux qu'on donnait à Troie, et l'emportait souvent sur Hector même. On ne parlait alors que du beau berger du mont Ida. Priam voulut le voir, et, après l'avoir interrogé sur sa naissance, il reconnut que c'était son fils. Charmé de sa beauté et de son esprit, il oublia l'ancien oracle et le plaça au nombre de ses fils.

protégé par la déesse des Amours, il lui fut aisé de plaire : il osa davantage, Ménélas était absent, il enleva son épouse, et la conduisit à Troie.

L'injure faite à Ménélas fut bientôt sue de toute la Grèce, et les princes grecs se disposèrent à le seconder dans sa vengeance : une coalition terrible se forma contre les Troyens.

On tenta cependant, avant de rien entreprendre, les voies de conciliation; mais Priam répondit aux ambassadeurs qu'on lui envoya, que les Grecs eux-mêmes, qui exigeaient une réparation, n'en avaient fait aucune pour l'enlèvement de Ganymède, ni pour ceux de Médée et d'Hésione. La guerre fut donc résolue. Dix ans furent employés à la préparer. Ce fut à Argos que se fit l'asssemblée générale des Grecs; et dans le dénombrement on compta douze cents navires et soixante-quinze mille soldats.

Cette belle armée, réunie dans le port d'Aulide, éprouva, pour premier obstacle, un calme sur mer qui ne lui permit pas de traverser l'Hellespont. Calchas, célèbre devin de ce temps, ayant été consulté, répondit que les Grecs n'auraient point un vent favorable, tant que

Diane serait irritée contre Agamemnon, qui avait tué une biche consacrée à cette déesse : ce crime ne pouvait être expié que par le sang d'une princesse de la famille même du coupable. Agamemnon, après avoir hésité long-temps, abandonna sa fille à la colère de Diane; mais la déesse, apaisée par ce pénible sacrifice, se contenta d'une biche qu'elle mit à la place d'Iphigénie, et transporta la princesse en Tauride, pour lui faire servir ses autels.

Enfin les Grecs partirent, et trouvèrent les Troyens disposés à les recevoir avec vigueur : mais la descente effectuée, on se tint presque tranquille de part et d'autre pendant neuf ans. La prise de Troie ne dépendait pas seulement du courage des assiégeans, il fallait encore auparavant accomplir plusieurs fatalités dont elle dépendait. La première était d'avoir dans l'armée des Grecs un des descendans d'Éaque, qui avait travaillé avec Apollon et Neptune aux murs de cette ville. Achille était petit-fils de ce prince; mais Thétis, sa mère, ayant prévu qu'il périrait pendant le siége, essaya de le soustraire à son sort : elle le fit revêtir d'habits de fille, et le fit cacher parmi les femmes de *Déidamie*, fille de Lycomède,

roi de Scyros : il portait alors le nom de *Pyrrha*. S'étant fait connaître à Déidamie, il l'épousa secrètement, et en eut Pyrrhus. *Ulysse*, le plus rusé et le plus prudent des Grecs, se chargea d'amener le petit-fils d'Éaque devant Troie. Il se déguisa en marchand, et s'étant introduit dans le palais de Lycomède, il étala devant les femmes divers bijoux, parmi lesquels il glissa des armes. Achille, qui était présent, saisit vivement ces armes, et trahit son secret par cette action même. Ulysse alors lui parla comme à un jeune héros, et lui fit sans peine préférer la gloire à une vie honteuse. Il fallait, par une autre fatalité, posséder les flèches d'Hercule ; elles étaient entre les mains de Philoctète, que les Grecs avaient lâchement abandonné dans l'île de Lemnos. Ulysse réussit encore à l'amener au camp. La plus importante fatalité consistait à enlever une petite statue de Minerve, qu'on appelait le *Palladium*, et à laquelle était attaché le salut de la ville. Ulysse, qui était de toutes les parties où il fallait de l'adresse, enleva, avec le secours de Diomède, cette statue. Il empêcha aussi Rhésus, roi de Thrace, de faire boire ses chevaux dans les eaux du Xanthe. Ce fut encore lui qui trouva le moyen de faire venir

parmi les Grecs Télèphe, fils d'Hercule, qui s'était déclaré leur ennemi, et qui avait été blessé par Achille. Comme il ne pouvait être guéri que par la lance même qui l'avait frappé, le prudent roi d'Ithaque lui porta de la rouille de cette lance. Telles étaient les principales fatalités qui furent levées avant la prise de Troie; et cette ville eût été sans doute emportée plus tôt, si la division ne se fût mise parmi les chefs des Grecs. C'est cette division qui fait le sujet de l'*Iliade*, poëme admirable d'Homère.

ANALYSE DE L'ILIADE.

Agamemnon, après la prise de Thèbes, ville de Cilicie, eut pour sa part du butin *Chryséis*, fille de *Chrysès*, grand-prêtre d'Apollon. Ce dernier se hâta de venir dans le camp des Grecs avec des présens, pour racheter sa fille; mais Agamemnon la lui refusa avec dureté. Apollon vengea bientôt son fidèle serviteur, en affligeant les Grecs d'une peste horrible. Calchas consulté, répondit que ce fléau ne cesserait que lorsque Chryséis serait rendue à son père. Agamemnon se refusa encore avec opiniâtreté à cette juste restitution. Une querelle s'élève alors entre les généraux : Achille, le plus

jeune et le moins prudent, s'emporte jusqu'à menacer Agamemnon. Celui-ci se voit contraint de céder aux instances de tous les Grecs; mais il tente de se venger sur Achille même; et, comme général suprême, il envoie deux hérauts dans la tente du fils de Pélée, pour enlever *Briséis*, belle esclave, à laquelle son maître *était extrêmement attaché.*

Trop sensible à cet outrage, Achille, non content de s'en plaindre amèrement, jure de ne plus combattre pour la cause des Grecs, avant qu'on ne lui ait fait une réparation éclatante. Téthys, dont le palais est au fond des mers, a entendu les plaintes que son fils a exhalées sur le rivage: elle monte aussitôt vers l'Olympe, et supplie Jupiter de punir les Grecs, en rendant les Troyens vainqueurs, afin qu'on sente plus vivement le tort que le seul repos d'Achille peut faire aux ennemis de Troie.

Jupiter, favorable à la prière de Téthys, envoya au roi d'Argos un songe trompeur, qui lui persuada de donner un assaut à la ville. Agamemnon, qui prend ce songe pour un heureux avertissement, se hâte, au lever de l'aurore, d'assembler les chefs de l'armée, et leur fait part des insinuations du fils de

Saturne. Aussitôt on sacrifie aux dieux, l'armée se déploie dans la plaine, et les deux partis en viennent aux mains.

Au milieu de l'action, *Pâris*, qui était la cause de la guerre, sort des rangs, et demande à la terminer par un combat singulier avec *Ménélas* : le défi est accepté sur-le-champ ; et l'on établit pour conditions, que le vainqueur possédera la belle *Hélène*. Le combat commence ; mais Pâris, qui n'était qu'un lâche, et qui avait tremblé à la vue seule de son adversaire, s'enfuit dès qu'il se sentit près de succomber. Le poëte, qui embellit tout, dit, pour colorer cette fuite, que Vénus enveloppa d'un nuage le faible guerrier qu'elle protégeait, et le ramena ainsi dans la ville. Ses frères, ses parens, tous les Troyens et son épouse même, le couvrirent de ridicule et d'opprobre.

Cependant Ménélas et tous les Grecs demandent qu'on remplisse les conditions du combat. Rien n'était plus juste ; mais les dieux, qui s'étaient rassemblés pour décider du sort de Troie, en jugèrent autrement; ils voulurent que le siége se prolongeât encore. Minerve elle-même, qui ne pouvait pardonner aux malheureux habitans de cette ville, à cause du

jugement de Pâris, descend sur la terre, & engage un Troyen à lancer une fleche sur le roi de Sparte. Le trait ne frappe que légèrement; mais Agamemnon, outré de colère, n'en fait pas moins ranger ses troupes, et le combat général recommence avec plus de fureur qu'auparavant.

Le vaillant *Diomède*, fils de *Tydée*, fut le héros de cette action : il porta la mort et l'épouvante dans toutes les bandes troyennes; il se rendit redoutable aux dieux mêmes; il blessa Vénus, qui cherchait à lui arracher Enée, qu'il allait immoler; il blessa même Mars, le terrible dieu de la guerre. Enfin, *Hector*, le seul héros troyen qui osât se présenter devant lui, rentra dans la ville par le conseil de son frère Hélénus, et engagea sa mère à se rendre avec les dames troyennes au temple de Pallas, pour supplier la déesse d'éloigner Diomède de la mêlée. *Andromaque*, son épouse, alarmée des dangers qu'il allait courir encore, veut le retenir auprès d'elle; elle lui présente même le jeune *Astyanax*, leur fils; mais le héros, après avoir embrassé son fils et sa tendre épouse, vole de nouveau au combat, et porte à son tour l'épouvante dans les rangs des Grecs. Minerve, qui veut

détourner le cours de ses exploits, descend de l'Olympe; Apollon, qui protége le parti des Troyens, vient à la rencontre de la déesse, et tous deux conviennent d'inspirer à Hector le dessein de demander un combat singulier avec le plus vaillant des Grecs.

Sa demande fit trembler les plus courageux : Ménélas fut le seul qui s'avança; mais Agamemnon ne voulut pas permettre qu'il combattît. Enfin neuf guerriers, aiguillonnés par les reproches du vieux et sage *Nestor*, se présentent et jettent leurs noms dans un casque : celui d'*Ajax*, fils de Télamon, fut amené par le sort. Aussitôt il vole à la rencontre de son adversaire qui l'attend. Le combat commence, devient terrible, et ne se termine que lorsque les deux guerriers, épuisés de fatigue, conviennent de cesser une lutte qui n'a pu faire ni vainqueur ni vaincu. On signe une trève pour donner aux deux partis le temps de rendre les devoirs funèbres aux morts.

Les dieux qui se sont si vivement intéressés jusqu'alors à cette guerre, sont convoqués dans l'Olympe, et Jupiter ordonne de ne plus prendre aucune part à cette grande querelle des Grecs et des Troyens; ensuite

montant sur son char, le souverain des dieux s'éloigne et vole sur le mont Ida.

Cependant Agamemnon, désespérant de réduire les Troyens, parle de lever le siége; mais tous les Grecs rejettent ce parti, qui serait pour eux une tache éternelle. Chacun pense qu'il serait beaucoup plus sage d'apaiser Achille, et de tâcher de le ramener dans les rangs des Grecs, où son bras serait si utile; on charge *Ulysse*, *Ajax* et *Phénix* d'aller trouver ce héros, qui n'avait pas quitté sa tente. *Ils* partent à l'instant. Ulysse est celui qui porte la parole : il tâche d'intéresser Achille en faveur des Grecs; il lui montre la gloire qu'il trouvera à opposer son bras à celui d'Hector; il lui fait sentir que son courroux doit avoir un terme, et lui promet, de la part d'Agamemnon, dix talens d'or, vingt vases du même métal, sept trépieds, sept femmes de Lesbos, et sa chère Briséis; de plus brillans dons doivent l'enrichir quand Troie sera renversée. Ces magnifiques promesses, l'éloquence même d'Ulysse, tout fut inutile; Achille resta inflexible.

Le lendemain, dès l'aurore, les deux armées sortirent en bon ordre. Mais Jupiter, qui voulait en ce jour donner la victoire aux enfans

de Priam; envoie Iris à Hector pour lui ordonner de quitter le champ de bataille, et de n'y reparaître que quand Agamemnon, blessé, sera forcé de se retirer dans sa tente. Il suivit cet ordre; et sa présence ranima les Troyens, et leur donna un tel courage, qu'ils repoussèrent les Grecs dans leur camp, et de là dans leurs vaisseaux. Agamemnon parla encore d'abandonner le siége, mais Ulysse lui fit perdre de nouveau cette idée.

Pendant que Jupiter, du haut du mont Ida, d'un seul de ses regards soutenait les Troyens, son implacable épouse forme le dessein de rendre sa protection inutile aux enfans de Priam. Elle relève tous ses charmes, et emprunte, en outre, de Vénus une ceinture merveilleuse qui donnait un nouveau prix à la beauté, et faisait aimer la déesse qui la portait. Jupiter ne put résister aux caresses, même à la seule présence de son épouse; elle lui fit oublier les Troyens, et il s'endormit dans ses bras.

Son sommeil tourna au désavantage des ennemis des Grecs. Neptune vint combattre contre eux, et ils fuyaient vers leur ville lorsque Jupiter s'éveilla. Au changement qui s'était opéré, le souverain de l'Olympe connut la ruse

de son épouse, et lui en fit de sanglans reproches. Junon l'apaisa avant de s'éloigner de lui.

Jupiter sentant le besoin de venir au secours des fils de Priam, envoie *Iris* porter à Neptune l'ordre de se retirer, et dans le même temps il commande à Apollon d'aller à la tente d'Hector, qui avait été blessé par Ajax, fils de Télamon. Apollon trouve le héros rétabli, et lui inspire un courage plus qu'humain. Il marche devant lui, et abat la muraille qui fermait le camp des Grecs. Les Troyens pénètrent une seconde fois dans leurs retranchemens, et les poussent jusqu'à *la seconde* ligne de leurs vaisseaux. Déjà ils sont prêts à y mettre le feu, et Hector embrasait la poupe d'un des plus beaux, quand le fils de Télamon vient fièrement s'opposer au fils de Priam.

Cependant *Patrocle*, voyant la flotte menacée, intercède auprès d'Achille, et le conjure, les armes aux yeux, de venir combattre : rien ne peut fléchir le fils de Pélée. Touché des prières de cet ami intime, il lui permet néanmoins de prendre ses armes et ses soldats, et d'aller au secours des Grecs; mais en même temps il lui défend de rien

entreprendre au-delà de la défense de la flotte.

Patrocle, revêtu des armes d'Achille, et suivi des Thessaliens, fond sur les ennemis, qui le prennent pour le fils de Téthys, et fuient à son approche; Hector lui-même est entraîné par ses chevaux. Fier de la terreur qu'il inspire et de la mort de *Sarpédon*, roi des Lyciens, qui vient de tomber sous ses coups, Patrocle oublie l'ordre que lui a donné son ami; il pousse les Troyens jusque sous les murs de leur ville : peut-être les aurait-il forcés, si Apollon ne se fût opposé à ses projets. Ce dieu, pour la troisième fois, ramène Hector au combat. Le héros ne revient que pour s'opposer à celui qu'il prend pour Achille; bientôt il le joint, l'attaque et l'abat à ses pieds. Patrocle lui prédit qu'il doit succomber lui-même sous la main du fils de Pélée : Hector se moque de la prédiction, et le dépouille de ses armes.

Quand Achille apprit la mort de son ami, il ne mit point de bornes à sa douleur, et il la sentit d'autant plus vivement, que la perte de ses armes ne lui permettait point de le venger à l'instant. Assise auprès du vieux *Nérée*, dans les abîmes de l'Océan, Téthys entendit les nouveaux gémissemens de son fils, et se hâta

de le venir consoler : elle lui promit des armes pour le lendemain. Elle fut en effet trouver aussitôt Vulcain, qui passa la nuit à en fabriquer de magnifiques. Dès que le héros les eut revêtues, il se rendit au milieu des chefs des Grecs, et leur déclara qu'il oubliait son inimitié. Agamemnon, généreux à son tour, fit conduire Briséis dans sa tente, avec tous les présens qu'on lui avait déjà offerts inutilement pour quitter son activité.

Impatient d'assouvir sa fureur dans le sang des Troyens, Achille laisse à peine aux Grecs le temps de prendre le repos nécessaire; un nouveau combat s'engage, et ce fut le plus terrible : les dieux eux-mêmes s'attaquèrent mutuellement.

........La Discorde et la Peur qui la suit,
Au milieu des guerriers fondent avec grand bruit.
Pallas jette deux cris pour signal du carnage;
L'un aux retranchemens, l'autre sur le rivage;
Mars répond à sa voix : tel qu'un noir tourbillon,
Il tonne sur le Xanthe et les tours d'Ilion.
Jupiter dans les cieux fait gronder son tonnerre,
La terre et ses vallons, et ses hautes forêts,
Les fondemens d'Ida, ses sourcilleux sommets,
Les navires des Grecs et la ville ennemie,
Pluton sort de son trône; il pâlit, il s'écrie :
Il a peur que le dieu, dans cet affreux séjour,



Achille traînant Hector autour des murs de Troye

D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée,
Ne découvre aux vivans cet empire odieux,
Abhorré des mortels et craint même des dieux.

Cependant le fils de Pélée immole aux mânes de son ami tous ceux qui s'offrent à ses coups : mais ce ne sont point des victimes vulgaires qu'il lui faut; c'est le sang même d'Hector qu'il brûle de répandre. Enfin, les deux héros se rencontrent, et la terreur qu'inspire le combat qui commence aussitôt entre eux suspend les dieux eux-mêmes, qui attendent le coup qui doit décider de la victoire. C'est Achille qui triomphe, et le triste souvenir de son ami le rend impitoyable jusqu'à la férocité : il refuse à son ennemi mourant jusqu'à la consolation de savoir que sa dépouille mortelle sera remise à son père. Le cruel attache par les pieds le corps du héros à son char, et le traîne trois fois autour de la ville. Quel spectacle pour les yeux d'un père, d'une mère, d'une épouse! *Priam*, *Hécube* et *Andromaque*, du haut des tours d'Ilion, aperçoivent cette tête chérie, ensanglantée et traînée dans la poussière; ils poussent des gémissemens douloureux; l'air retentit de leurs cris; toute la ville est dans le deuil.

Le premier soin d'Achille, revenu dans le camp des Grecs, est de faire élever un bûcher sur le bord de la mer; il place dessus le corps de son malheureux ami, et met le feu au bois; ensuite il coupe sa belle chevelure, qui devient aussitôt la proie des flammes; il jette dans le feu quatre de ses plus beaux chevaux et deux chiens, après les avoir *égorgés*, et finit cette cérémonie lugubre en immolant douze prisonniers troyens des plus vaillans et des meilleures familles. Le feu ayant tout consumé on recueille les cendres, qui sont renfermées dans une urne d'or, et portées dans la tente d'Achille. Pour célébrer encore plus dignement la mémoire de son ami, le fils de Pélée annonce des jeux et des combats, et fait apporter de magnifiques prix pour exciter l'émulation des combattans.

Ces soins n'empêchent pas Achille de satisfaire à son ressentiment; tous les matins, pendant neuf jours de suite, il traîne trois fois autour de la ville le corps d'Hector, qu'Apollon a couvert de son égide pour l'empêcher de se corrompre. Enfin, il le rend au vieux Priam, qui est venu jusque dans sa tente redemander ces restes d'un fils chéri, et qui a offert, pour obtenir l'objet de sa prière, de

magnifiques présens qu'Achille n'a pas dédaigné de recevoir.

Tel est le précis rapide de l'*Iliade* : Homère ne nous apprend point comment Troie fut prise : il s'arrête après nous avoir peint la vengeance de son héros. Nous verrons dans l'*Enéide* la destruction de cette malheureuse ville, et la ruse que les Grecs employèrent pour parvenir à s'en rendre maîtres.

FIN DE LA VIE D'ACHILLE.

Ce fut par le plus lâche des fils de Priam que la mort d'Hector fut vengée, par Pâris lui-même, et voici dans quelle circonstance. Achille, qui avait vu sur les murailles *Polyxène*, fille de Priam, en devint amoureux, et l'envoya demander en mariage à son père, avec promesse de porter les armes pour défendre la personne et les états du roi troyen. Priam accepta ses offres; mais, au moment où l'on allait célébrer cette union, Pâris lança contre Achille une flèche qu'Apollon dirigea au talon du héros. C'était le seul endroit où l'on pût le blesser; car Téthys sa mère avait eu soin de le tremper, à sa naissance, dans les eaux du Styx, pour le rendre invulnérable; le talon, par où on le tenait, ne fut point baigné dès

eaux salutaires. Il est inutile d'observer que Homère ne dit pas un mot de cette fable; s'il eût rendu son héros invulnérable, il eût paru moins grand; ce sont les poëtes postérieurs qui ont imaginé cet accessoire à l'histoire d'Achille.

Achille mourut dès qu'il fut blessé. Pour pouvoir rendre à son corps les honneurs de la sépulture, les *Grecs furent obligés* de payer aux Troyens *la* rançon que Priam avait *payée* à Achille pour obtenir le corps de son fils. Pendant dix-sept jours, on célébra des jeux funèbres, où Téthys, les Néréides et les Muses vinrent pleurer. On lui éleva ensuite un magnifique tombeau sur le rivage de l'Hellespont, au promontoire de Sigée. Son fils Pyrrhus, après la prise de Troie, sacrifia sur ce tombeau Polyxène, cause innocente de la perte du héros. Ajax, fils de Télamon, et Ulysse se disputèrent ses armes devant tous les Grecs assemblés. Ulysse les obtint par le charme de son éloquence. Ajax en eut tant de chagrin, qu'il devint furieux jusqu'à massacrer un troupeau de pourceaux, croyant sacrifier Agamemnon et tous les Grecs. Revenu de son délire, il en eut tant de honte, qu'il se donna la mort, et fut changé en une fleur qu'on nomme hyacinte.

ANALYSE DE L'ODYSSÉE.

Ce second poëme d'Homère contient les voyages d'Ulysse, après la guerre de Troie. Ce héros fut dix ans sans pouvoir aborder à l'île d'*Ithaque*, dont il était roi; et ce sont les aventures qui lui arrivèrent pendant cet espace de temps qui forment le sujet de l'*Odyssée*.

Ilion était détruite, et l'implacable Junon paraissait enfin satisfaite. Le prudent Ulysse avait vu cette cité réduite en cendres; mais, retenu dans l'île d'*Ogygie*, où régnait la nymphe *Calypso*, il avait presque perdu l'espoir de retourner dans sa chère Ithaque. Calypso, qui l'aimait, le sollicitait en vain de deveni son époux; ce prince ne demandait aux dieux que de revoir encore son épouse *Pénélope*, son fils *Télémaque* et sa patrie.

Cependant Minerve, qui s'était déclarée sa protectrice, descend de l'Olympe, se rend, sous la figure de *Mentès*, roi des Taphiens, auprès du fils d'Ulysse, et lui conseille d'aller à Pylos, pour y voir Nestor, ou bien à Sparte, où Ménélas pouvait lui donner des nouvelles de son père. Télémaque reconnut qu'il recevait cet avis de Minerve même, en voyant la déesse s'échapper sous la forme d'un

oiseau ; il l'eût également reconnue en se sentant animé d'une force surnaturelle. Il indique une assemblée générale pour le lendemain ; après s'y être plaint amèrement des princes qui recherchaient la main de sa mère ; il leur enjoint de sortir du palais, en conjurant ses sujets de l'aider à réprimer leur audace. La nuit même qui suit cette déclaration, il s'embarque, et se dirige vers Pylos, où Nestor, ne pouvant lui donner des nouvelles de son père, l'engage à aller trouver Ménélas, qui, mieux instruit, le tirera peut-être de l'inquiétude où il est plongé. Le jeune prince se rend en effet à Sparte, et arrive au moment même où l'on célébrait les noces d'une des filles du roi. Il est aussitôt admis au festin, et traité comme doit l'être le fils d'un ancien ami. Le lendemain, après lui avoir demandé le sujet de son voyage, Ménélas lui apprend qu'il a su de Protée, dieu marin, qu'Ulysse est retenu par une nymphe dans une île où il soupire nuit et jour après sa chère Ithaque. Cette nouvelle, quoique laissant beaucoup à désirer, apporta cependant un grand soulagement aux peines de Télémaque.

Le poëte, qui fait passer l'esprit du lecteur d'un lieu à un autre, afin de conduire toutes

les parties de son histoire en même temps, laisse le jeune prince à Sparte, et raconte ce qui se passait au ciel.

Jupiter, sentant approcher le jour auquel le Destin a fixé le départ d'Ulysse de l'île de Calypso, envoie Mercure à cette déesse, pour lui ordonner de laisser partir le héros. Elle fut contrainte d'obéir. Le fils de *Laërte* avait déjà construit un radeau; il monte dessus, et se livre aux hasards de la mer. Pendant dix-sept jours sa navigation fut heureuse : il approchait de l'île des Phéaciens; mais Neptune, toujours irrité contre lui, soulève les flots, appelle les Aquilons, et excite une tempête si furieuse, que le navire d'Ulysse est brisé, et lui-même enseveli dans les abîmes de l'Océan. Son courage ne l'abandonne point cependant; au sein du danger il résiste à la fureur des vagues; il reparaît sur la surface des eaux, et, saisissant un morceau des débris de son radeau, il s'y tient fermement attaché, et erre ainsi au gré des flots.

Ino, récemment admise au rang des divinités marines, s'élance du sein de l'abîme, et vient à son secours; elle lui ordonne de gagner à la nage l'île des Phéaciens, l'assurant que le Destin veut qu'il y trouve son salut;

elle lui donne en même temps un voile immortel qui doit le garantir de tout danger, et lui enjoint de le jeter dans la mer quand il sera sur le rivage. Ulysse obéit, et après deux jours et deux nuits de fatigues et de craintes, il arrive à l'embouchure du fleuve, et touche enfin la terre. Hors de danger, mais dénué de tout, *et sans espoir de secours* pour le moment, il ramasse des feuilles sèches, se place au milieu, et se livre au sommeil.

Pallas, qui n'avait point cessé de le protéger, vole, pendant ce temps, au palais d'*Alcinoüs*, roi des Phéaciens, apparaît en songe à sa fille *Nausicaa*, et lui conseille d'aller laver ses plus belles robes et de se préparer à *célébrer ses noces*. A son réveil la princesse fait part à son père et à sa mère de l'insinuation de Minerve, et se rend au fleuve avec ses femmes et un char chargé du linge qu'elle veut faire blanchir. Après leur travail, elles prennent un repas champêtre, et s'amusent ensuite à se baigner et à jouer à la paume. C'est alors que Minerve éveille le fils de Laërte. Avant de paraître devant la princesse et ses femmes, il se fait une sorte de vêtement avec des branches et des feuilles. Mais encore souillé d'écume et de poussière, il épouvante par sa

présence seule ces jeunes vierges, qui fuient aussitôt de tous côtés. La fille d'Alcinoüs l'attend avec fermeté. Ulysse demande le chemin de la ville, et quelque chose pour se couvrir. Nausicaa, ayant rappelé et rassuré ses compagnes, lui fait donner du linge, des habits, et une fiole d'or où il restait encore assez d'essence pour se parfumer. Le héros s'étant lavé dans le fleuve et revêtu de l'habit qu'on lui avait apporté, parut devant sa bienfaitrice avec un air noble et majestueux qui lui gagna tous les cœurs. On lui servit un repas dont il avait grand besoin; ensuite on partit pour la ville. Aux portes il quitta Nausicaa, et se présenta devant Alcinoüs comme un étranger que les flots avaient épargné après son naufrage. Le bon roi des Phéaciens le reçut avec toute l'humanité qui caractérise ces temps reculés. Ulysse, pour payer cet accueil, raconte à l'issue du repas qu'on lui a offert par quelle aventure il a été poussé dans les états d'Alcinoüs: il apprend que Jupiter ayant, d'un coup de foudre, brisé son vaisseau, il se sauva sur une planche dans l'île d'*Ogygie*, île où régne Calypso, déesse très-dangereuse par ses attraits. Elle l'a très-bien reçu, et l'a gardé pendant huit années de suite dans son île, en

le pressant toujours de devenir son époux, enfin le Destin a permis qu'il quittât cette terre funeste, et un nouvel orage l'a jeté sur la terre hospitalière des Phéaciens. Tel est l'aperçu du récit d'Ulysse ; il se retire ensuite pour jouir des douceurs du repos.

Le lendemain, le bon Alcinoüs assemble les grands de son royaume, leur présente son hôte, et, après leur avoir exposé sa triste position, il les engage à lui faire chacun un présent proportionné à leurs richesses et à son mérite. Cette proposition est accueillie avec joie. On donne aussitôt des ordres pour équiper un vaisseau qui le reconduira dans sa patrie ; on offre une hécatombe aux dieux, et un festin splendide lui succède. A la sortie de table, on se livre à différens jeux ; Ulysse montre son adresse à lancer le disque, et remporte le prix. Le chantre *Démodocus* fit ensuite entendre sa voix, et chanta plusieurs aventures du siége du Troie. Les souvenirs qu'il retraça touchèrent si vivement Ulysse, qu'il laissa échapper des larmes. Alcinoüs s'en étant aperçu, lui en demanda la cause, et Ulysse raconta ses aventures.

« Après la destruction de Troie, ce héros mit à la voile avec ses compagnons pour

regagner sa patrie; mais, dès l'abord, un vent orageux poussa sa flotte sur les côtes des *Ciconiens*, où il agit en ennemi, et fit un grand butin. Les Ciconiens se vengèrent bientôt, et lui tuèrent six hommes par vaisseau. Echappé avec le reste, après un combat opiniâtre, il fut de nouveau poussé par les vents hors de sa route. Ayant abordé aux côtes des *Lotophages*, en Afrique, il courut un danger plus grand que le premier : les habitans vinrent offrir à ses compagnons des *lotos*, fruits dont la propriété singulière était de faire oublier leur patrie à ceux qui en mangeaient. Ulysse se vit contraint de faire attacher sur les bancs ceux de ses compagnons qui avaient reçu de ces fruits dangereux : ils ne voulaient plus le suivre.

« Le même vent porta la flotte sur les côtes de l'île des *Cyclopes*; elle s'arrêta auprès d'une petite île qui était en face du port. Ulysse se rendit ensuite avec un seul vaisseau à la grande île. Ayant mis pied à terre avec ceux de ses compagnons qui l'avaient suivi, il entra dans une grande caverne : c'était celle du cyclope *Polyphème*, fils de Neptune, géant affreux qui n'avait qu'un œil au milieu du front. Ce monstre, qui ramenait son troupeau, ne les eut pas plus tôt vus, qu'il ferma

après y être entré lui-même, l'issue de sa caverne avec une roche que vingt hommes n'auraient pu ébranler; puis, ayant trait ses chèvres et ses brebis, il saisit deux des matelots, et les dévora; le lendemain deux autres lui servirent de déjeûner. Ulysse, qui avait des ressources pour toutes les circonstances, amusa le cyclope par ses *récits*, et l'enivra avec un vin excellent qu'il avait apporté. Le cyclope alors se livra imprudemment au sommeil. Ulysse, aidé de ses compagnons, prit un fort bâton qu'il avait aiguisé, le fit chauffer, et l'enfonça dans l'œil unique du monstre. C'était déja beaucoup; mais Polyphème, se sentant blessé, se mit à faire des hurlemens effroyables; tous les cyclopes ses voisins accoururent, et lui demandèrent qui l'avait blessé. *Personne*, répondit-il (Ulysse avait eu soin de dire qu'il s'appelait ainsi). Ils s'imaginèrent qu'il avait perdu l'esprit, et le laissèrent là. Cependant l'antre était fermé avec une pierre énorme, et il s'agissait de sortir : l'inventif Ulysse commanda à tous ses compagnons de s'attacher sous les moutons, pour n'être point arrêtés par le géant lorsqu'il ferait sortir son troupeau. Effectivement, Polyphème ayant ôté la pierre, se plaça de façon

que les moutons ne pouvaient passer qu'un à un entre ses jambes ; et lorsqu'il entendit Ulysse et tous les autres dehors, il les poursuivit, et leur jeta à tout hasard un rocher d'une grosseur énorme ; mais ils l'évitèrent aisément, s'embarquèrent, et ne perdirent que les quatre hommes que le monstre avait dévorés.

« La flotte vogua de là vers l'île d'*Eolie*, où régnait *Eole*, le souverain des vents. Ce prince, après avoir fait un très-bon accueil au roi d'Ithaque, voulut encore lui procurer une navigation heureuse ; il lui donna tous les vents enfermés dans une outre, et ne laissa souffler que le *Zéphyr*. La flotte approchait d'Ithaque, déjà on voyait le sommet des tours de cette île, quand les compagnons d'Ulysse, s'imaginant que l'outre renfermait quelque vin précieux, l'ouvrirent et laissèrent échapper tous les vents, qui formèrent aussitôt une tempête horrible.

« Les vaisseaux, encore emportés au loin, et voguant au hasard, abordèrent chez les *Lestrigons*, peuple anthropophage qui mangeait de la chair humaine, et qui dévora deux compagnons du fils de Laërte.

« De là la flotte fut s'arrêter à l'île d'*Oea*,

où régnait la puissante fille du Soleil, *Circé*, dont les enchantemens pouvaient commander à la nature entière. Les hommes qui furent à la découverte trouvèrent devant le palais de cette déesse des ours, des lions, des loups que son art avait su apprivoiser. Circé, après avoir reçu gracieusement les envoyés d'Ulysse, leur offrit un breuvage enchanté, qui les changea eux-mêmes sur-le-champ en pourceaux. Le héros, instruit de ce nouveau malheur, court au palais de la magicienne, et reçoit en route une herbe qui pouvait le mettre à couvert des plus noirs enchantemens : ce fut Mercure qui vint ainsi à son secours. Le fils de Laërte, ne craignant point Circé, tira son épée, et la menaça de la mort si elle lui tendait le moindre piége : la déesse épouvantée tomba à ses genoux, lui fit toutes les promesses qu'il exigea, et lui rendit d'abord sous leurs figures naturelles ses compagnons qu'elle avait rendus victimes de son art. Ulysse se trouva ensuite si bien des soins, et même de l'amour de la déesse, qu'il passa un an dans son palais. En quittant son île, il se rendit aux pays des *Cimmériens*, pour y évoquer les ombres des morts, et consulter l'âme de *Tirésias* le Thébain. Par les conseils de la magicienne, il évita les piéges des

Syrènes, et les gouffres de *Charybde* et de *Scylla*.

« Circé lui avait aussi défendu de toucher aux bœufs que la belle *Lampétie* faisait paître dans une île consacrée au Soleil, près des côtes de la Sicile. Ses compagnons, malheureusement, pendant son absence, portèrent une main sacrilége sur ce troupeau. Le courroux des dieux se manifesta à l'instant : les chairs des bœufs immolés mugirent sur les brasiers, et les peaux s'agitèrent d'elles-mêmes. Ces prodiges affreux les firent fuir dans leurs vaisseaux; mais la colère céleste sut bien les y atteindre : un orage épouvantable troubla la mer, et toute la flotte fut abîmée dans le sein des eaux ; Ulysse seul se sauva à l'aide d'un mât auquel il s'attacha. Les flots le portèrent dans l'île d'Ogygie, où, comme nous l'avons déjà dit, il passa près de huit ans avec la belle Calypso, souveraine de cette île. »

Telle est la substance du long récit que fit Ulysse, et qu'Alcinoüs et les Phéaciens écoutèrent avec admiration ; ils reconnurent facilement en lui un héros favorisé du ciel. Chacun des convives lui offrit un maguifique présent ; on lui donna aussi un vaisseau bien équipé, avec un bon pilote, pour le reconduire à Itha-

que. La navigation fut heureuse : dès le lendemain de son départ il revit sa chère patrie. Il était endormi quand le vaisseau aborda ; les matelots, respectant son sommeil, le transportèrent sur le rivage avec toutes ses richesses ; et, l'ayant déposé sur un lit de verdure, ils reprirent la route de l'île des Phéaciens.

Ulysse, à son réveil, ne reconnaissait point son royaume ; mais Minerve, sous la figure d'un berger, lui apprit où il était. Toujours prudent, il ramassa les trésors qu'on lui avait donnés, et les déposa dans une caverne. La déesse, le touchant ensuite avec une baguette, changea ses habits en haillons, et partit à l'instant pour Sparte, où elle avait laissé Télémaque. Ulysse, sous son déguisement, dirigea ses pas vers une de ses maisons de campagne, et se présenta comme un vieillard crétois chez le fidèle *Eumée*, qui l'accueillit avec bienveillance, et où il resta inconnu jusqu'au retour de son fils Télémaque, à qui Minerve avait inspiré le désir de quitter Sparte. Le père et le fils, réunis, se consultent, et disposent les moyens de se défaire des poursuivans de Pénélope. Ils se rendent ensuite à la ville séparément ; Ulysse y vient comme un misérable mendiant, et entre dans son palais pour

y demander l'aumône aux princes rassemblés par un magnifique festin. Il se fait même introduire dans l'appartement de la sage Pénélope, et lui débite une fausse histoire de ses aventures, ajoutant qu'il a reçu chez lui, en Crète, Ulysse, et qu'elle aura bientôt la joie de le revoir. Il lui donne ensuite des conseils pour sa conduite envers les poursuivans.

C'est le lendemain même que cette princesse a promis d'accepter la main de celui qui serait assez fort pour bander l'arc d'Ulysse. Tous les prétendans se sont rassemblés; ils prennent tour à tour l'arc merveilleux, mais ils font de vains efforts pour le tendre; Télémaque lui-même n'est pas plus heureux. Ulysse, toujours sous les habits d'un mendiant, se présente aussi; les princes rient de sa prétention, et ne se prêtent à ses désirs que lorsque Pénélope l'a ordonné. Le héros saisit l'arc, le ploie même sans effort, met une flèche dessus, et la fait passer par douze anneaux attachés à autant de colonnes : c'était le signal convenu avec son fils. Télémaque se range alors près de lui, met l'épée à la main, et tombe avec lui sur les poursuivans. En peu de momens les cours sont inondées du sang de ces perfides et de leurs partisans.

Les sujets fidèles, qui attendaient avec impatience le retour de leur roi, font retentir le palais de leurs cris : on annonce à Pénélope qu'Ulysse est à Ithaque; il est reconnu, et se transporte sur-le-champ chez son père *Laërte*. Il le trouve baigné de larmes, et pleurant la mort d'un fils qu'il ne croyait plus revoir. Rendu à tous ses sujets, il rétablit la paix dans son royaume, et y fait fleurir les arts et la sagesse.

ANALYSE DE L'ÉNÉÏDE.

Virgile, à l'imitation d'Homère, a chanté les voyages et les actions guerrières d'Énée, fils de Vénus et d'Anchise. Le poëte latin a réuni dans son ouvrage une partie des agrémens de l'Iliade et de l'Odyssée : son héros est long-temps errant comme Ulysse, et combat avec la valeur d'Achille. Le but de Virgile a été de donner une illustre origine aux Romains, en supposant qu'ils ont eu pour fondateur un prince troyen. Le héros qu'il a choisi paraît peu dans l'Iliade; et même il s'enfuit une fois au milieu d'un combat. Il est vrai que le poëte, pour affaiblir la honte de cette fuite, dit que ce fut Neptune qui l'arracha à la rage de son ennemi. Virgile le présente comme un homme

pieux, sage et courageux. Suivons-le maintenant.

Junon n'avait point encore oublié le jugement de Pâris : elle voulut poursuivre les restes d'Ilion, échappés au fer des Grecs. La rage dans le cœur, elle descendit en Eolie, et conjura le roi des vents de bouleverser les ondes pour y engloutir les vaisseaux du fils de Vénus. Eole obéit ; et bientôt une horrible tempête soulève jusqu'au fond des mers ; une partie de la flotte se détache, est dispersée ; et elle était sur le point de périr entièrement, quand Neptune, étonné du trouble qui régnait dans son empire, sortit de son humide palais pour ordonner aux vents de rentrer dans leurs cavernes. Enée, qui ne voyait plus autour de lui que sept de ses vaisseaux, crut que le reste était devenu la proie des abîmes ; et il entra, pour prendre quelque repos, dans une petite baie de la Libye. Là, pendant que ses compagnons mettent les vaisseaux à flots, et préparent le repas, il s'avance le long des côtes pour tâcher de découvrir les débris de sa flotte.

Dans ces entrefaites, Vénus, alarmée sur le sort de son fils, se rend auprès de Jupiter, et lui rappelle les promesses qu'il a faites en faveur d'Énée. Ce dieu les renouvelle, en assu-

rant que le héros arrivera heureusement en Italie, où sa postérité doit long-temps régner. Il députe ensuite Mercure vers *Didon*, reine de Carthage, pour l'engager à bien accueillir le prince troyen. Vénus, de son côté, descend auprès d'Énée, lui apprend que ses vaisseaux qu'il croit perdus sont, un seul excepté, en sûreté dans un port voisin. Ensuite, le couvrant d'un nuage pour qu'il ne soit pas vu, elle lui ordonne de se rendre à Carthage. Suivi de son cher *Achate*, le héros s'achemine vers la nouvelle ville qui commençait à s'élever; et, à l'abri du voile qui le rend invisible, il s'approche de la belle reine de Carthage. Un instant après il voit ceux de ses compagnons qu'il croyait noyés s'avancer, et demander l'hospitalité à Didon, qui les accueille avec bonté, et donne des ordres pour qu'on aille le long des côtes chercher le prince troyen. Vénus dissipe alors le nuage, et Énée s'empresse d'offrir ses hommages à la reine. Didon, charmée de l'air du héros, et touchée de ses malheurs, lui témoigne la joie qu'elle ressent de son arrivée, en faisant préparer un festin splendide. Sur la fin du repas on engage Énée à faire le récit du siége de Troie, et des malheurs qu'il a essuyés depuis cette époque fatale.

« Fatigués de la longueur du siége qui les retenait depuis dix ans loin de leur patrie, les princes grecs, dit Énée, imaginèrent un stratagème pour surprendre la ville ; ils construisirent un cheval de bois d'une grandeur énorme, et renfermèrent dans ses flancs ceux de leurs chefs et de leurs soldats dont ils avaient éprouvé la valeur et le courage. Feignant ensuite de lever le siége, ils s'embarquèrent, et furent se cacher dans l'île de Ténédos.

« Les Troyens, croyant pouvoir alors sortir sans crainte, viennent voir le colosse extraordinaire que les Grecs ont laissé à la place où était leur camp. Les sentimens se partagent au sujet de cette immense machine; les uns veulent qu'on la jette dans la mer, ou qu'on la brûle ; d'autres qu'on la fasse entrer dans la ville. *Laocoon,* grand-prêtre de Neptune, est du nombre de ceux qui veulent qu'on détruise ce cheval monstrueux, et il darde une lance dans ses flancs. Dans ces entrefaites, les Troyens arrêtent un jeune Grec, appelé *Sinon,* resté dans la campagne. Cet imposteur raconte une histoire dans laquelle il prétend qu'il est l'objet de la haine des Grecs; il ajoute que le cheval de bois est une offrande qu'ils ont faite avant leur départ, pour apaiser Minerve

irritée contre eux; il leur conseille ensuite de faire entrer ce colosse dans leur ville, qui, par cette possession, sera sous la protection de Minerve, et deviendra imprenable. Les Troyens étaient à demi persuadés, lorsqu'un événement terrible vint les décider entièrement.

« Laocoon, qui avait *jeté* sa javeline contre le cheval, devint la proie de deux énormes serpens, sortis de la mer au moment même où il allait immoler un taureau à Neptune. Ces reptiles prodigieux s'étaient d'abord jetés sur les deux enfans du grand-prêtre, et l'embrassèrent lui-même dans leurs nœuds inextricables, quand il vint pour secourir ses fils. Les Troyens crurent voir dans ce prodige un *châtiment* de la part des dieux, qui acceptaient l'offrande des Grecs. On suit le conseil du perfide Sinon, on abat un pan de la muraille, et l'on fait, à force de bras, entrer le cheval dans la ville; ensuite tout le monde se disperse, et, plein d'une fausse sécurité, on passe le reste de la journée dans les plaisirs de la table.

« Cependant, à l'entrée de la nuit, la flotte des Grecs sort de derrière Ténédos, et fait voile vers la ville; les troupes débarquent et pénètrent dans l'intérieur de Troie, par la



Laocoon

brèche que les habitans avaient faite à la muraille. Sinon avait déjà ouvert les flancs du cheval, et fait sortir les soldats qu'il recelait; en un instant la ville est remplie d'ennemis qui portent partout le fer et le feu. . . . . .

« Pendant cet horrible désordre, une partie des citoyens dormait encore; Énée reposait aussi. Hector lui apparut alors en songe pour l'avertir que les Grecs étaient maîtres de la ville, et l'exhorter à quitter sa patrie, dont le dernier jour était venu. Énée veut mourir les armes à la main; et, à la tête de quelques Troyens qu'il rencontre, il attaque les Grecs épars dans les rues. Mais ceux de sa troupe, ayant pris les armes de ceux qu'ils avaient tués, furent attaqués sous ce déguisement par les Troyens et par les Grecs en même temps, qui avaient reconnu leur feinte. Cependant Énée vole au secours de Priam, assiégé dans son palais, dont les portes sont forcées par Pyrrhus, qui y massacre le roi et tout ce qui s'offre à son bras : Énée n'ayant pu sauver les jours du vieux roi, se ressouvient que son épouse, son fils et son vieux père sont restés sans défense dans sa maison; il y retourne sur-le-champ. Ayant remis les statues de ses

dieux tutélaires entre les mains de son père, il charge ce vieillard sur ses épaules, et traverse ainsi la ville embrasée, dans le dessein de se retirer sur le mont Ida. Les Grecs l'ayant poursuivi, il perd *Créuse*, son épouse, au sortir de la ville. La douleur dans le cœur, il rentre aussitôt pour la chercher à la lueur des feux allumés de *toutes parts*. *L'ombre* de cette épouse lui apparaît seule, et lui apprend qu'elle ne jouit plus de la vie ; elle lui prédit en même temps qu'il errera long-temps sur les mers, et qu'il sera enfin heureux dans l'Italie ; puis elle disparaît pour toujours.

« De retour au lieu où il avait laissé son père, son fils *Ascagne*, et ceux-qui *s'étaient* attachés à son sort, Énée forme le dessein d'aller chercher la terre que les Destins lui promettent. Il fait construire une flotte avec des arbres coupés sur le mont Ida, et s'éloigne des rives de sa patrie avec vingt vaisseaux. Après avoir été en Thrace, à Délos, dans l'île de Crète, aux îles Strophades, à celle de Leucade en Épire, sur les côtes de la Sicile, il aborde enfin à Drépane, ville où régnait Aceste, prince troyen, et où, pendant le séjour qu'il y fit, il vit mourir le vieil Anchise, son père. Drépane fut le dernier terme d'une si longue

navigation; c'était de là que le héros faisait voile pour l'Italie, lorsqu'un dieu le fit aborder dans l'empire de Didon. »

Énée, ayant achevé le récit de ses malheurs et de ses courses devant la reine de Carthage, se retira dans l'appartement qu'on lui avait destiné.

Cependant Didon, éprise d'Énée, découvre sa passion à sa sœur *Anne,* qui lui conseille d'épouser le prince troyen. Junon, dans l'Olympe, propose aussi cet hymen à Vénus : le dessein secret de l'implacable déesse est d'empêcher la destinée glorieuse qui attend Énée. Vénus feint d'adhérer à cette proposition; et les deux déesses, unies pour la première fois, profitent d'un orage qui s'élève, pendant que Didon, Énée et les princes de Carthage, sont à la chasse, pour conduire secrètement les deux amans dans une grotte écartée; ils rentrèrent dans la ville devenus époux.

Mais Jupiter, qui appelait le héros à de plus hautes destinées, envoie Mercure pour lui transmettre l'ordre de quitter Carthage, et de faire voile vers l'Italie. Docile aux ordres du souverain des dieux, Énée se met promptement en état d'obéir, et fait préparer secrè-

tement tout ce qui est nécessaire pour le départ. Son dessein est cependant deviné par Didon; cette tendre amante lui fait de vifs reproches sur ce qu'elle appelle sa trahison. Pour se disculper, le prince troyen lui fait part de l'ordre de Jupiter. La reine essaie de le retenir, mais vainement; Énée fait appareiller pendant la nuit, et lève enfin l'ancre pour s'éloigner des rives où il avait reçu un accueil si bienveillant.

L'infortunée Didon avait entendu les matelots; elle monta sur une terrasse, d'où elle pouvait encore contempler la fuite de son infidèle époux, et elle proféra des malédictions qui s'accomplirent, plusieurs siècles après, entre les Carthaginois et les Romains. Enfin, ne pouvant supporter sa douleur, elle prend la résolution de se délivrer de la vie. Elle feint de vouloir sacrifier au dieu des enfers, et fait élever un bûcher; ensuite elle monte dessus elle-même, et se frappe avec l'épée qu'elle avait donnée en présent à Énée, qui n'a point voulu l'emporter. C'est en vain qu'Anne et ses femmes accourent à son secours; elle expire bientôt en exhalant encore sa douleur.

Énée cependant s'éloignait, et, poussé par la tempête, il fut obligé de relâcher à Drépane

Il y avait un an que son père était mort sur cette terre ; il y fit célébrer, en son honneur, des jeux funèbres. Pendant ces jeux, les femmes troyennes, ennuyées d'un si long voyage, et redoutant de nouveaux périls sur la mer, mirent le feu à la flotte, à la persuasion d'Iris, qui, déguisée sous la figure d'une vieille femme, avait été envoyée par Junon. La flotte eût été incendiée, si Jupiter n'eût envoyé une grosse pluie pour éteindre les flammes : quatre vaisseaux seulement furent brûlés.

La nuit suivante, l'ombre d'Anchise apparut à Énée pendant son sommeil, et lui conseilla de laisser à Drépane les vieillards et les femmes, pour n'emmener que les gens de bonne volonté et en état de porter les armes : l'ombre lui ordonna aussi d'aller consulter la Sibylle de Cumes, et de l'engager à le conduire aux enfers. Suivant cet ordre, Énée s'embarqua de nouveau et aborda en Italie, dans le port de Cumes. Son premier soin fut de se rendre auprès de la Sibylle, appelée *Déiphobe*, et de la consulter sur ses destins. Déiphobe lui prédit tout ce qui devait lui arriver en Italie, avant qu'il y pût fonder une ville et y établir sa colonie. Elle lui commanda ensuite de parcourir une vaste forêt, dans laquelle il fallait

arracher un rameau d'or, sans lequel il n'était pas permis de pénétrer dans les enfers. Ce rameau devait être offert à l'épouse de Pluton. Énée cherche aussitôt ce rameau, le trouve et s'en empare. Enfin, accompagné de la Sibylle, il descend par le lac de l'Averne dans le séjour des morts, où il retrouve plusieurs de *ses amis, et où Anchise lui montre* sur les bords du Léthé les âmes qui, un jour, habiteront les corps des héros que Rome doit produire.

De retour sur la terre, le fils de Vénus fit lever l'ancre, et dirigea sa flotte vers l'embouchure du Tibre, lieu où le Destin avait arrêté qu'il fonderait une colonie. *Latinus* régnait alors dans cette contrée. Une fille unique, *Lavinie*, que l'oracle destinait pour épouse à un prince étranger, était l'héritière de ses états; mais *Amate*, mère de la jeune princesse, au mépris de l'oracle, l'avait promise à *Turnus*, roi des Rutules. Ce fut dans ce moment peu favorable qu'Énée envoya des ambassadeurs à Latinus, pour faire alliance avec lui. Ce roi, qui se souvint de l'oracle, n'accueillit pas seulement sa demande, il lui proposa encore d'être son gendre.

Mais, irrité des succès du prince, objet de

sa haine, Junon se hâte d'en interrompre le cours; elle fait sortir *Alecton* des enfers, et l'envoie au palais de la reine Amate, pour lui inspirer le dessein de cacher sa fille Lavinie dans les montagnes voisines. De là, la Furie passa chez le roi des Rutules, l'excita à prendre les armes, et le fit partir avec l'élite de sa jeunesse. Tous les princes ses voisins armèrent en sa faveur contre Énée et ses Troyens. Ceux-ci ne trouvèrent pour ami qu'*Évandre*, établi depuis peu sur le mont Palatin; ce prince leur envoya son fils *Pallas* avec quatre cents chevaux.

La guerre commença et fut longue. Jupiter avait déjà tout abandonné au Destin; et les deux partis, fatigués des combats qu'ils avaient essuyés, et dans lesquels ils avaient perdu leurs plus braves soldats, proposèrent un duel entre les deux princes rivaux. Il est accepté et confirmé par un serment solennel. Énée et Turnus s'avancent au milieu des deux armées rangées en bataille, et s'attaquent avec fureur de part et d'autre. Turnus est vaincu; Énée lui arrache la vie, et termine ainsi la guerre qui mettait en feu l'Italie.

FABLES DIVERSES.

QUOIQUE les fables que nous allons voir ne tiennent ni au système *religieux des* anciens, ni aux grands événemens qui ont illustré les temps héroïques, tels que la guerre de Thèbes, celle de Troie, la chasse du sanglier de Calydon, etc., il n'en est pas moins nécessaire de les lire, pour avoir une connaissance entière de la mythologie. Ces fables, inventées *dans* divers temps et par différentes personnes, ne sont que des faits isolés; et si quelquefois elles se rattachent à la religion, elles n'en font jamais partie. En général elles offrent un but moral et de l'intérêt. Nous commencerons par celle qui réunit ces deux qualités à un plus haut degré; c'est la fable de Philémon et Baucis.

PHILÉMON ET BAUCIS.

Jupiter et Mercure étaient descendus sur la terre, et sous des figures humaines voya-

geaient parmi les hommes. Ils étaient dans les champs de la Phrygie. Arrivés dans un bourg,

Ils cherchent un logis; tous les hôtes s'excusent :
Ils vont en cent maisons, cent maisons les refusent.
Une seule offre aux dieux l'hospice et le repos.
Là, *Philémon*, *Baucis*, qu'un chaste nœud rassemble,
Ont passé leurs beaux jours et vieillissent ensemble.
Pauvres, mais satisfaits, la vertu, les doux soins
Pour eux ont allégé le fardeau des besoins.
Eux seuls ils composaient leur ménage champêtre;
Chez eux on ne connaît ni serviteur ni maître.
Là, du ciel radieux les habitans sacrés,
Courbés sous l'humble porte, à peine sont entrés,
Philémon le premier présente un banc rustique;
Baucis va leur porter sous un tilleul antique;
Puis autour des tisons sous la cendre cachés,
Amassant de l'écorce et des rameaux séchés,
D'un souffle haletant, son haleine réveille
Les charbons endormis qu'elle a couverts la veille,
Et donnant au foyer de nouveaux alimens,
Sous un vase à trois pieds allume des sarmens.
Dans l'airain elle a mis, dépouillé de sa feuille,
Le légume arrondi (1) que le pauvre recueille.
Le vieillard la seconde, et, d'une fourche armé,
Détache un lard qui pend au chevron enfumé,

(1) Un *chou*. Notre langue, trop délicate, ou plutôt trop timide, ne permet pas d'employer indifféremment tous les mots dans le style noble; il faut se servir de périphrases, c'est-à-dire de mots qui désignent la chose sans la nommer. Un peu plus haut, le poëte a parlé de la *marmite*, en disant le *vase à trois pieds*; plus bas, il veut dire un *baquet*, par les mots *bassin de hêtre*.

En coupe une parcelle, et dans l'onde bouillante
Adoucit sur le feu sa saumure écumante.
Cependant on converse, on trompe les instans,
Et de ces longs apprêts on abrège le temps.
L'appui d'un vieux poteau porte un bassin de hêtre.
Une eau tiède remplit cette aiguière champêtre;
Et tous deux à l'envi, par des soins empressés,
Lavent les pieds poudreux des voyageurs lassés.
Une natte de jonc, villageoise tissure,
Couvre un lit dont le saule a formé la structure.
Un tapis tout usé, qui ne sert qu'aux grands jours,
Digne ornement du lit, s'étend sur ses contours.
Les dieux daignent s'asseoir sur l'étoffe grossière.
On place devant eux la table hospitalière,
Vieux meuble dont alors Baucis, au pas tremblant,
Égala le trépied, comme elle chancelant.
Quand le débris d'un vase eut étayé sa pente,
On l'essuie, on l'embaume avec des fleurs de menthe.
Là, sur des plats d'argile, on sert pour premier mets
Des œufs cuits sous la cendre et du laitage frais,
Des fruits que dès l'automne un vin mousseux conserve,
La mauve, la laitue et les sucs de Minerve.
Un grand vase de terre enferme dans ses flancs
Un vin que le cellier n'a pas mûri long-temps;
Et pour boire ce jus de la dernière automne,
Le hêtre enduit de cire en coupe se façonne.
Le potage et les mets sur la flamme apprêtés,
Arrivent à leur tour sur la table apportés.
Enfin de raisins mûrs on sert une corbeille,
Et la datte ridée et la pomme vermeille;
Et d'un miel qui répand le parfum d'un bouquet,
Un rayon savoureux couronne le banquet.

Mais surtout Jupiter avec plaisir observe
Cet accueil simple et vrai, ce bon cœur sans réserve,
La richesse du pauvre, et qui donne au repas
Un prix que bien souvent les grands festins n'ont pas.
Cependant, plus le vin rougit la coupe humide,
De lui-même rempli, moins le vase se vide.
Surpris à ce signal qui dessile leurs yeux,
Philémon et Baucis ont reconnu les dieux;
Devant eux à genoux Philémon s'humilie.
Baucis, auprès de lui, joint les mains, les supplie
D'excuser du repas les modiques apprêts,
Et leur offre à la fois ses vœux et ses regrets.
Dans leur enclos une oie, animal domestique,
De leur humble cabane était la garde unique.
Ils veulent l'immoler à leurs hôtes divins.
La volatille échappe à leurs tremblantes mains.
Entre les pieds des dieux, craintive, poursuivie,
On dirait qu'elle vient leur demander la vie.
L'oiseau ne mourra point, disent les immortels;
Oui, nous sommes des dieux; vos voisins criminels,
Durs, inhospitaliers, vont expier leurs fautes.
Ne craignez rien pour vous; suivez-nous, dignes hôtes!
Quittez votre cabane, et sur ce mont voisin
Ensemble sur nos pas prenez votre chemin (1).

Jupiter rassembla aussitôt les nuages, et une tempête horrible abîma le bourg. Quand les deux vieillards regardèrent derrière eux,

(1) Tout le monde connaît l'histoire de Philémon et Baucis, mise en vers par La Fontaine. Nous eussions inséré ici les vers de ce poëte inimitable, si cette fable n'était pas, avec toutes les autres du même auteur, entre les mains de tous les enfans.

ils ne virent plus qu'un immense amas d'eau.

Cependant les dieux, qui voulaient récompenser leurs vertus, changèrent leur chétive cabane en un temple superbe, dont ils devinrent les prêtres. Ils moururent en même temps, c'est-à-dire qu'ils cessèrent de vivre long-temps après cet événement, pour être changés, *Philémon en chêne, et* **Baucis** en tilleul.

PYRAME ET THISBÉ.

Pyrame aimait *Thisbé*, et en était également aimé. Tous deux brûlaient de s'unir devant les autels de l'Hymen; mais leurs familles, qui étaient des principales de la ville de Thèbes, étaient depuis long-temps divisées par la haine. Les deux amans n'avaient aucun espoir de devenir époux, du moins sous les yeux de leurs parens. Ils formèrent donc le projet de s'enfuir, et d'aller s'établir dans quelque pays éloigné. Leur dessein étant bien arrêté, et le jour marqué pour le départ, ils se donnèrent rendez-vous hors la ville, sous un mûrier blanc. Thisbé arriva la première, l'aurore ne faisait que de naître. Tandis qu'elle attendait, elle vit une lionne qui passait assez près d'elle:

la crainte la fit fuir; mais dans sa fuite elle laissa tomber son voile que la lionne prit dans sa gueule, et ensanglanta. Pyrame, étant arrivé à son tour, rencontra ce voile souillé de sang et déchiré; il le reconnut pour celui de sa maîtresse, et crut qu'elle avait été la victime d'une bête féroce. Dans son désespoir, il ne veut pas survivre à celle dont il croit avoir causé la mort; il saisit son poignard, et s'en frappe le cœur. Il allait rendre le dernier soupir, lorsque Thisbé, rassurée, revint sous le mûrier. Ses regards tombèrent aussitôt sur son malheureux amant; elle comprit quel était le sujet de son désespoir, en voyant près de lui le voile ensanglanté. Elle n'aimait pas moins que lui; elle ramassa le poignard, et s'en frappa, comme avait fait Pyrame. Ainsi périrent ces deux amans dignes d'un meilleur sort. Leur sang ayant jailli sur le mûrier, ses fruits, qui étaient blancs alors, changèrent de couleur, et furent rouges depuis ce funeste événement.

POLYPHÈME ET GALATÉE.

Le cyclope *Polyphème* aimait éperdument *Galatée*, l'une des nombreuses filles de Nérée.

Toujours assis sur les bords de la mer, il suppliait la nymphe de sortir des eaux, et d'écouter ses vœux. Malheureusement le pauvre cyclope n'était guère propre à toucher le cœur d'une belle ; sa taille gigantesque avait de quoi épouvanter, et son œil unique n'embellissait point sa figure. C'était en vain qu'il peignait sa chevelure épaisse avec un râteau, et qu'il émondait sa barbe avec une rude faux ; *Galatée* était sourde à ses lamentations : elle n'était point insensible cependant ; elle aimait aussi, mais c'était le fils de Faune et de la nymphe Syméthis. *Acis* était l'objet de ses soupirs. Le terrible cyclope surprit un jour ces deux amans qui s'étaient retirés sous une roche : *Galatée* eut le temps de se plonger dans les ondes, mais l'infortuné Acis ne put échapper à la rage du monstre, qui l'écrasa sous une pierre énorme qu'il avait lancée. La nymphe, désespérée, supplia les dieux, et le sang d'Acis se changea en une source qui donna naissance à un fleuve qui retint le nom du fils de Faune.

DRYOPE.

Dryope, nymphe d'Arcadie, et épouse d'Andremon, arracha un jour quelques

branches d'un lotos pour le donner à son jeune enfant. L'arbre laissa tomber des gouttes de sang. Cet arbre avait été autrefois une femme qui, vivement poursuivie par le dieu Pan, avait perdu la vie et sa forme : elle s'était appelée Lotos, et ce nom seul lui restait. Dryope, épouvantée du sang qu'elle voyait couler, demeura à la même place, et bientôt elle sentit ses pieds prendre racine : elle fut aussi changée en lotos.

PYGMALION.

Pygmalion était un sculpteur très-habile. Il fit une statue si belle, qu'il en devint amoureux, et supplia Vénus de l'animer. La déesse exauça son vœu : le marbre s'amollit, s'échauffa et devint chair; la statue fut une femme que Pygmalion épousa, et dont il eut *Paphus*, qui bâtit la ville de Paphos, dans l'île de Chypre.

IPHIS.

Un habitant de Phestos en Crète, appelé *Lygdas*, était si vivement pressé par la misère, qu'il annonça à *Thélétus*, son épouse, alors enceinte, que si elle accouchait d'une fille, l'enfant serait livré à la mort, et que si c'était

au contraire un garçon, on l'éleverait, parce que dans la suite il pourrait aider ses pauvres parens. Thélétuse ne put adhérer à un arrêt si cruel : elle supplia Isis, qui lui inspira le dessein de faire passer son enfant pour un garçon. Elle suivit en effet l'inspiration de la déesse, et donna le nom d'Iphis à la fille dont elle était accouchée. Le secret du sexe d'Iphis allait être découvert au moment où il fut, dans la suite, question de la marier : on lui avait déjà choisi pour épouse *Ianthé* ou *Janthé* ; Iphis et Thélétuse tremblaient. Isis ne les abandonna point dans ce pressant danger; elle changea Iphis en garçon, et l'hymen projeté fut conclu.

HÉRO ET LÉANDRE.

Héro et Léandre s'aimaient; mais ils étaient séparés par le détroit de l'Hellespont : Léandre habitait Sestos, et Héro, qui était prêtresse de Vénus, demeurait dans Abydos, sur le rivage opposé. Cet obstacle ne les empêchait point de se réunir souvent : Léandre traversait toutes les nuits le détroit à la nage; Héro avait soin de placer sur une tour une torche allumée qui lui servait de phare. Léandre, après avoir triomphé plusieurs fois des flots,

fut moins heureux : une tempête étant survenue, il se noya au milieu de la traversée. Héro ayant vu le lendemain son corps inanimé sur le rivage, ne voulut point lui survivre, et se jeta dans la mer.

ACONCE ET CYDIPPE.

Cydippe était une des beautés de Délos. *Aconce* la vit dans le temple de Diane, et en fut si vivement épris, qu'il la demanda en mariage à ses parens; mais Cydippe le refusa pour son époux. Aconce alors eut recours à une ruse ; il laissa tomber une boule auprès de celle qu'il aimait, dans le temple de Diane même. Cydippe la ramassa et lut ce qui était gravé dessus : c'était un serment ainsi conçu : *Je jure, par Diane, d'être l'épouse d'Aconce.* La déesse entendit ce serment, et chaque fois que la belle Cydippe était sur le point de se marier, elle était attaquée d'une fièvre violente. Ses parens se virent enfin obligés de la donner au jeune Aconce.

ANAXARÈTE.

Iphise aimant, sans espoir de retour, *Anaxarète*, fille d'un riche habitant de Chy-

pre, vint une nuit attacher une corde à la *porte* de sa maîtresse, et y termina sa peine et *ses* jours. Le lendemain, Anaxarète, peu touchée de cette fin tragique, voulut voir les funérailles de son malheureux amant; elle se mit à sa fenêtre; mais les dieux punirent son insensibilité en la changeant en pierre, dont la dureté rappela celle de son cœur.

CORÉSUS ET CALLIRHOÉ.

Callirhoé, jeune fille de Calydon, ne voulut jamais répondre à l'amour de *Corésus*. Bacchus, dont Corésus était prêtre, vengea le ministre de ses autels en frappant les Calydoniens d'une maladie qui les rendait ivres et furieux. Ce peuple ayant consulté l'oracle, apprit que ses maux ne pouvaient cesser qu'en immolant Callirhoé ou quelque autre qui se présenterait pour être sacrifiée à sa place. Personne n'ayant été assez généreux, on la conduisit à l'autel. Corésus était grand sacrificateur; mais, au lieu de frapper la victime, il tourna contre lui-même le couteau sacré, et se donna la mort. Callirhoé connut alors seulement le cœur qu'elle avait dédaigné, et, touchée de compassion, elle s'immola aussi, pour apaiser les mânes de Corésus.

CLÉOBIS ET BITON.

Ces deux jeunes gens, fils d'une prêtresse d'Argos, sont un exemple célèbre de piété filiale. Ils traînèrent eux-mêmes le char où était leur mère qui se rendait à un temple. Les dieux, pour les récompenser et pour exaucer la prière de leur mère qui les avait suppliés d'accorder à ses fils ce qu'ils pouvaient recevoir de meilleur, les firent mourir subitement et ensemble.

CÉNIS.

Cénis, pour prix de l'amour que Neptune avait eu pour elle, obtint d'être changée en homme, et fut, en outre, invulnérable. Avec son nouveau sexe elle prit le nom de *Cénée*. Elle périt dans le combat des Centaures et des Lapithes : les Centaures ne pouvant lui faire aucune blessure, arrachèrent des arbres, les jetèrent sur elle, et l'étoufferent ainsi. Il sortit du monceau d'arbres un oiseau unique qui se perdit dans les airs.

CÉYX ET ALCYONE.

Céyx, roi de Trachine en Thessalie, fit naufrage, et périt en allant consulter l'oracle d'Apollon à Claros. *Alcyone*, son épouse, qui l'aimait tendrement, l'attendait avec impatience, lorsque Junon l'avertit en songe du sort de l'infortuné Céyx. Alcyone, épouvantée de ce sinistre présage, courut sur le bord de la mer, et y fut convaincue de son malheur, en trouvant le corps de son époux que les flots poussaient sur le rivage. Dans le moment qu'elle essayait de s'élancer vers lui, elle s'aperçut qu'elle avait des ailes qui la soutinrent dans les airs; elle fut *changée en oiseau*. Céyx ressuscita sous la même forme, et tous deux portèrent le nom d'*Alcyons*. Les poëtes disent que ces oiseaux font leur nid sur la mer même, qui est calme dans le temps qu'ils couvent leurs œufs.

TITHON.

L'Aurore aima *Tithon*, fils de Laomédon; et, non contente de l'avoir enlevé dans le ciel, elle lui dit de demander ce qu'il désirait le plus. Sur sa réponse, il obtint une vie très-

longue ; mais, ayant oublié de demander en même temps de ne point vieillir, il devint si faible, si décharné, que l'Aurore, par pitié, le changea en cigale.

DÉIPHOBÉ.

Déiphobé, fille de Glaucus et sibylle de Cumes, éprouva à peu près le même sort que Tithon ; Apollon, qui l'aimait, lui dit aussi de demander ce qu'elle désirait le plus. Elle ramassa une poignée de sable, et demanda de vivre autant d'années qu'elle tenait de grains de poussière. Le dieu satisfit à ses vœux ; mais elle devint si vieille, qu'il ne resta d'elle que la voix, le temps avait entièrement usé son corps.

CÉPHALE E PROCRIS.

L'Aurore ayant conçu une violente passion pour *Céphale*, fils de Mercure et d'Hersé, l'enleva dans son char un jour qu'il était à la chasse, et ne négligea rien pour lui faire oublier *Procris*, son épouse. Mais toutes ses tentatives furent inutiles ; la déesse fut obligée de le renvoyer ; elle lui dit, avant de le quitter, qu'il se repentirait un jour de tant d'amour

pour son épouse. Cette ménace rendit Céphale jaloux et soupçonneux. Il se déguisa pour éprouver la fidélité de Procris: elle eut la faiblesse de l'écouter; et Céphale s'étant fait reconnaître, elle s'enfuit dans les forêts pour y cacher sa honte. Son époux, qui ne pouvait vivre sans elle, la rappela bientôt auprès de lui. *Elle lui fit présent* d'un chien fort *léger*, et d'un javelot qui frappait *toujours* à coup sûr, et retournait de lui-même à son maître. A son tour elle conçut une violente jalousie, et épia toutes les démarches de son mari : elle le suivait même à la chasse sans qu'il s'en aperçût. Un jour que *Céphale se* reposait, il entendit remuer dans un *buisson* voisin; et croyant que c'était quelque bête sauvage, il lança son javelot vers cet endroit. Un cri qui s'éleva lui fit aussitôt reconnaître son erreur : il courut au buisson, et vit sa malheureuse épouse qu'il avait privée de la vie, Dans sa douleur, il ramassa le funeste javelot, et s'en perça lui-même. Jupiter transporta ces deux époux au ciel, et les changea en astres.

PHILOMÈLE ET TÉRÉE.

Térée, fils de Mars, épousa *Progné*, fille de Pandion, roi d'Athènes, et l'emmena dans

la Thrace dont il était roi. Progné avait laissé à Athènes sa sœur *Philomèle*, qu'elle aimait tendrement : après cinq ans d'absence, elle désira de la revoir. Térée partit lui-même pour l'aller chercher ; mais dans la traversée il conçut pour elle une passion si violente, que, pour la satisfaire, il ne fut pas même épouvanté d'un crime. Avant de se rendre auprès de son épouse, il conduit la craintive Philomèle dans une tour, et, après l'avoir outragée, il lui arrache la langue pour qu'il lui soit impossible de publier son malheur. Le barbare continue ensuite sa route, et annonce à la tendre Progné que Philomèle n'existe plus. Cette dernière était retenue dans la tour, où une garde armée la surveillait sans cesse. Elle trouva cependant le moyen d'instruire sa sœur de sa cruelle infortune, en lui faisant parvenir un voile sur lequel elle avait brodé toute son aventure. Progné frémit d'horreur en connaissant le forfait de son époux; et son cœur, emporté par la rage, forme un projet horrible de vengeance. Elle profite des fêtes de Bacchus, se revêt en bacchante, et va délivrer sa sœur de sa prison; ensuite elle saisit *Itys*, jeune enfant qu'elle avait eu de Térée, le poignarde, et en apprête un festin affreux pour son époux.

Térée se repaît des membres de son fils. Bientôt il demande à le voir. C'est en ce moment que Philomèle, qui a partagé les fureurs de Progné, se présente devant son tyran épouvanté, et, pour l'abattre entièrement, lui jette la tête sanglante de son fils. Furieux à son tour, Térée saisit son glaive et veut poursuivre les deux sœurs, mais *elles lui échappent* à l'instant en s'envolant dans les airs : Progné devient une hirondelle, et Philomèle un rossignol. Térée lui-même est changé en épervier.

ARISTÉE.

Aristée, fils d'Apollon et de la nymphe Cyrène, s'occupa des travaux champêtres; les nymphes lui apprirent a faire cailler le lait, à cultiver les oliviers, et surtout à élever les abeilles. Il eut le malheur de voir périr tous ses essaims.

Aussitôt des beaux lieux que le Pénée arrose,
Vers la source sacrée où le fleuve repose
Il arrive ; il s'arrête, et, tout baigné de pleurs,
A sa mère en ces mots exhale ses douleurs :
Déesse de ces eaux, ô Cyrène ! ô ma mère !
Si je puis me vanter qu'Apollon est mon père,
Hélas ! du sang des dieux n'as-tu formé ton fils
Que pour l'abandonner aux destins ennemis ?
Ma mère, qu'as-tu fait de cet amour si tendre ?

Où sont donc ces honneurs où je devais prétendre?
Hélas! parmi les dieux j'espérais des autels,
Et je languis sans gloire au milieu des mortels!
Ce prix de tant de soins qui charmait ma misère,
Mes essaims ne sont plus; et vous êtes ma mère!
Achevez; de vos mains ravagez ces coteaux,
Embrasez mes moissons, immolez mes troupeaux;
Dans ces jeunes forêts allez porter la flamme,
Puisque l'honneur d'un fils ne touche point votre ame.
Cyrène entend sa voix au fond de son séjour:
Près d'elle en ce moment les nymphes de sa cour
Filaient d'un doigt léger des laines verdoyantes.....
Pour charmer leurs ennuis, Climène au milieu d'elles
Leur racontait des dieux les amours infidèles....
Tandis qu'à l'écouter les nymphes attentives
Font tourner leurs fuseaux entre leurs mains actives,
Du malheureux berger la gémissante voix
Parvient jusqu'à sa mère une seconde fois.
Cyrène s'en émeut; ses compagnes timides
Ont tressailli d'effroi dans leurs grottes humides:
Aréthuse, cherchant d'où partent ces sanglots,
Montre ses blonds cheveux sur la voûte des flots:
O ma sœur, tu sentais de trop justes alarmes,
Ton fils, ton tendre fils, tout baigné de ses larmes,
Parait au bord des eaux accablé de douleurs,
Et sa mère est, dit-il, insensible à ses pleurs.
Mon fils! répond Cyrène en pâlissant de crainte:
Qu'il vienne: et quel est donc le sujet de sa plainte?
Qu'on amène mon fils, qu'il paraisse à mes yeux;
Mon fils a droit d'entrer dans le palais des dieux...
Fleuve, retire-toi. L'onde respectueuse
S'ouvre, et, se repliant en deux monts de cristal,
Le porte mollement au fond de son canal.

Le jeune dieu descend ; il s'étonne, il admire
Le palais de sa mère et son liquide empire ;
Il écoute le bruit des flots retentissans,
Contemple le berceau de cent fleuves naissans,
Qui sortant en grondant de leur grotte profonde,
Promènent en cent lieux leur course vagabonde...
. . . . Il arrive à ce brillant palais
Que les flots ont creusé dans un roc toujours frais :
Sa mère en l'écoutant sourit et le rassure ;
Les nymphes sur ses mains épanchent une eau pure
Offrent pour les sécher de fins tissus de lin ;
On fait fumer l'encens, on fait fumer le vin.
Prends ce vase, ô mon fils ! afin qu'il vous seconde,
Invoquons l'Océan, ce vieux père du monde.
Et vous, reines des eaux, protectrices des bois,
Entendez-moi, mes sœurs. Elle dit ; et trois fois
Le feu sacré reçut la liqueur pétillante ;
Trois fois jaillit dans l'air une flamme brillante.

La déesse dit ensuite à son fils que Protée seul peut lui apprendre comment il réparera sa perte. Protée, comme nous l'avons vu ailleurs, était le pasteur des troupeaux de Neptune. Il habitait les rochers de la mer. Il fallait le contraindre à révéler l'avenir qu'il connaissait, il prenait plusieurs figures, et finissait par céder aux désirs de ceux qui ne se rebutaient pas de ses caprices. Il apprit à Aristée que la cause de ses malheurs lui venait d'avoir poursuivi Eurydice le jour

même qu'elle épousa Orphée; en fuyant, elle fut mordue par un serpent, et mourut sur-le-champ même. C'est pour venger cette mort que les nymphes ont fait périr les abeilles d'Aristée.

Le devin dans la mer se replonge à ces mots,
Et du gouffre écumant fait tournoyer les flots.
Cyrène de son fils vient calmer les alarmes :
Cher enfant, lui dit-elle, essuie enfin tes larmes;
Tu connais ton destin. Eurydice autrefois
Accompagnait les chœurs des nymphes de ces bois;
Elles vengent sa mort. Toi, fléchis leur colère;
On désarme aisément leur rigueur passagère.
Sur le riant Lycée où paissent tes troupeaux,
Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux;
Choisis un nombre égal de génisses superbes,
Qui des prés émaillés foulent en paix les herbes;
Pour les sacrifier élève quatre autels;
Et, les faisant tomber sous les couteaux mortels,
Laisse leurs corps sanglans dans la forêt profonde.
Quand la neuvième aurore éclairera le monde,
Au déplorable époux dont tu causas les maux
Offre une brebis noire et la fleur des pavots;
Enfin, pour satisfaire aux mânes d'Eurydice,
De retour dans les bois, immole une génisse.
Elle dit : le berger dans ses nombreux troupeaux
Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux;
Immole un nombre égal de génisses superbes,
Qui des prés émaillés foulaient en paix les herbes.
Pour la neuvième fois quand l'aurore parut,
Au malheureux Orphée il offrit son tribut,

Et rentra plein d'espoir dans la forêt profonde.
O prodige! le sang, par sa chaleur féconde,
Dans le flanc des taureaux forme un nombreux essaim;
Des peuples bourdonnans s'échappent de leur sein,
Comme un nuage épais dans les airs se répandent,
Et sur l'arbre voisin en grappes se suspendent.

VIRGILE, *Géorgiques*, *liv.* 4, *trad. de* DELILLE.

Aristée épousa une fille de Cadmus, *Autonoé*, dont il eut *Actéon*, que Diane changea en cerf. Après la mort de ce fils chéri, il se retira en Sardaigne, pays qu'il cultiva le premier; ensuite il passa en Sicile, et enfin en Thrace, où Bacchus l'associa à ses travaux. Il mourut sur le mont Hémus. Les Grecs l'honorèrent comme un dieu, et les bergers lui élevèrent des autels.

PICUS ET CANENTE.

Picus, fils de Saturne et roi d'Italie, épousa *Canente*, fille de Janus. Cette nymphe avait une très-belle voix.

Son chant mélodieux, merveille surprenante,
Aux rochers attentifs, aux tigres caressans,
Inspirait la douceur de ses tons ravissans.
Les oiseaux dans leur vol, charmés de sa voix tendre,
Les fleuves dans leurs cours, s'arrêtaient pour l'entendre.
Tandis qu'elle s'occupe à moduler des airs,
Picus, ardent chasseur, va sur les monts déserts....

Percer le sanglier de la forêt d'Algide.
Monté sur un coursier orgueilleux de son guide,
Il tient deux javelots, et sur sa pourpre encor
A chaînons éclatans serpente un collier d'or.

Un jour il fut rencontré au milieu des bois par la fameuse Circé, qui cherchait des plantes pour ses opérations magiques. La fille du Soleil se sentit aussitôt éprise de lui, et ne tarda pas à lui déclarer sa passion. Picus repoussa ses vœux : il lui apprit qu'il était enchaîné par les liens de l'hymen avec la fille de Janus. Circé, loin de respecter sa fidélité, le menaça d'une vengeance terrible, et le changea à l'instant en un oiseau qui, de son nom, fut appelé *pic* ou *pivert*.

Cependant, les chasseurs qui accompagnaient Picus le cherchent partout dans la forêt, et ne rencontrent que Circé, qu'ils accusent de sa perte, et qu'ils veulent immoler si elle ne leur rend leur maître. La magicienne, se riant de leur colère,

..... Répand les sucs d'une plante fatale,
Évoque tous les dieux de la nuit infernale,
L'Érèbe, le Chaos, et par des hurlemens
Trois fois appelle Hécate à ses enchantemens.
O prodige ! des monts les entrailles mugissent,
Les arbres sont mouvans et leurs feuilles pâlissent.

On eût vu de serpens leurs troncs s'entortiller ;
Le sang sur les gazons pleuvoir et distiller,
Les mânes voltigeant dans les airs se confondre,
Et les tombeaux gémir, et les chiens leur répondre.
Ceux qui la menaçaient, immobiles d'horreur,
A ce nouveau prodige ont pâli de terreur.
De sa baguette d'or de poisons détrempée,
Leur tête tour à tour fut à peine frappée,
Les voilà tous changés en monstres des forêts ;
Et nul de ces chasseurs n'a conservé ses traits.
Le soleil a fini sa course, et la nuit sombre
Efface les objets confondus dans son ombre.
Canente, que surprend l'absence du chasseur,
Le redemande en vain et des yeux et du cœur ;
En vain pour le trouver le peuple se rassemble ;
Et la torche à la main, tous se suivant ensemble,
Vont chercher dans le bois la trace de ses pas.
Canente, en sa douleur, ne se contente pas
De pleurer, de gémir ; errante et vagabonde,
Elle court s'enfoncer dans la forêt profonde.
Six fois l'astre des nuits, six fois l'astre du jour,
La voit à son déclin, la voit à son retour,
Sevrée et du sommeil et de la nourriture,
Des rochers aux vallons errer à l'aventure.
De fatigue accablée, ainsi que de chagrin,
Le Tibre sur ses bords la voit s'asseoir enfin,
Y reposer son corps vaincu de lassitude,
Et de sa douce voix charmant la solitude ;
De ses derniers soupirs moduler les douleurs.
Tel un cygne couché sur la mousse et les fleurs,
Exhale en doux accens les restes de sa vie.
La source de son sang dans ses veines tarie,
Se dissipe en vapeur dans le vide des airs.

Les muses, dont sa voix a cadencé les vers,
Consacrèrent le nom de cette tendre amante,
Et l'écho de ces lieux fut appelé *Canente*.

Métamorph. d'Ovide, *liv.* 14.

ÉGÉRIE.

Égérie était une nymphe de Diane. On suppose qu'elle donna des conseils à Numa Pompilius, second roi de Rome, et que la mort de cet excellent prince lui causa tant de douleur, qu'elle fut changée en une fontaine.

ARION.

Arion était un célèbre musicien, natif de Méthymne, dans l'île de Lemnos. Périandre, roi de Corinthe, le combla de bienfaits. Un jour qu'il était en mer, les matelots, dans le désir de profiter de sa dépouille, formèrent le complot de le tuer. Il leur demanda en grâce de toucher encore une fois de sa lyre : il espérait de les attendrir, mais il n'en put venir à bout; alors il s'élança dans les ondes, et l'un des nombreux dauphins qui s'étaient rassemblés autour du navire pour entendre ses chants, le reçut sur son dos, et le porta jusqu'au rivage. Périandre, instruit de la scélératesse des matelots, les fit punir à leur arrivée;

et les astres reçurent parmi eux le dauphin, en reconnaissance du service qu'il avait rendu à un musicien aimé d'Apollon et des Muses.

AMPHION.

C'était un autre musicien, aussi très-habile. On le disait fils de *Jupiter* et d'*Antiope*, reine de Thèbes. Son talent était si grand, que les pierres, devenues sensibles par le son de sa lyre, s'élevèrent d'elles-mêmes, se rangèrent, et formèrent les murs de Thèbes.

DIVINITÉS ALLÉGORIQUES.

Outre les divinités dont nous avons parlé, les Grecs et les Romains avaient encore divinisé les passions humaines, les vertus, même les vices et les maux. Ces divinités particulières avaient leurs temples comme Jupiter et les autres grands dieux; on les représentait avec les traits qui pouvaient les caractériser, c'est-à-dire avec des attributs qui apprenaient aux hommes ce qu'ils en devaient craindre ou espérer. Ainsi, une femme assise, tenant d'une main un glaive, et de l'autre une balance, représente *Thémis*, la déesse de la justice : sa balance signifie qu'elle pèse les actions humaines, et l'égalité où sont les deux plateaux désigne l'équité de la déesse; son glaive est levé pour punir les coupables; l'air calme de sa figure a encore une signification; il annonce qu'elle juge sans passion. Souvent on lui met un bandeau sur les yeux, pour marquer qu'elle ne voit point ceux qui se présen-

tent à son tribunal, c'est-à-dire qu'elle ne fait acception de personne, et que le riche et le pauvre sont égaux pour elle.

Ces sortes de divinités ne sont plus pour nous que des allégories. Les poëtes, les peintres, les sculpteurs, s'en servent encore pour offrir d'une manière figurée des idées qui, exprimées en propre, auraient moins de grâce et de force.

EUDÉMONIE OU LA FÉLICITÉ.

On la représente comme une reine assise sur un trône, tenant d'une main un caducée, et de l'autre une corne d'abondance. Les Athéniens lui avaient élevé un temple; Lucullus lui en consacra un après ses victoires sur Mithridate et Tigrane.

L'ABONDANCE.

Elle est représentée sous la figure d'une femme robuste, renversant une corne pleine de fruits de toute sorte.

LA PAUVRETÉ.

Fille du Luxe et de l'Oisiveté, elle est figurée comme une femme pâle, maigre et cou-

verte d'habits déchirés; quelquefois elle paraît livrée au désespoir.

L'ESPÉRANCE.

Elle avait deux temples à Rome. On la représente de deux manières : avec une corne d'abondance, des fruits, des fleurs, et une ruche à miel; mais plus ordinairement on l'appuie sur une ancre.

LA VERTU ET L'HONNEUR.

Ces deux divinités avaient chacune un temple à Rome, et ces édifices étaient disposés de manière qu'il fallait passer dans le temple de la Vertu pour arriver dans celui de l'Honneur : l'allégorie était aussi belle qu'instructive; c'était apprendre aux hommes qu'on ne peut parvenir à l'honneur que par la voie des vertus.

La Vertu est fille de la Vérité; on lui donne la figure d'une jeune femme, une robe éclatante de blancheur, et on l'asseoit sur une pierre carrée pour marquer la fermeté de son caractère.

LA VÉRITÉ.

Elle a la figure d'une jeune vierge; son vêtement est blanc et fort simple; souvent elle est entièrement nue. On lui met à la main un miroir de forme ronde. Elle est fille de Saturne, ou plutôt du Temps.

LE MENSONGE.

On le représente quelquefois sous les traits de Mercure, qui est le dieu de l'éloquence perfide et trompeuse.

LA PRUDENCE.

On la reconnaît à son miroir entouré d'un serpent.

LA RENOMMÉE.

Les modernes la peignent comme une femme qui a de grandes ailes, et qui tient deux trompettes pour apprendre le bien et le mal. Les anciens disaient qu'elle était la messagère du souverain des dieux; Virgile lui donne une taille gigantesque et horrible, et la représente

avec autant d'yeux, d'oreilles, de bouches et de langues que de plumes sur le corps.

Quelle est cette déesse énorme,
Ou plutôt ce monstre difforme,
Tout couvert d'oreilles et d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre,
Et qui, des pieds touchant la terre,
Cache sa tête dans les cieux?
C'est l'inconstante Renommée,
Qui, sans cesse les yeux ouverts,
Fait sa revue accoutumée
Dans tous les coins de l'univers:
Toujours vaine, toujours errante,
Et messagère indifférente
Des vérités et de l'erreur,
Sa voix, en merveilles féconde,
Va chez tous les peuples du monde
Semer le bruit et la terreur.

J. B. Rousseau.

Voici comment Ovide décrit le palais de la Renommée :

Entre le ciel, la terre et l'empire des ondes,
S'élève un vieux palais aux confins des trois mondes :
Là, sur tous les pays l'œil se porte à la fois;
Là, de tous les humains l'oreille entend la voix.
Au sommet d'une tour qui n'est jamais fermée,
C'est là que nuit et jour veille la Renommée.
On y voit en tout temps cent portiques ouverts,
Échos de tous les bruits qui courent l'univers.
Ce palais merveilleux, bâti d'airain sonore,

Rend le son, le répète, et le répète encore.
La voix roule à travers cent tortueux détours :
Ce ne sont point des cris, mais des murmures sourds,
Pareils au bruit lointain de la mer mugissante,
Pareils aux roulemens de la foudre mourante.
Un peuple curieux en assiége les murs :
Il vient, il va, revient, et cent récits obscurs,
Amas tumultueux de confuses paroles,
Mêlent aux vérités des mensonges frivoles.
L'un dit, l'autre redit ; la rumeur en son cours
Grossit de bouche en bouche, et le faux croît toujours.

De Saint-Ange.

LA CONCORDE.

Les Romains lui avaient élevé un temple superbe. Elle était fille de Jupiter et de Thémis. Son pouvoir s'étendait sur les maisons, les familles et les villes. On la représentait de même que la Paix.

LA PAIX.

La Paix est aussi fille de Jupiter et de Thémis. On la représente couronnée de laurier, portant d'une main une petite statue de Plutus, et de l'autre une branche d'olivier. Elle se réfugie dans le ciel quand la guerre vient la chasser de la terre.

Aimable Paix, vierge sacrée,
Descends de la voûte azurée :

Viens voir tes temples relevés,
Et ramène au sein de nos villes
Ces dieux bienfaisans et tranquilles,
Que nos crimes ont soulevés.

J.-B. Rousseau.

LA FIDÉLITÉ.

La Fidélité ou la Bonne-Foi avait son culte dans le Latium, même avant Romulus. Elle présidait aux traités, aux alliances, au commerce. Le serment que l'on faisait par elle, ou par Jupiter *Fidius*, était regardé comme le plus inviolable de tous. La Fidélité était représentée vêtue de blanc et les mains jointes. On ne lui sacrifiait aucune victime; ses prêtres étaient voilés d'une étoffe blanche lors des cérémonies.

Deux mains jointes ensemble sont le symbole de la foi donnée et reçue.

LES PRIÈRES.

Homère dit qu'elles sont filles de Jupiter; il les représente humbles, timides, boiteuses, et souvent maltraitées.

LA PUDEUR.

On la représente sous les traits d'une jeune femme couverte d'un voile.

LA SANTÉ.

Assise sur un trône, elle tient une coupe à la main, et a près d'elle un autel autour duquel un serpent fait un cercle de son corps. On lui donne aussi le nom d'*Hygie*.

LA VOLUPTÉ.

On la représente sous la figure d'une femme presque nue, couronnée de roses, et tenant une coupe d'or dans laquelle boit un serpent.

LA LOI.

Elle est fille de Jupiter et de Thémis: elle tient un sceptre pour marque de son empire.

LA LIBERTÉ.

Les Romains en avaient fait une divinité, et lui avaient élévé plusieurs temples. On la représente de différentes manières: elle est vêtue de blanc, tient d'une main un sceptre, et de l'autre une pique surmontée d'un bonnet

phrygien; un joug est brisé près de ses pieds. On la peint aussi appuyée sur une table des lois, ayant une épée à la main pour les défendre.

LA LICENCE.

On la représente foudroyée par Jupiter, au moment où elle s'efforce de briser une table des lois, et la balance de la justice.

ASTRÉE.

Elle préside à la justice et à la paix. Fille de Jupiter et de Thémis, elle quitta le ciel pour habiter la terre aux temps heureux qu'on nomma l'*âge d'or;* mais les crimes des hommes l'ayant chassée, elle remonta au ciel, et se plaça dans cette partie du zodiaque qu'on appelle le signe de la Vierge.

Descends du ciel, divine Astrée;
Ramène-nous ces jours heureux
Où des mortels seule adorée,
Seule tu comblais tous leurs vœux.

La Motte.

LA NATURE.

C'était la déesse qui présidait à tout ce qui existe. On la représente comme une femme

robuste, ayant un double rang de mamelles pour marquer sa fécondité et le soin qu'elle prend de nourrir tous les êtres.

LA PROVIDENCE.

Les anciens l'ont représentée sous les traits d'une femme vénérable et âgée, tenant d'une main une corne d'abondance, et de *l'autre* une baguette qu'elle étend sur un globe qui représente le monde.

L'AMITIÉ.

Elle méritait des autels, les anciens lui en consacrèrent. Les Romains la représentaient sous la figure d'une jeune femme vêtue d'une tunique, sur la frange de laquelle on lisait ces mots : *La mort et la vie*. Sur son front étaient gravés ceux-ci : *L'été et l'hiver*. La figure avait le côté ouvert jusqu'au cœur, qu'elle montrait du doigt, avec ces mots : *De près et de loin ;* symbole ingénieux, qui apprenait que l'amitié est égale dans tous les temps, dans tous les lieux, et dans le malheur comme dans le bonheur. Son cœur ouvert désignait qu'elle n'a rien de caché pour l'objet de son affection.

LE TRAVAIL.

Le Travail, fils de l'Erèbe et de la Nuit, est fort et d'une haute taille. Il est entouré de tous les instrumens qui désignent son activité.

LA PARESSE.

C'est aussi la fille de la Nuit; mais elle a le Sommeil pour père. On lui a consacré la tortue et le limaçon, qui sont des animaux fort lents. On la nomme aussi *Vacuna*.

LA FRAUDE.

Sa tête sourit pour mieux tromper. Le reste de son corps est un serpent terminé par la queue d'un scorpion, dont la piqûre donne la mort.

LA TERREUR.

Une tête de lion sur un corps de femme désigne la Terreur. On lui met dans les mains un poignard, une torche et des serpens.

LE SILENCE.

Cette divinité allégorique se représentait sous la figure d'un jeune homme tenant un doigt sur sa bouche. On le nommait ordinai-

rement *Harpocrate*. Les Latins avaient aussi divinisé le Silence, et le peignaient sous les traits d'une femme qu'ils appelaient *Muta*, la Muette.

L'OCCASION.

L'Occasion est représentée à peu près comme la Fortune, ayant un pied sur une roue qui tourne rapidement. Sa tête est chauve par derrière; une touffe de cheveux offre seulement de la prise par devant. Sa main est armée d'un rasoir.

LA NÉCESSITÉ.

La Nécessité, fille de la Fortune, commande aux hommes et aux dieux mêmes. *Ses mains* sont de bronze, et elle tient de longues chevilles et de grands coins. Elle avait un temple à Corinthe.

L'ENVIE.

Sous la voûte d'un roc aride, sans verdure,
Sombre, noir d'épouvante, humide de froidure,
Se cache un antre affreux, du soleil ignoré,
Où l'haleine des vents n'a jamais pénétré,

C'est là qu'habite l'Envie.

Sur un front pâle et sombre habite le Chagrin;
Une affreuse maigreur a desséché son sein.

Le fiel rouille ses dents; son œil est faux et louche;
Le venin de son cœur distille de sa bouche.
Triste de notre joie, elle ne rit jamais
Que des maux qu'elle a vus, ou de ceux qu'elle a faits.
Sans cesse, nuit et jour, un soin rongeur l'éveille.
La voix de la Louange afflige son oreille.
Son supplice est de voir la gloire des talens:
Elle sèche et périt de leurs succès brillans,
Veut leur nuire, et se nuit......

LA VICTOIRE.

Elle est la fille de la déesse Styx et du géant Pallas. Elle a des ailes, et tient d'une main une branche de palmier, et de l'autre une couronne formée de laurier et d'olivier.

LE PRINTEMPS.

On le représente sous les traits d'un jeune homme couronné de fleurs, et plus souvent sous ceux de Flore tenant une guirlande ou une corbeille de roses.

L'ÉTÉ.

Pour peindre cette saison, on représente Cérès portant une corne d'abondance et une couronne d'épis de blé.

L'AUTOMNE.

Cette saison est représentée par un jeune homme tenant d'une main une corbeille de fruits, de l'autre caressant un chien.

L'HIVER.

On le peint ordinairement comme un vieillard qui se chauffe, ou qui dort dans une grotte. Il est enveloppé d'une ample draperie; sa chevelure et sa barbe blanches sont couvertes de glaçons.

LA DISCORDE.

La Discorde, ou *Eris*, était *représentée* coiffée de serpens, tenant une torche ardente d'une main, et de l'autre une couleuvre et un poignard. Son teint était livide, son regard égaré et sa bouche écumante. Jupiter l'avait chassée du ciel, parce qu'elle brouillait continuellement les dieux ensemble.

Les anciens avaient encore, comme nous l'avons dit, divinisé les maux qui assiégent l'humanité. Ils supposaient qu'il y avait des

êtres surnaturels qui présidaient à ces maux, et pouvaient, à leur gré, les envoyer ou les rappeler. Ainsi ils sacrifiaient à la FIÈVRE pour n'en être point attaqués; et les intrépides Romains invoquaient la PEUR pour quelle ne les frappât point au milieu des combats. Le délire fut si loin, qu'ils imaginèrent une divinité dont nous n'oserions prononcer le nom dans notre langue; c'était le dieu *Crepitus* (*ventris*).

Toutes ces extravagances n'attestent que trop la faiblesse de l'esprit humain; mais elles sont en même temps une preuve du besoin que l'homme éprouve de sentir partout la main de Dieu prête à le soutenir dans son besoin. N'ayant pu remonter à la source de la vérité, et voir un Dieu unique, créateur et roi de l'univers, il a fait de tous ses attributs autant de dieux; il a placé ces divinités de son invention autour de lui, et en quelque sorte à sa portée, afin de les trouver aussitôt qu'il aurait recours à leur bienveillance. Sous ce rapport, les superstitions les plus bizarres ont encore quelque chose de respectable.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A.

E.

H.

I

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

FIN DE LA TABLE.

